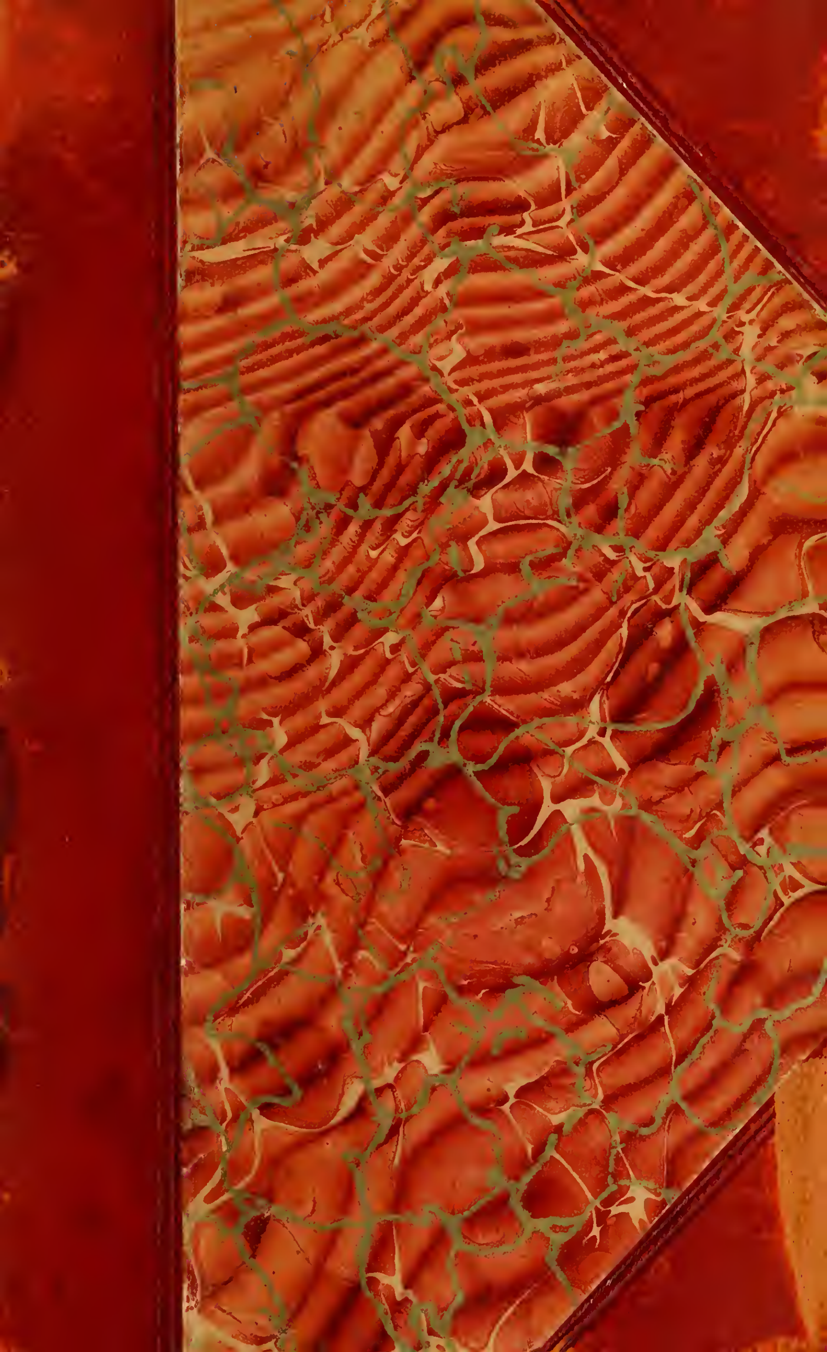
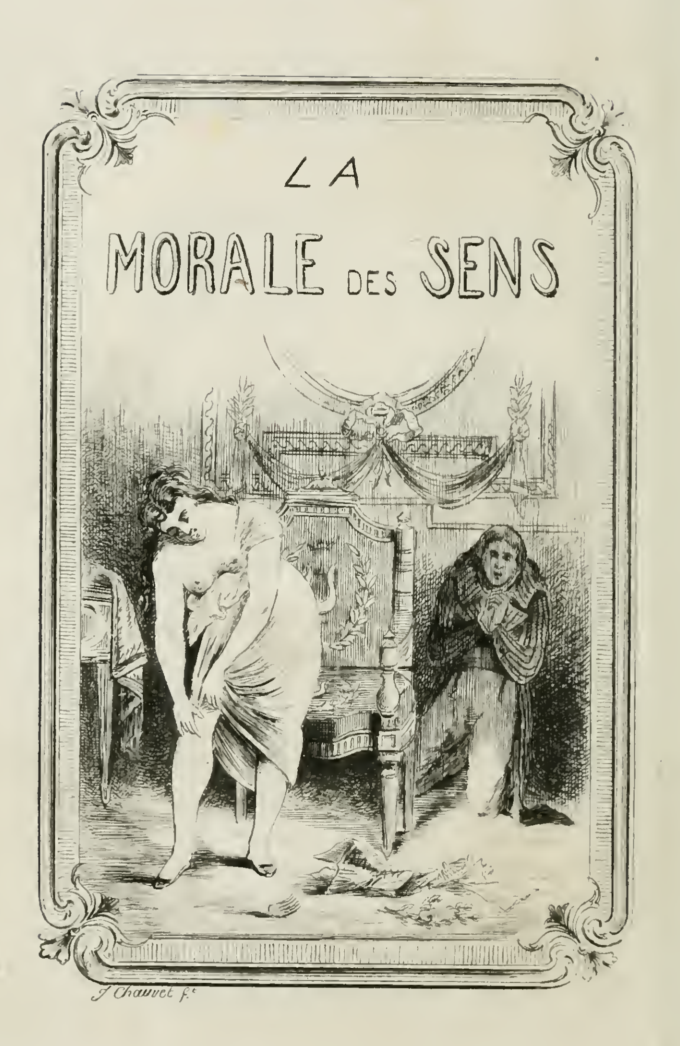


LA
MORALE DES SENS

IMPRIMÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

N° 120




LA
MORALE DES SENS
J. Chauvet f.t

LA

MORALE

DES SENS

OU L'HOMME DU SIÈCLE

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE M. LE CHEVALIER DE BARVILLE

RÉDIGÉS PAR M. M... D. M.

Nouvelle édition augmentée d'une notice bibliographique

par M. P. L., (bibliophile Jacob).



BRUXELLES

GAY & DOUCÉ ÉDITEURS

—

1882


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO



NOTICE

VOILA un ouvrage charmant, plein de verve, de bonne humeur, de malice et d'originalité : il est pourtant à peu près inconnu, et il a eu le bonheur, grâce à sa rareté et à l'oubli dans lequel il était tombé, d'échapper aux procès rétrospectifs des tribunaux de la Restauration, contre les mauvais livres. Ce n'est pas, à vrai dire, un roman libre, c'est un roman galant ou plutôt une peinture très fine et très délicate des mœurs galantes de la fin du XVIIIe siècle.

On doit s'étonner qu'un pareil ouvrage ne figure dans aucun des catalogues où l'on pourrait s'attendre à le rencontrer. On ne le trouve pas dans le curieux Catalogue d'une partie de la bibliothèque du docteur L. C. Deneux (*Paris*, *Techener* 1844, in-8), qui s'était appliqué à former une bibliothèque spéciale pour l'étude physique et morale de l'homme et de la femme ; il n'est pas même dans l'audacieux Catalogue des livres composant la bibliothèque

de feu M. Fr. Noel, ancien conseiller de l'Université, inspecteur général des Études (*Paris, Galliot*, 1841, in-8), catalogue qui offre la plus précieuse réunion qui ait jamais été faite de livres érotiques et sotadiques, galants et voluptueux.

Il est cité, pour la première fois peut-être, dans la troisième édition de l'intéressante *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage*, etc. par M. le C. d'I*** (Nice, J. Gay et fils, 1871 et suiv., 6 vol. in-12,) d'après un Catalogue du libraire Barraud, janvier 1872, nº 4. On en avait vu passer plusieurs exemplaires dans d'autres catalogues de librairie, à prix marqués, et ces prix étaient si minimes, qu'on peut assurer que l'ouvrage n'avait encore attiré l'attention d'aucun amateur. On s'explique ainsi comment il n'avait pas été recueilli par le comte de Behague dans sa remarquable collection de romans galants du dernier siècle. Le titre de l'ouvrage avait fait supposer probablement que c'était un traité de métaphysique ou de physiologie.

Cet ouvrage est intitulé : *La Morale des sens, ou l'Homme du siècle, extrait des Mémoires de M. le chevalier de Barville*, rédigés par M. M... D. M. Il parut d'abord, en 1781, sous la rubrique de *Londres,* in-12 de 244 pages, non compris le titre. Il fut réimprimé, en 1792, sous la même rubrique, in-12 de 250 pages. « Ce livre, dit le pseudo comte d'I** dans son excellente *Bibliographie*, ce livre aussi singulier par la manière dont il est écrit que par les galanteries qu'il contient, rappelle exactement le faire de l'auteur de *Ma conversion ou le Libertin*

de qualité. Chaque chapitre est une aventure galante, et l'ouvrage en a cinquante ! »

Cette indication n'est pas tout à fait exacte, car un certain nombre des cinquante chapitres qui composent l'ouvrage, n'ont aucun rapport avec la galanterie et renferment des dissertations philosophiques, des appréciations morales, des théories politiques, économiques et sociales, enfin des détails personnels sur la vie privée du chevalier de Barville à qui ces Mémoires sont attribués.

Quel était ce chevalier de Barville, qui avait esquissé des mémoires ? Quel est l'écrivain qui les a rédigés et qui s'est caché sous le voile de l'anonyme, en représentant son nom par les initiales : *M... D. M.* ? Ces initiales sembleraient, à première vue, couvrir le nom du vicomte ou du comte de Mirabeau. Quant à la famille noble de Barville, qui était originaire d'Alsace, elle avait eu divers de ses membres établis à Bourges, à Orléans et à Tours. Mais il faut interroger l'ouvrage lui-même, pour savoir s'il ne nous révélera pas le secret de son origine.

Il y a sans doute quelque analogie, quelque similitude, entre les tableaux amoureux de *la Morale des sens*, et ceux que Mirabeau a tracés de main de maître, avec une passion et une exaltation juvéniles, dans son *Libertin de qualité*. Mais l'analogie, la similitude ne se sent que dans le coloris érotique et les traits hardis de ces tableaux. Mirabeau, qui fut un grand orateur, était un écrivain verbeux, incorrect, lourd et emphatique. L'auteur de *la Morale des sens* écrit avec autant de grâce que de légè-

reté, avec autant de précision que de concision, avec une touche à la fois élégante et spirituelle. Ce n'est donc pas à l'auteur du *Libertin de qualité*, qu'on peut attribuer *la Morale des sens ;* au surplus, dans tout ce que Mirabeau a écrit, on ne trouverait pas le mot pour rire, tandis que plusieurs chapitres de *la Morale des sens* sont animés d'une gaîté malicieuse et narquoise, qu'on retrouve dans tous les écrits du vicomte de Mirabeau.

Ce sont de véritables mémoires qu'il a rédigés, dans lesquels il a recueilli beaucoup d'épisodes de sa vie galante; mais il faudrait un long commentaire pour expliquer différents chapitres, qui restent encore à peu près incompréhensibles, comme le chapitre XLII, qui a pour titre : *la Fameuse Affaire des Moulins*, quoiqu'il ne soit nullement question de *Moulins* dans cette affaire. Le livre est dédié à Babet, qu'il appelle sa *friponne* et qui avait été sa maîtresse : il lui prédit qu'elle va devenir l'idole d'un vieillard cacochyme ; il termine, en disant : « Dis-moi, friponne, quand tu seras Émilie, oublieras-tu l'amant de Babet? » Or, dans le chapitre XXIV, il conduit ses lecteurs à la noce de son vieil oncle qui épouse une jeune et jolie fille ; puis, tout à coup, dans les quiproquos de cette nuit de noce, on voit apparaître une Émilie, qui est peut-être la tante de l'auteur et qui ne se montre qu'un instant dans une position très équivoque pour une nouvelle mariée. Est-ce la même Émilie, qu'on voit reparaître à la fin de ces mémoires, pour faire le bonheur de son neveu?

C'est un autre de ses oncles sans doute (le fameux bailli de Mirabeau?) qui l'avait envoyé faire ses études

à l'université de Nan... (Nantes ou Nancy). Ces études classiques n'avaient pas peu contribué à développer les dispositions amoureuses de notre écolier : « Ovide, Anacréon et Pétrone, dit-il, furent mes premiers maîtres.» Il avait si bien profité des leçons de ces maîtres-là, qu'au sortir du collège, il devient éperdument amoureux de Mlle Églé, sœur d'un de ses amis ; ce qui ne l'empêche pas de faire ses premières armes de galanteries, en dehors d'elle. Il s'exerce pendant une vingtaine de chapitres galants, avant d'en venir à ce qu'il nomme *le Siège et la Prise d'Égléopolis.* Il exécutait alors, au naturel, tout ce qu'il avait appris dans les romans, dont il faisait beaucoup de cas, parce qu'ils préparent, dit-il, les filles novices à faire l'amour. Il lisait donc des romans et il y cherchait la morale des sens. Les titres de deux chapitres : *Ah! quel conte !* et *le Diable amoureux* nous prouvent qu'il avait lu Crébilon fils et Cazotte.

Après avoir mis en scène son oncle, il fait intervenir son père, ce terrible marquis de Mirabeau, l'économiste, qui ne fut pas le modèle des pères ni des citoyens, bien qu'il ait publié son fameux livre de *l'Ami des hommes.* Le père lui fait un beau et fin discours en trois points, et lui ordonne de partir pour Paris, afin de compléter son éducation. Il obéit, et son premier soin, en arrivant dans la capitale, est de visiter les temples qu'on y avait bâtis à la volupté : « L'autel est toujours chargé d'offrandes, tandis que ceux des autres dieux sont le plus souvent déserts. » C'est là que le diable se fait ermite. Dans un de ces jardins brillants « où Vénus nocturne a fixé son empire, » notre provincial fait la rencontre d'un

solitaire du mont Liban, qui entreprend sa conversion. « Je le suivis dans sa cellule, dès le soir même, dit-il, et quelques rasades d'un vin délicieux achèvent ma conversion. » Le voilà enrôlé dans la confrérie des solitaires, qui représentent certainement les *Chevaliers de Malte*, et nous assistons alors au noviciat du nouveau chevalier de Malte. Les solitaires buvaient comme des templiers et mangeaient comme des ogres. Le nouveau converti s'accommode d'abord assez bien de cette vie de bonne chère, mais il engraisse tellement, qu'il croit utile de maigrir un peu, en faisant l'amour. C'est là ce que les statuts de l'ordre ne permettent pas. Il est accusé d'avoir forfait à la règle du monastère et traduit devant les chefs de la communauté, qui le condamnent à trois mois de réclusion dans sa cellule.

Tous ces événements se rapportent assez bien à l'histoire du vicomte de Mirabeau, qui fut, en effet, emprisonné à Malte pendant trois ans, pour avoir causé un grand scandale, et qui, à son retour en France, abandonna l'ordre de Malte pour embrasser l'état militaire dans l'armée du roi. Son penchant à l'ivrognerie et ses excès de table lui avaient déjà donné cette obésité, qui le fit surnommer *Mirabeau-tonneau*. « Je sentis bientôt, dit-il dans le chapitre XLIV, que j'étois plus riche en embonpoint et en morale, que du côté de la bourse ; mon habit de solitaire étoit tout mon bien : c'étoit une lettre de change qui n'avait pas beaucoup de crédit... Je fus trouver une Muse, dont le sentiment n'étoit point encore éteint : elle avoit fait de moi un dieu dans le bosquet ; par une nouvelle métamorphose, elle me travestit en

élève de Mars. » Après avoir changé de costume, il commence par faire la guerre aux canards dans une basse-cour d'hôtellerie.

Ici l'auteur donne carrière à son imagination : il n'est pas le moins du monde question de la guerre d'Amérique où il se conduisit avec tant de bravoure, en dépit de cette obésité qui augmentait sans cesse et qui l'avait rendu difforme. On dirait que le roman change alors de caractère et de personnage. Ce fut en décembre 1780 que Mirabeau l'aîné sortit de Vincennes où son père l'avait fait enfermer, mais sa maîtresse, sa Sophie, la marquise de Monnier, qu'il avait enlevée, était toujours prisonnière dans un couvent de Gien. Le roman de *la Morale des sens* introduit alors son héros, dont l'embonpoint excessif a disparu, dans un couvent de religieuses, où il retrouve sa Sophie, et il répare avec elle tout le temps perdu pendant près de quatre ans de captivité. C'est dans le dortoir même où les nonnes dorment avec une édifiante complaisance, que les deux amants vont se rejoindre pour ne plus se quitter. « Le jour marqué, avec l'aide de deux amis et d'une échelle de corde, raconte le roman qui finit, j'enlevai celle qui fait encore aujourd'hui mon bonheur... C'est dans les bras de ma Sophie que j'ai abjuré mes erreurs. »

Faut-il voir dans *la Morale des sens* la réconciliation momentanée des deux frères qui en sont venus à partager la même maîtresse et qui s'écrient à l'unisson : « Sophie, je ne t'avilirai point en te confondant parmi les statues de cette galerie ! »

P. L.



ÉPITRE A BABET

Babet, ma friponne, laisse là tes nœuds, tes pompons, et daigne m'écouter un moment.

J'ai voulu commencer mon Histoire par une Épître, et c'est à toi que je l'adresse.

Te voilà bien étonnée : Une dédicace, dis-tu !

Oui, une dédicace. Et n'es-tu pas digne de figurer à la tête d'un livre?.. On y met bien un tas de faquins qu'on élève au rang de Mécènes. On y met une foule d'ignorants qu'on fait passer pour les premières cervelles de France.

Après cela, Babet, ne puis-je pas te placer à la tête du mien? Qui connaît mieux que moi l'agré-

ment et la délicatesse de ton esprit? Qui a plus éprouvé ton discernement et ton impartialité?

Mais voilà que tu retournes déjà à tes chiffons, et je lis dans tes yeux que je t'ennuie : c'est un droit qu'ont tous les auteurs dans leurs dédicaces.

Je vais donc te parler d'autre chose.

Ecoute, Babet, réponds-moi, et surtout cesse d'être femme un moment; car je veux de la franchise.

Tu as quelque grand projet en tête... Que dois-je penser de ce sublime apprêt de toilette?.. Tu te lasses de m'aimer, et l'ambition dans ton cœur succède à l'amour, mais ne redoute point mes reproches. Je fus libre de te prendre, tu es libre de me quitter... Autrefois c'était des baisers, c'est maintenant des conseils que je vais te donner.

Je ne te répéterai pas que tu es charmante, que tu es sans rivale pour l'esprit et les grâces; tu ne le sais déjà que trop : mais tu n'as pas encore cette expérience qu'une longue étude des cœurs peut seule te donner.

O ma Babet! un transport prophétique me saisit; un dieu m'échauffe, il m'éclaire, il m'inspire ; l'avenir se dévoile à mes yeux. Que de merveilles je découvre! Tes jours sont filés par la main des plaisirs; l'essaim brillant des amours voltige, folâtre sans cesse autour de toi. L'enjoue-

ment et la volupté suivent tes pas, toute la nature semble te sourire.

Qu'une belle ait pu fixer un cœur volage, elle doit plutôt cette conquête aux désirs et à la vanité de son amant qu'à sa tendresse. Qu'elle ait réussi à toucher un insensible, l'homme le plus indifférent cède tôt ou tard au besoin d'aimer ; mais échauffer le cœur glacé d'un vieillard, savoir réveiller dans son âme le goût des plaisirs, et lui rendre, aux portes du tombeau, quelque étincelle de son ardeur passée, voilà le vrai triomphe de la beauté, et, Babet, c'est le tien.

Vois-tu sa marche chancelante? L'entends-tu déjà tousser? Son air effraie les amours ; mais laisse-le payer des plaisirs dont il ne peut plus jouir, ouvre la main, et fais des heureux.

Je te vois déjà rouler dans un char brillant, plus éclatante encore de tes charmes que du faste qui t'environne. Un palais superbe succède à ton taudis : te souviendras-tu alors de nos petits soupers tête à tête, de notre amour, de nos plaisirs?

Je dirai, en voyant ta nouvelle métamorphose : Quand j'aimais Babet, nul mortel n'était plus heureux que moi : nous ne possédions que notre amour, et nous n'avions rien à désirer. Le vin qu'elle me versait était un nectar pour moi. Babet n'avait qu'un simple corset, encore portais-je

envié à ce voile trop étroit qui me dérobait ses charmes. Quand sa bouche me disait : Je t'aime, son cœur en palpitant me le jurait d'une manière plus touchante.

Comme tout est changé!.. Quel luxe! Quel fracas!

Dis-moi, friponne, quand tu seras Emilie, oublieras-tu l'amant de Babet?





LA

MORALE DES SENS

CHAPITRE PREMIER.

CHACUN CÈDE AU PENCHANT QUI L'ENTRAINE.

SEXE capricieux, frivole, mais aimable, tu le veux, j'obéis. Je vais parler de mes égarements, de mes plaisirs : je vais peindre cette ivresse qui fait goûter à l'âme le bonheur suprême. Doux instants, agréables images... Tableaux voluptueux ! Quelle ardeur, vous m'inspirez ! Oserai-je vous écouter, vous suivre !

Mais hélas ! tout s'évanouit :
L'âge fuit, le temps nous devance,
Et le moment où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.

J'avais à seize ans, comme tous les jeunes

gens de mon âge, le cœur tendre, la tête folle, peu d'expérience, un grand fonds d'amour-propre. J'aimais l'étude : Ovide, Anacréon, Pétrone furent mes premiers maîtres : ils m'inspirèrent du goût pour leur philosophie, et bientôt je n'écoutai d'autres lois que celles du plaisir.

Un de mes oncles, grand sophiste, persuadé qu'on ne pouvait avoir le sens commun sans l'art de faire un syllogisme, prouva à mes parents qu'il fallait m'envoyer à l'Université de Nan... finir le cours de mes études. Comme une forte poitrine suppose toujours un vaste génie, cet oncle est cru sur sa parole, et me voilà parti.

Transporté dans un monde nouveau et parmi d'autres hommes, je mis d'abord tous mes soins à les entendre; mais désespérant d'y réussir, je les laissai *argumenter, distinguer, diviser, prouver,* à leur aise, et entraîné par ce goût séduisant qui me portait vers la volupté, je ne songeai qu'à jouir.

Dans le peu de temps que je fréquentai les écoles, je fis connaissance d'un jeune homme, nommé Belcour. Un rapport d'âge, de caractère, nous avait rendus chers l'un à l'autre, et chaque instant resserrait les nœuds de l'amitié la plus tendre.

Un jour que nous étions à table avec deux autres de ses amis, que le verre à la main nous buvions, en vrais Épicuriens, les soucis et les

peines de la vie, la conversation tomba sur l'amour.

— Qu'est-ce que l'amour ? C'est la réunion de deux âmes destinées à s'aimer.

— C'est ce qui donne la vie à ce qui respire.

— C'est, dit un troisième plus physicien, une impulsion mécanique des sens, qui porte un être d'un sexe à s'unir à un être de l'autre.

Après une foule de définitions toutes aussi heureuses, nous parvînmes à ne plus nous entendre. On buvait, on criait, on s'échauffait : bientôt, l'âme embrasée par cette matière, nous allions en venir à de plus sûrs éclaircissements, lorsqu'une voiture brillante entre avec fracas et s'arrête dans la cour. Chacun vole à la fenêtre...

Que vois-je! dieux, que de charmes!.. La sœur de mon ami, l'aimable Églé... qu'on ramenait du couvent. Quel éclat!.. Que je la trouvai belle ! Que toutes nos définitions me semblèrent pitoyables !

Pensif, solitaire au milieu de mes amis, je ne vois qu'elle, je ne sens qu'elle, je ne songe qu'à elle. Chaque instant vient me l'offrir plus aimable et plus séduisante.

Essayons, s'il est possible, de la peindre avec tous ses charmes.



CHAPITRE II.

Nécessité des couvents.

Églé était une de ces brunes piquantes qu'on ne peut voir sans aimer. Sensible autant qu'elle était belle, son cœur était fait pour recevoir et pour inspirer de l'amour. Les grâces du corps en elle ne le cédaient qu'à celles de l'esprit. Églé, enfin, la charmante Églé avait quinze ans, l'âge heureux des amours et le temps des plaisirs.

Enfermée au couvent dès sa tendre jeunesse, elle y apprenait à coudre, broder, babiller : et comme on voulait lui donner une sage éducation, on l'accoutumait aussi à chanter au chœur, à tailler des scapulaires et des Agnus.

Sexe aimable ! que de dispositions n'apportez-vous pas en naissant, puisque avec tous les soins qu'on prend pour les détruire et vous rendre ridicule, on ne peut y réussir entièrement !

Cependant, cette jeune Églé, si innocente d'abord, devient moins naïve de jour en jour. Ses yeux pétillent d'un feu nouveau ; elle paraît plus animée, plus vive... Elle arrive enfin à cet âge où la nature nous donne l'instinct du plaisir, où tous les couvents sont insupportables : Églé veut quitter le sien.

A cette terrible nouvelle, le sénat monastique est assemblé. L'alarme devient générale : Elle était si aimable, elle devait être si riche un jour ! On redouble les attentions ; les petits soins, les baisers, les caresses... On lui prêche chaque jour le mépris des vanités du monde, les charmes de la solitude. Mais que peut tout le jargon mystique contre l'inquiétude naissante de l'amour ?

Églé partit, et oublia bientôt cette morale.



CHAPITRE III.

LES CONCERTS.

ÉGLÉ avait pensé que, pour être heureuse, il lui suffisait de sortir du couvent. Hélas! peut-on se flatter de l'être ici-bas : les maux, comme on dit, se tiennent par la main, et quelque malheur que l'on éprouve, il faut, si l'on est sage, se ménager assez de force encore pour en supporter un plus grand. Voilà la vie.

Après avoir essuyé les éternelles caresses du grand oncle, de la petite tante, des cousins, des cousines, elle n'en fut pas quitte à si bon marché avec sa dévote aïeule. On s'informa d'abord de la santé de la mère Angélique, ensuite comment se portait la petite mère Anne et la jeune sœur

Marie : aime-t-elle encore à broder?.. Mère Françoise sans doute est toujours première voix au chœur? On épuisa la longue kyrielle des mères, des sœurs, sans en excepter la grosse tourière et deux converses.

La dévote ensuite fut curieuse de savoir si l'éducation était la même que dans son temps, s'il ne s'y était point glissé quelques innovations dangereuses, quelques dogmes hétéroclites. Heureusement pour Églé, on vint avertir qu'on avait servi. Madame de Belcour avait grand monde ce soir-là, et chacun se mit à table.

La vieille questionneuse soupa en dévote, c'est-à-dire qu'elle mangea beaucoup, et ne but pas moins : arrivée au dessert elle exige qu'on lui prête silence, et se prépare avec Eglé à régaler la compagnie d'un duo mystique.

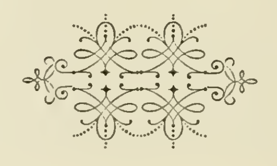
Quel groupe à voir pour un peintre ! La vieille d'un côté qui entonnait ses cantiques d'une voix grêle et cassée; de l'autre, la jeune et timide Églé qui l'accompagnait par intervalle, en dévorant en secret ses larmes. Elle rencontre par hasard les regards malins de l'un des convives, rougit, se trouble, et la honte lui ôte la force de poursuivre.

La dévote étonnée lui reproche avec amertume d'être si peu instruite au sortir du couvent, se récrie beaucoup sur l'éducation indécente que présentement on y donne à la jeunesse, et pour convaincre tout le monde de l'emploi précieux

qu'elle a fait de son temps, elle chante une longue et brillante tirade de noëls et de cantiques, qu'elle substitue sagement à nos couplets malins et à nos ariettes profanes !

Cependant, monsieur de Belcour cherchant à terminer une scène dont sa fille partageait le ridicule, insinue à la dévote qu'il y aurait du danger à chanter davantage.

La cantatrice effrayée rompt brusquement au milieu d'un couplet, inquiète d'avoir exposé si longtemps une santé aussi précieuse que la sienne.



CHAPITRE IV.

PLAN D'ÉDUCATION.

ÉGLÉ était née avec les plus heureuses dispositions. Le grand point était de savoir les développer. Comme pour briller dans le monde il faut autre chose que des hymnes et des cantiques, il lui manquait une amie qui voulût se charger de son éducation. Elle vit mademoiselle To... Son air riant et ouvert, sa conversation enjouée l'engagèrent à la rechercher, et bientôt, sans être amies, ce fut pour elles un besoin de se connaître.

Il est des femmes qu'il ne faut voir qu'une fois pour les définir; uniformes en tout, un moment de conversation vous a tout appris. Dans le calme, dans la passion, à peu de choses près,

elles sont toujours les mêmes femmes. Mademoiselle To...,au contraire, sans cesse différente d'elle-même réunissait tous les caractères, sans en avoir aucun. Vive, indolente, prude, coquette, libertine et dévote, on voyait en elle seule une galerie abrégée de tout son sexe.

Les principes de sa morale eurent bientôt opéré sur Églé la réforme qu'elle souhaitait, et chaque leçon nouvelle, atterrant sa timidité, ne faisait qu'ajouter à ses grâces.

Cependant je multipliais mes visites à Belcour sans avoir pu encore trouver l'occasion de parler à sa sœur. Mademoiselle To... ne la quittait plus; leurs cœurs semblaient n'en faire qu'un. Alarmé d'une liaison si vive, je craignis ce qui n'arrive que trop, d'avoir dans son amie même, une rivale à combattre.

Je m'étais aperçu qu'elles passaient souvent des heures entières dans une grotte solitaire à l'extrémité du parc. Cette assiduité réveilla mes soupçons, je les suivis et je me glissai derrière un feuillage, d'où il me fut facile de les entendre. Les premiers mots m'apprirent que j'avais un rival. Cette découverte me fit plaisir : je redoutais moins un amant que les ressources qu'une jeune personne imagine pour y suppléer.

Or quel pouvait être cet amant chéri ? Le vieux Bertigni... Je peindrai plus bas son caractère ; suivons maintenant la conversation de nos deux friponnes dans la grotte.

— Seriez-vous assez simple, lui disait son amie, pour vous affliger ? Quoi ! pour votre coup d'essai en sortant du couvent, un Bertigni, un vieux fou à conduire, et vous n'êtes pas contente. Jeune présomptueuse, avez-vous consulté vos forces ?.. Songez qu'il faut débuter par quelque chose, et que Bertigni est précisément ce qu'il vous faut. N'est-ce pas d'ailleurs une poupée sur laquelle vous apprendrez à coiffer les autres hommes ?

— Mais un radoteur de son âge ! y pensez-vous ?

— Qu'importe sa vieillesse et ses rides, c'est toujours un amant, une femme adroite n'en doit refuser aucun ; tout fait nombre.

— Non, jamais, il ne me sera possible que j'aime.

— Et qui vous parle d'aimer ? On s'en amuse : avec aussi peu d'expérience, si un amant jeune, vif, aimable, se présentait à vos yeux ; si devenu plus intrépide par les circonstances, il vous pressait de répondre à son amour...

— Je saurais consulter mon cœur.

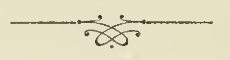
— Son cœur ! quelle pitié ! y songez-vous ? une pareille étourderie serait capable de perdre une femme pour la vie. Avec les hommes c'est être sage que d'employer l'artifice. Voulons-nous les fixer ? Paraissons insensibles et volages ; il faut à ces esprits inquiets un frein puissant qui les retienne. De toutes les vertus, celles qui

nous ruinent le plus dans leur esprit c'est la bonne foi et la constance. Avant de traiter avec eux, apprenez à les connaître, essayez sur Bertigni jusqu'où peut s'étendre l'empire que vous prendrez sur eux : malgré la différence de l'âge, tous se ressemblent pour le fond du caractère ; tous s'imaginent avoir sur nous des droits ; leur orgueil se flatte d'avoir su nous réduire, ils croient tout devoir à leur mérite, tandis que nous ne cédons qu'à nous-mêmes. Vous êtes belle et dans l'âge de plaire, c'est à vos charmes à nous venger. Accoutumons nos tyrans à nous craindre, à voir en nous au moins des rivales, et jamais des esclaves.

Si je fus effrayé d'abord de ces principes pernicieux, je ne fus pas moins outré de me savoir un rival. Cependant après avoir considéré combien cette entreprise était ridicule pour son âge, je fus le premier à rire de ma crainte, et je m'endormis dans la plus dangereuse sécurité.

Quant à Églé, comme les assiduités de Bertigni commençaient à l'inquiéter, elle résolut de pénétrer ses intentions et de lui interdire à jamais sa présence : si ses craintes se trouvaient fondées, qu'elle ait réussi ou non, c'est ce que je ne dirai pas pour le moment.

J'attends mon lecteur à l'autre chapitre.



CHAPITRE V.

Branle du temps passé.

Il faudrait des siècles à l'homme pour comprendre ce qui se passe autour de lui ! Aurait-on cru que ce Bertigni, ce vieillard dégoûtant et ridicule serait un rival dangereux pour moi !

Bertigni était un de ces partisans de Vénus, qui ont sacrifié tout le temps de leur vie au culte de cette bonne déesse. Près de soixante années de service ne l'avaient pas rendu plus sage. S'il n'avait plus cette impétuosité bouillante de la jeunesse, il n'en était guère moins entreprenant. Il tenait ceci de son âge, que ne pouvant plus être ardent, il était opiniâtre.

Il n'eut pas pas plutôt vu Églé qu'il la regarda comme un dernier myrte que lui réservait l'amour. Lié depuis longtemps avec M. de Belcour qui ne se doutait pas qu'à son âge on pût être encore dangereux, il profita de cet excès de confiance pour arriver plus sûrement à son but ; rarement il manquait d'assister à la toilette : à soixante ans on tâche de se rendre nécessaire, à vingt ans on s'en croit dispensé.

C'était une épingle qu'il voulait attacher, et dont il ne manquait jamais de la piquer; c'était un nœud qu'il cherchait à placer, et que toujours il mettait de travers : mais il parut un jour avec un air de triomphe qui ne laissait plus de doute sur son compte. En effet à peine pouvait-on le reconnaître à sa nouvelle métamorphose. Amour! Amour! toi seul peux opérer de tels miracles.

Il avait fait colorier ses lèvres, peindre ses sourcils, et avait eu recours à toute la magie de l'art pour rajeunir ses traits. Son dessein n'était pas de se résoudre à demi : il avait fait choix d'un habit couleur de rose, tel qu'en porte cette jeunesse vive et brillante qu'on voit persifler dans nos cercles; il cessait en compagnie de s'appuyer sur sa canne, affectant de la regarder plutôt comme une de ces frivolités à la mode que comme un besoin de son âge. Bertigni enfin se tenait presque droit, ne parlait, comme tous les jeunes gens, que chiens, chasse, soupers dans sa petite maison, et spectacles.

Ainsi déguisé il s'approche, reste quelque temps muet, rompt enfin le silence par un grand soupir.

A ce début Églé prit le change, et lui tendit la main pour le soutenir.

Bertigni interpréta différemment cette marque de bonté, et ce qu'avait excité la compassion fut attribué à l'amour. Il se saisit de cette main charmante, y imprima un baiser de glace qui pensa l'étouffer, car un vieux rhume fortifié par l'âge lui donna des secousses si violentes, qu'il semblait n'avoir plus que quelques moments à vivre.

Si quelqu'un s'est jamais vu dans l'embarras, c'est Bertigni. Partagé entre son amour et son rhume, il ne sait à quel parti s'arrêter. Qu'il dise un mot, cette toux maudite vient l'affaiblir; qu'il se taise, il va perdre tout le fruit de sa toilette : quel supplice !

Cependant il se remit peu à peu, et, encouragé par l'espèce de sensibilité qu'il crut remarquer dans les yeux de sa jeune amante, il entama, quoique de loin, sa déclaration. Églé, qui ne demandait qu'à s'amuser, répondait à tout d'un air folâtre, et lui donnait jeu à s'ouvrir davantage.

Bertigni tousse et reprend haleine, retourne de nouveau à la charge et s'exprime déjà en termes moins couverts. La méchante Églé pousse la plaisanterie plus loin, et lui laisse entrevoir en baissant les yeux que, pour sa propre tranquil-

lité, elle se croyait dans l'obligation de ne plus l'écouter.

Alors Bertigni, enivré de ce qu'il vient d'entendre, s'approche d'elle avec transport, balbutie un *je vous aime* orné de tous les gestes et de tous les agréments de la vieille galanterie, et la pressant dans ses bras, il essaie de coller ses lèvres froides et glacées sur sa gorge.

Églé, sévère comme toutes les belles qui n'ont point encore aimé, le repousse brusquement.

Le caduc vieillard tourne, chancelle, tombe à la renverse. La frayeur, l'étonnement, la douleur de sa chute, son rhume, tout cela vint l'assiéger à la fois. Il essaya quelque temps de se mouvoir, mais ce coup terrible lui avait ôté le peu de chaleur qui lui restait. Après avoir satisfait à la pudeur, il est juste qu'on écoute la clémence, on lui tend la main pour se relever.

Cette nouvelle faveur réveille ses premiers transports; il se hasarde à couvrir cette main charmante de ses baisers... On veut bien ne pas s'en apercevoir pour le dédommager de sa chute... D'ailleurs on se promet de pouvoir toujours l'arrêter à temps... Cependant il acquiert de nouvelles forces : son âge semble disparaître à l'aspect du plaisir; c'est bientôt un hercule.

Églé craintive, éperdue, réduite à la défensive dans un combat où elle n'a point encore d'expérience, crie, égratigne, se défend, tombe sur un sopha, et soupire en demandant grâce. On dit

que les amours, craignant déjà pour sa défaite, se couvrirent les yeux de leur bandeau.

Le sacrifice infernal allait être consommé lorsque, heureusement, monsieur de Belcour entra et avant qu'il ait pu encore l'apercevoir :

— Comment donc, Bertigni, je te crois d'honneur amoureux de ma fille. Courage, où en êtes-vous?..

Il en avait trop vu pour continuer sur le même ton : un premier mouvement l'avait porté à la vengeance; mais comme s'il l'eût jugé indigne même de son ressentiment, il se retira avec un silence sombre et farouche plus accablant cent fois que tous les reproches qu'il aurait pu lui faire.

Dans le même instant arrive la mère d'Églé. L'air furieux qu'elle avait remarqué à monsieur de Belcour en sortant et le désordre dans lequel sa fille était encore, l'ont déjà mise au fait. Les femmes, sur certaines situations, sont connaisseuses !..

Nouvelle scène de fureur d'un côté, nouveau désespoir de l'autre. Le malheureux Bertigni, abîmé, anéanti dans sa douleur, n'avait donné encore aucun signe de vie; mais s'étant aperçu heureusement qu'il n'avait plus affaire qu'à une femme, il reprit peu à peu son courage, et forcé de céder le champ de bataille, il tâcha du moins de rétablir ses affaires par une belle retraite.

Quant à Églé, l'imagination frappée de ce qui

s'était passé et les yeux tristement fixés sur le fatal sopha, elle attendait en tremblant les premiers reproches de sa mère.

Madame de Belcour de son côté n'était pas dans une position plus tranquille. Son esprit flottait entre l'envie de connaître l'outrage fait à sa fille, et ce qu'elle devait à sa dignité de mère. La curiosité l'emporta, et par des questions sages et réservées, mais insinuantes, elle tâcha de découvrir la nature du danger que sa fille venait de courir.

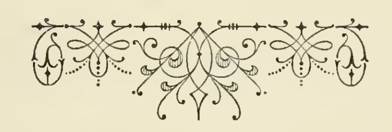
La belle fut désespérée d'avoir été surprise dans une situation qui n'était plus équivoque. Il lui fallut digérer une morale sèche et amère de madame de Belcour, et de tels sermons sont toujours fâcheux.

Mère, dit-on, qui prêche contre le plaisir, n'est guère écoutée. Églé d'ailleurs avait déjà atteint cet âge bouillant où la nature bouleverse, dompte la raison, et donne un frein à la sagesse.

On se rappelait ce désordre voluptueux dans lequel on s'était trouvée ; cette tendre émotion, cette langueur touchante qui lui avait succédé ; ce je ne sais quoi, enfin, ce puissant je ne sais quoi que ressent toujours un sexe à l'approche de l'autre. Enivrée, séduite par ses propres réflexions, on se peignait encore ces plaisirs si vifs mais interrompus qu'on avait ébauchés avec Bertigni ; ce choc fatal avait porté un jour

nouveau dans son âme triste, agitée, inquiète; jamais elle n'avait si bien senti le vide de son cœur.

Églé enfin commençait à éprouver le besoin pressant d'aimer ; et c'était l'ouvrage de Bertigni.



CHAPITRE VI.

Bien prêché qui mal écoute.

Indépendant et libre dans la pension bourgeoise où j'étais, je n'avais d'autres volontés à suivre, d'autres caprices à essuyer, que les miens.

Belcour, au contraire, observé par une foule de parents, était livré à toute la bile de la dévote aïeule, que, pour des raisons de fortune, il avait intérêt de ménager ; ne pouvant se dispenser de la voir, il me fatiguait depuis longtemps de l'accompagner. Le titre seul de dévote m'effrayait ; mais le désir d'obliger un ami, et l'espérance surtout de voir Églé, me déterminèrent à y consentir.

J'enrage, en songeant qu'il me faut faire encore la dépense d'un portrait. Au pis aller commençons.

Si l'on doit juger de l'architecture ancienne par les ruines qui nous restent, sa physionomie jadis avait été quelque chose. Elle avait les yeux dévots, c'est-à-dire vifs et hypocrites, le teint rouge et couperosé ; la glace de l'âge n'avait point rafraîchi son sang. Avec les désirs qui la dévoraient, que n'eût-elle pas fait encore ? Mais soixante ans, bien arrondis, bien comptés, y apportaient de furieux obstacles. On se disait à l'oreille qu'elle s'était donnée à Dieu de désespoir de ne pouvoir plus tromper les hommes.

La dévote qui ne s'attendait pas à ma visite, baissa à la hâte une longue coiffe qui lui couvrait la tête, comme si c'eût été un crime pour elle de paraître à mes yeux.

Belcour, en me présentant, lui dit que si j'eusse ressemblé à la plupart des jeunes gens de mon âge il n'aurait pas voulu hasarder cette démarche ; mais qu'il connaissait dès longtemps l'intégrité de mes mœurs. Il insinua malignement que si je tenais un peu trop encore au goût du siècle, je ne pouvais tomber en des mains plus heureuses, et que c'était à elle qu'était réservé l'honneur de m'en détacher. Il la pria ensuite de me traiter moins en étranger, que comme le meilleur de ses amis.

Tandis qu'il parlait, la dévote entr'ouvrait peu

à peu sa guimpe pour m'examiner et insensiblement elle prenait un air moins farouche.

Je saisis cette circonstance pour m'excuser à mon tour; je l'assurai que le bruit de ses vertus m'avait seul porté à hasarder cette visite, et que je me croirais le plus heureux des hommes, si j'avais le bonheur de connaître une dame respectable dont toute la ville ne parlait qu'avec vénération.

L'encens dans cette occasion fit son effet ordinaire. Le voile s'ouvrit entièrement, on me reçut à bras ouverts, et m'ayant jugé digne d'être initié à ses mystères, elle ouvrit un grand pupitre d'où elle tira une Bible in-folio, nous dit à tous deux d'approcher, affubla son nez de larges lunettes et nous fit signe de commencer.

Son avidité à écouter la lecture tenait du prodige, elle suivait la mesure des phrases du mouvement de ses lèvres. A chaque verset nous étions régalés d'un bon commentaire qui valait à lui seul un long prône. Son zèle, ou plutôt le désir de briller, l'avait rendue si éloquente qu'elle ne parlait point, mais tonnait.

Je regardais tristement Belcour, et nos yeux peignaient le plus profond accablement. La dévote attribuait cet air de douleur aux remords que nous causait son sermon. Je la comparais à ces moines joufflus, qui montent gravement en chaire, fatiguent pendant deux heures leur auditoire, ne parlent que de foudre, d'enfer, de

démons, et se retirent d'un air stupidement satisfaits, prenant l'ennui qu'ils ont causé pour la componction, tandis qu'une partie de l'assemblée est endormie, et que l'autre les maudit tout bas et les envoie discrètement au diable.

Plus mon impatience augmentait, plus l'impitoyable dévote redoublait de zèle. Ma confiance était à bout ; j'aurais donné tout au monde pour échapper de ses mains, lorsque heureusement je vis arriver la fin de nos peines. Cette volubilité à parler était trop grande pour durer longtemps. Sa poitrine était épuisée : sa voix baisse à l'instant, sa bouche demeure ouverte, elle roule des yeux égarés et mourants. Telle était jadis la pythonisse lorsqu'elle voulait rendre ses oracles.

— O ciel ! m'écriai-je, serait-ce donc là le prix que tu réserves à tes élus ! Qu'il m'est bien plus doux de n'être qu'un profane !

Comme il n'est rien d'éternel ici-bas, cette heureuse crise finit, et le chagrin que j'en eus, pensa m'en donner une semblable... La vieille leva modestement les yeux au ciel, et poussant un profond soupir, elle reprit la suite de son discours avec plus d'égards cependant pour sa santé.

— Vous venez de voir, nous dit-elle, la manière dont le ciel éprouve quelquefois ses élus. Il ne corrige que ceux qu'il aime, et ses

châtiments sont toujours des grâces. Heureuse, cent fois heureuse si je n'ai point semé dans une terre ingrate.

Je m'aperçus qu'elle attendait de moi un remercîment pour toutes les marques de bonté dont elle avait daigné me favoriser. Je m'en acquittai dans les termes les plus flatteurs pour elle. Je la conjurai de vouloir bien se ressouvenir de moi dans ses prières. J'ajoutai même avec un peu trop de naïveté que je ne l'oublierais jamais dans les miennes.

Cette imprudente promesse pensa me devenir funeste. J'ignorais, hélas! l'affront sanglant que je faisais à sa vanité : car c'est outrager un dévot, c'est l'assassiner que de lui promettre des prières. Sa place lui est déjà toute acquise dans le ciel!

En effet, je m'aperçus que son front se couvrait de nuages, et que ses yeux pétillaient déjà d'une sainte colère. Je détournai promptement l'orage, et, à force d'humilité, j'eus le bonheur d'obtenir mon pardon.

— Voilà donc, m'écriai-je en sortant, voilà le genre de dévotion que l'on tâche d'inspirer à la jeunesse. Je ne m'étonne plus si de jour en jour les hommes deviennent plus méchants. On ne nous présente la religion que sous des dehors austères et rebutants. Pourquoi la défigurer? Est-il un moyen plus sûr pour la faire aimer que de la rendre aimable?

CHAPITRE VII.

Les Romans.

Or, mes amis, revenons à Églé. D'ordinaire à son âge on s'ennuie d'être seule. En m'échappant de cette synagogue maudite, je la surpris dans l'expression de la douleur la plus vive. Elle poussait de profonds soupirs, et ses yeux étaient noyés dans les larmes.

Je m'approche en tremblant; j'ose m'informer du sujet qui pouvait l'affliger. On achevait de lire un roman dans lequel l'héroïne, quoique sensible aux feux de son amant, s'avise de ne lui montrer qu'une froide indifférence. Le pauvre garçon, désespéré ce tant de rigueurs, prend le parti des armes et se fait tuer quelques jours

après dans un combat. Sa maîtresse en conçut tant de douleur, qu'elle renonça tout à coup au monde, et se jeta dans un cloître où elle mourut de langueur.

Quelle obligation n'eus-je pas de cette peinture à l'auteur du roman? Pourquoi n'était-il pas connu davantage? Comme je serais allé lui en témoigner ma reconnaissance! Livres charmants! livres précieux aux amants! L'État devrait des récompenses aux hommes de génie qui se livrent à ce genre de travail. L'État me dira-t-on est déjà assez épuisé. D'accord, mais si je prouve qu'il ne lui en coûtera pas un sou. Les parties intéressées se feront un plaisir de contribuer à acquitter cette dette.

Qu'on lève une capitation légère sur les mères qui ont des jeunes filles encore innocentes, et les époux des femmes charmantes et chastes, c'est à ces deux classes principalement que ces espèces d'ouvrages sont le plus utiles. Ils ôtent aux unes les préjugés et aux autres le scrupule. Ce projet mûrement réfléchi est le plus sûr moyen d'encourager la population.

Cet heureux roman avança de six mois mes affaires... La timidité empêche une jeune fille de peser les raisons de son amant. Une lecture solitaire leur donne plus de poids. Je plaignis avec elle l'héroïne de l'histoire, mais surtout le héros. J'accordai même quelques larmes à leur sort malheureux; à la faveur de son trou-

ble, je glissai quelques mots d'amour et tout en m'affligeant avec elle, je combinais le projet de l'attaquer sérieusement; pour mieux réussir à la convaincre, je déguisai mes pièges sous l'attrait du plaisir.

Elle aimait les romans, son frère ne les haïssait pas, et j'en lisais beaucoup moi-même : j'étais sûr, en leur en fournissant, d'obtenir des droits sur leur reconnaissance. J'observai cependant une espèce d'ordre pour la distribution. Je donnai les plus sérieux à Belcour, et à Églé les plus passionnés et les plus tendres.

Je me serais bien gardé de lui donner des *Astrée,* des *Cyrus,* des *Cassandre,* et de tous ces héros à grands sentiments, prêts à expirer de douleur aux genoux de leurs belles; ni de tous ces romans dont la conclusion fait languir tristement le lecteur, jusqu'au douzième volume.

Je n'avais pas envie d'imiter ces amants langoureux qui ne parlent à leurs maîtresses que par sonnets et par madrigaux. Je voulais des héros plus ardents, moins respectueux; des héroïnes moins farouches et qui sussent mieux combiner leurs vrais intérêts. L'exemple, comme on sait, est un torrent qui nous entraîne : c'est par là que la chose qui nous répugnait le plus trouve insensiblement le chemin de notre cœur.

Qu'il soit de bon ton d'afficher la vertu, il n'y aura pas jusqu'à nos Laïs, nos Phrynés qui

ne prétendent être des Lucrèces. Il ne leur en coûte pas plus alors de se poignarder pour une bagatelle, qu'à nos jeunes fous de se couper la gorge pour un mot. La mode et l'étiquette sont nos tyrans ; tout ce qui tient d'eux est bien, le reste est arbitraire. Une femme aujourd'hui rougirait moins de se trouver surprise dans les bras de son amant que d'avoir été vue en public avec une robe ou un pompon dont la mode serait déjà passée.

Églé était femme, il était juste qu'elle pensât comme son siècle.

Après avoir dévoré des volumes entiers elle se sentait plus de courage pour terrasser ses derniers scrupules. On formait de grands projets, on commençait à raisonner avec son cœur. Tel était déjà le fruit de ses lectures.

Quant je l'eus amenée au point où je la désirais, je lui parlai de mon amour. Je la vis émue, attendrie : je devins plus pressant, elle rougit, se troubla, soupira, et prononça enfin ce mot si cher aux amants :

— Je vous aime.

Qu'on ne me demande pas si je me jetai à ses genoux, si je lui baisai la main, si je lui jurai un amour éternel. Il faudrait avoir l'imagination bien stérile pour en douter. Je me sentis même en de telles dispositions que, s'il n'eût dépendu que de moi, j'aurais commencé et conclu le roman dès le même jour; mais un cœur tel

que celui d'Églé n'était pas fait pour être brusqué, il fallait par degré le toucher, l'émouvoir l'attendrir.

Je sortis satisfait de ce premier succès, promettant bien tout bas que ce ne serait pas le dernier. On verra dans la suite, si je me flattais.



CHAPITRE VIII.

Ah ! quel conte !

Le plaisir, la joie, l'impatience éclataient sur mon visage en rentrant chez moi. L'honnête bourgeois chez qui je demeurais était dans une position bien différente. Sa physionomie annonçait l'abattement et la tristesse.

Il était marié depuis deux ans, et n'était pas heureux de son choix. Sa moitié était un ange pour la beauté, et pour la malice un diable. Taille légère, brillant coloris, œil charmant et fripon, outre cela rusée, entêtée, déterminée : voilà sa femme.

Le bonhomme la croyant d'un tempérament

aussi pacifique que le sien, s'endormait dans la plus perfide sécurité; mais forcé enfin d'ouvrir les yeux, il s'aperçut trop bien qu'en épousant la plus belle, on n'a pas toujours la plus sage. D'après cette découverte, il se crut en droit de faire à sa moitié quelques petites remontrances qui réussirent assez mal. Il ne lui restait plus que le parti de se taire : c'est ce qu'il fit, et je crois qu'il fit bien.

Si ce n'est pas le premier, c'est du moins le second des besoins chez les femmes que de quereller. Celle-ci en donnait des preuves tous les jours : elle n'avait jamais plus d'humeur, que lorsqu'elle s'apercevait qu'on avait évité les occasions de lui en donner. Il est beaucoup de ces femmes acariâtres qui cherchent toujours des choses qui leur fassent le plaisir de leur déplaire.

Souvent faute de sujets présents, elle rappelait le passé. C'est ce qui était arrivé ce jour-là, qui était sa fête. Son mari lui avait donné pour bouquet une robe superbe. On l'accepte avec plaisir, mais on se rappelle par malheur que l'année précédente il ne lui avait rien donné. Quoiqu'il eût été bien querellé dans le temps, on lui en fait de nouveaux reproches ; elle s'échauffe peu à peu, et plus furieuse encore par la faible résistance qu'elle rencontre, elle en vint bientôt aux voies de fait.

Quelque chose qu'eût fait son mari dans la

suite pour réparer sa faute, elle rappelait toujours la première année, et la scène finissait pour lui d'une manière tragique.

Je ne puis cependant me refuser de lui rendre justice. Si c'était un démon pour son mari, c'était la femme la plus aimable et de la meilleure composition pour ses amants. On va voir avec quelle adresse elle savait filer une intrigue.

Un jour que j'étais rentré plus tôt qu'à l'ordinaire, je trouvai la maison dans le tumulte et la joie. Peu curieux d'en pénétrer la cause, je cherchai, sans être aperçu, à me glisser dans ma chambre : car en province, comme ailleurs, les femmes sont femmes, et les domestiques médisants et babillards. Lorsque j'avais le malheur de tomber entre leurs mains, on se plaçait en cercle autour de moi, et c'était toujours une demi-douzaine d'anecdotes vraies ou fausses qu'il me fallait digérer. Ensuite venaient les réflexions et les commentaires.

Quand tout était épuisé, le doyen rompait l'assemblée en mettant un droit sur sa bouche, pour ordonner qu'on gardât le silence, et chacun se retirait, pour aller raconter discrètement tout ce qu'on avait dit à l'oreille du premier venu.

Pour cette fois cependant je croyais être quitte, et déjà je m'applaudissais d'avoir su tromper leur vigilance, quand Babet, l'intime confidente de tous les secrets de sa maîtresse, vint par malheur à m'apercevoir.

Voler après moi, m'arrêter par l'habit, et m'entraîner dans la chambre voisine fut pour elle l'affaire d'un moment. Elle me reprocha d'un air enjoué la précipitation que je montrais à la fuir.

— Vous n'avez pas, ajouta-t-elle, l'esprit bien pénétrant, car vous auriez dû deviner que j'ai à vous parler.

— Pardon, Babet, mais je n'ai pas le temps.

— Mon Dieu ! vous êtes bien sauvage aujourd'hui ; écoutez donc, j'ai réellement quelque chose à vous dire.

Alors avec une volubilité et une précision étonnantes, elle me mit sur le tapis l'histoire de toute la ville.

Ce début ne me donna pas envie d'entendre le reste. Je la quittai, tout étourdi de son babil, bien résolu de ne plus être dupe une autre fois. Mais, Babet qui savait jouer son rôle au mieux, et qui, par précaution, avait été mise là en sentinelle... :

— A propos, me dit-elle assez froidement, j'avais oublié de vous avertir que tout le haut est présentement occupé...

— Comment donc, occupé ?..

— Oui, il y a des officiers, parents de madame, et l'on est en affaires...

Je tressaillis à cette nouvelle... Des officiers... Des officiers... Mais contraignons-nous, il y a sûrement ici du mystère ! Je feignis donc d'avoir

une visite à rendre, et Babet me vit sortir avec plaisir.

Lorsque je la crus éloignée, je remontai vers ma chambre dans le dessein de découvrir, s'il était possible, ce que l'on avait voulu me cacher. La porte ne joignait pas si exactement que je ne pusse, à travers quelques fentes, démêler ce qui s'y passait.

J'avais toujours pensé que la friponne n'était point ennemie des plaisirs; mais j'ignorais à quel point elle pouvait s'y livrer.

A table avec un officier jeune et brillant, elle se penchait voluptueusement dans ses bras. Mille petits mots que je ne pouvais entendre étaient payés par autant de baisers. Le militaire vif, ardent, comme tous ceux de son état, commence par quelques petites escarmouches, où il eut lieu d'étaler sa bravoure. Peu à peu la bataille s'engagea, les deux partis en vinrent à la mêlée; on avance, on recule, on pousse, on est repoussé, et pendant quelque temps le succès est incertain. Mais le militaire, tantôt haut, tantôt bas, sans donner le temps à son ennemi de respirer, taille, frappe, enfonce, renverse et lui porte enfin un dernier coup qui est le signal de la victoire. A ce coup les amours répondent par de grands éclats de rire, et j'ai ri moi-même jusqu'aux larmes.

Je croyais l'ennemi rendu et la paix prête à se conclure, lorsque sur un prétexte assez frivole,

le combat s'engage de nouveau; on revient des deux côtés à la charge :

> Ce couple heureux sur un grabat
> Se faisait tendrement la guerre,
> Et livrait alors un combat
> Qui ne dépeuple point la terre.

C'est un spectacle bien effrayant pour l'homme que celui d'un champ de bataille. Le sang qui coule à gros bouillons, les cris des mourants et des blessés, les corps entassés pêle-mêle, des vainqueurs et des vaincus... Les armes brisées, l'humanité gémissante, quel tableau !

J'étais en train de faire sur cela des réflexions d'un genre assez neuf, quand j'entends accourir Babet qui montait tout essoufflée. Je me retirai pour lui céder le passage. L'habile confidente avertit sa maîtresse qu'il était temps de capituler. On suivit son conseil, et ce brave homme évacua la place avec tous les honneurs de la guerre.

Dès qu'il fut sorti, je crus que c'était mon tour d'entrer. J'ouvre brusquement, et je me présente avec assez de résolution. Rien ne donne du courage comme la vue d'une bataille.

Je la surpris dans un désordre qui tenait encore de la scène qui venait de se passer. Elle rajustait sa coiffe froissée, et resserrait une jupe légère et flottante. Je ne connaissais point encore au physique ce que c'était que l'amour. Ce moment

me le fit sentir. Emporté par les circonstances, je pris pour la voix du cœur le cris tumultueux des sens. Que d'honnêtes femmes s'y trompent tous les jours comme moi. Je me précipitai dans ses bras et j'osai ravir un baiser sur ses lèvres. Un regard imposant qu'elle me lança faillit me déconcerter. Mais comme le premier pas était franchi, je résolus de tout risquer, persuadé qu'elle me pardonnerait moins une demi-hardiesse qu'une audace complète.

Un mot qui m'échappa dans la vivacité lui fit juger qu'elle me devait au moins quelque ménagement. C'était déjà un grand point, mais il restait à la persuader, à l'attendrir. J'empruntai des romans toutes les phrases que je pus me rappeler pour y réussir. Son sérieux ne put tenir contre le ton larmoyant et plaintif de ma déclaration. Elle partit d'un éclat de rire qui me fit croire mes affaires désespérées. Cette affligeante réflexion jeta du triste dans mon âme.

Elle s'aperçut de mon trouble, et comme il pouvait nuire aux vues qu'elle avait déjà sur moi, elle s'efforça de le dissiper, en prenant un air plus propre à m'encourager.

— Mais, mais, voyez donc ; oh ! en vérité, il n'y a plus d'enfants... Et si mon mari allait...

— Votre mari, madame... Que diable viendrait-il faire ? On ne connaît ici d'autre maître que vous.

A ces mots je me jette dans ses bras ; j'ose

imprimer mes lèvres brûlantes sur son sein; mes baisers ne tarissent plus; j'en accorde mille que je crois n'en avoir donné qu'un : mon âme, comme enveloppée auparavant dans elle-même, s'ouvre, se dilate aux premières impressions du plaisir. Il me semble avoir des organes nouveaux, de nouvelles sensations. C'était le premier cri de la nature, et les premières faveurs de l'amour.

Je sentais croître mes désirs, sans profiter pour cela de l'occasion de les satisfaire. J'ignorais qu'il n'est qu'un moment propre à jouir. Ses yeux semblaient me commander d'être moins timide, et les miens exigeaient de nouvelles complaisances. Je ne sais quelle honte me retenait encore. Lassée enfin de ma lenteur et de mon inexpérience, elle répare le peu de dégât que j'avais fait, me sourit et sort.

Désespéré, furieux contre ma stupide timidité, j'accusai l'amour, le sort, moi-même. Bientôt rappelant cette bouche gracieuse qui avait daigné me sourire, ce sein de rose et de lis sur lequel j'avais cueilli tant de baisers, mille autres charmes encore que leur draperie légère n'avait pu me dérober, je...

Mais finissons le chapitre, car pour aujourd'hui je suis las d'écrire.



CHAPITRE IX.

L'Homme du siècle.

Je ne sais, mes amis, si dans le portrait que j'ai fait d'Églé, je vous ai dit qu'elle avait le cœur un peu fripon, un peu traître. Je crois cependant vous avoir dit qu'elle était jeune et belle : cela suppose bien des choses.

La petite scélérate ne faisait que trop usage des conseils perfides de son amie. Elle m'avait depuis quelques jours associé un rival. Voyons si j'aurai le courage de le peindre.

Florval avait une de ces physionomies séduisantes qui font l'honneur d'un sexe et l'amour de l'autre. Ses traits efféminés respiraient la

molle volupté des Sybarites ; son teint fleuri avait l'éclat et la fraîcheur des roses ; sa bouche, ses yeux, sa taille, tout était fait pour séduire ; je croirais ne l'avoir crayonné qu'à demi, si je n'ajoutais qu'il avait une de ces jambes fines et bien faites... de ces jambes qu'une belle en rougissant lorgne à travers l'éventail : voilà, je crois, Florval.

Malgré tous ces avantages, à peine pouvait-on trouver en lui de quoi composer un homme, même un homme ordinaire. Les grâces du corps ne donnent ni le bon sens ni l'esprit. Florval en faisait tous les jours la malheureuse expérience ; il avait du jargon, des manières, affichait des airs, un ton et n'était qu'un sot. Que de pareils automates dans la capitale et les provinces !

Je ne veux pas dire pourtant qu'avec de l'application et du travail on n'eût pu faire quelque chose de Florval. La nature en nous formant nous a donné à tous des avantages différents.

Tel rampe dans la poussière qui par son intégrité, son désintéressement, ses lumières était fait pour rendre la justice aux malheureux. Tel autre étourdit l'homme sensé de son caquet, écrase l'honnête homme de son faste, et traîne une légion de valets à sa suite, qui était digne tout au plus d'occuper le siège de son cocher.

Florval, dans un autre siècle aurait été arraché à son rang, à ses titres, et aurait peut-être fait un excellent tailleur. Il avait, pour réussir, des

talents admirables ; personne ne possédait, comme lui, l'art de donner le pli, la forme à une manche, la légèreté, la grâce à une taille; son mérite avait fait du bruit à la cour, et plus d'une femme de haut parage avait cru se vendre assez cher, que de se donner en échange d'un dessin de robe, ou d'un patron.

Ces dehors brillants n'ajoutaient rien à la solidité du caractère. Il suffisait pour en juger de le tirer un moment du cercle étroit de ses idées. Transporté alors dans un monde nouveau, il prêtait à tout une stupide attention, et ne montrait pas moins son ineptie par le silence que par ses discours. Enfin, pour finir d'un seul trait, Florval, malgré son orgueil, était un de ces esprits simples et faciles qui sont faits pour trouver des maîtres partout où il y a des hommes.

Il avait eu occasion de voir Églé et, dès lors, il en avait entrepris la conquête. Je n'ose dire que ce fût de l'amour ; cette espèce d'hommes, pour l'ordinaire, n'en ont que pour eux-mêmes. Le point important c'est qu'il était mon rival. Si j'étais rassuré du côté de son esprit, il s'en fallait beaucoup que je le fusse pour sa figure. Je savais trop combien un joli homme a de crédit auprès des femmes, et combien ce sexe capricieux se laisse surprendre à une superficie brillante, en négligeant des avantages plus solides.

CHAPITRE X.

Escarmouches terminées par un grand combat.

J'étais chez moi la tête appuyée sur un bras, songeant, rêvant, et cherchant les moyens de rompre tout partage avec le cœur d'Églé, lorsque je vis entrer mon hôtesse.

— Mais quel homme est ceci ? dit-elle en riant. Il est unique en son espèce ; c'est un solitaire enfermé dans sa chartreuse ; je ne lui ai pas encore vu faire la moindre de ces folies qu'on pardonne à son âge. Allons, qu'on s'évertue : les jeunes gens sont faits pour le plaisir ; je n'aime pas qu'on passe à de froides réflexions un temps dont on peut faire meilleur usage.

— Voyons, lui répondis-je, faites-moi connaître mes torts. De quoi vous plaignez-vous?

— De cette tranquillité, de cet air sombre et réfléchi qui sont assurément de grands vices à votre âge. La sagesse, ajouta-t-elle d'un air malin, a des accès dangereux : ne vous y fiez pas. Cependant si, pour chasser votre mélancolie, il ne fallait... attendez, je veux faire un miracle...

Elle part alors comme un éclair, et fait monter chez moi une excellente collation.

Quoique son absence n'eût duré qu'un moment, je m'aperçus qu'elle en avait profité pour rendre sa toilette plus piquante. Elle était dans un de ces négligés qui prêtent tant de grâces à une femme aimable : une jupe légère et flottante formait la draperie la plus voluptueuse. On lui voyait cet air à demi décidé qui réunit la décence et la timidité d'un sexe à la hardiesse sémillante de l'autre.

— Mon cher enfant, dit-elle, je voudrais bien faire de vous quelque chose, mais je crains qu'il n'y ait trop d'ouvrage, cependant ne nous désespérons point... Allons, votre verre, commençons par vous donner une dose de gaieté.

— Je sens que je n'en ai pas besoin : à la santé de mon joli précepteur.

— Ah ! ah !.. je crois en vérité qu'on se réveille... Donne-moi cela, troquons... tiens bois là... là.

— Vous me l'avez volé... Voilà le côté qui a touché vos lèvres... Que le vin me paraît délicieux !

— Comment donc !.. Eh bien ! qui s'en serait douté ?.. approche-toi... à table je ne souffre pas qu'on parle haut. Bon !.. j'aime qu'on soit obéissant : tout cela annonce d'assez heureuses dispositions...

Elle saisit alors un moment, où je suis occupé à la regarder, à détailler tous les charmes d'un minois fripon pour me voler les fruits qui sont devant moi.

— Ah ! méchante, m'écriai-je, point de grâce.

Et je m'approche pour en punir sa bouche. Elle fait un léger mouvement, et son sein intercepte le baiser... Nouvelle espièglerie, nouveau châtiment ; enfin elle me joua des tours si perfides, si noirs que j'épuisai par degrés presque tous les genres de punition. Il n'en restait plus qu'une, et c'était ce qui m'embarrassait. Comment m'y prendre ?

Cependant la dispute devenait insensiblement plus sérieuse. Je la pressais dans mes bras, de peur d'être encore une fois la victime de sa mauvaise foi dans les traités... Au même instant où sa main s'opposait à mes caresses, sa bouche semblait m'encourager par un sourire. Déjà mes lèvres respiraient sur les siennes le souffle entrecoupé de la volupté... Déjà par un excès de

courage que je ne me soupçonnais pas, j'étais prêt à toucher au moment désiré, lorsque rassemblant ses forces mourantes elle me fournit de nouveaux obstacles à combattre.

Ce sexe aimable en voulant reculer l'instant de la jouissance ajoute au plaisir de nouveaux charmes. Elle ne se défendit qu'aussi longtemps qu'il le fallait, pour faire mieux sentir le prix de la victoire.

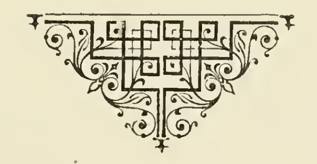
Que ne puis-je peindre ces élans de l'âme, ces transports tumultueux des sens que j'éprouvais pour la première fois. Emportée par la passion, elle soupirait dans mes bras; agité, éperdu, je ne me connaissais plus moi-même. Jamais tant de charmes n'avaient frappé mes yeux. Je passais d'une merveille à une autre merveille; rien n'était capable de me fixer. Semblable au papillon qui voltige de fleurs en fleurs, je baisais, je quittais, je revolais de nouveau à l'objet qui m'avait su plaire.

Instant rapide du plaisir ! Pourquoi si vite t'écouler ? A peine touchez-vous la rose, qu'elle est déjà flétrie. L'amour aurait-il moins de charmes, si l'on pouvait jouir plus longtemps ?

Mon hôtesse me quitta pour rentrer au salon où était son mari qui la demandait. J'y descendis l'instant d'après; je les trouvai tous deux dans la plus intime familiarité. Elle lui passait les deux mains dans les siennes, et lui prodiguait les plus tendres caresses.

Le pauvre diable, peu habitué à se voir si bien fêté, en pleurait de joie, et ne savait à quel saint attribuer ce miracle.

Pour moi, enchanté d'avoir eu cette preuve du bon cœur de ma belle, je les laissai, en souhaitant à ce couple vertueux toutes sortes de bénédictions.



CHAPITRE XI.

La Chasse.

Une fois que j'eus approché de mes lèvres, la coupe enchanteresse de la volupté, je brûlais de communiquer à Églé les lumières sublimes que j'avais acquises avec mon aimable hôtesse. Je n'étais plus d'humeur à jouer l'amant langoureux auprès des belles, ni de pousser à leurs pieds de méthodiques soupirs. Ardent, fougueux, emporté, je songeais moins aux obstacles qui pouvaient renverser mes projets, qu'aux moyens les plus prompts pour les satisfaire.

Ce caractère brûlant me causa un jour une aventure assez plaisante.

Je venais de me glisser dans un cabinet où

j'espérais surtout surprendre Églé lorsque j'entendis quelqu'un s'en approcher. Je reconnus bientôt que ce n'était point la marche vive et légère de ma jeune amante, et dans la crainte qu'on ne me soupçonnât d'avoir quelques desseins, au moins équivoques, en me trouvant dans ce cabinet solitaire, je me cachai promptement derrière un vieux fauteuil qui s'offrit là fort à propos pour moi.

A peine étais-je tapi dans mon gîte que la porte s'ouvre. Ma frayeur redouble ; car mon attitude ne prévenait point en ma faveur. Heureusement que je reconnus la voix de Julie la plus aimable et la plus folâtre des soubrettes. Si la crainte auparavant m'avait rendu timide la curiosité me rendit alors circonspect.

J'étais placé de manière que, sans être découvert, le moindre de ses mouvements ne pouvait m'échapper. Elle parcourut la chambre des yeux, et pensant être seule, elle ferma la porte avec beaucoup de soin. Cet excès de précaution me rendit plus attentif : Julie, dans ce cabinet isolé venait faire l'essai d'une coiffure nouvelle ; ses doigts ingénieux la placent avec grâce sur ses cheveux élevés en pyramide ; elle étudie les différents avantages que l'art peut donner à ses charmes ; sa coiffe posée d'abord avec décence peint la modestie. Mais Julie n'est pas faite pour n'être que modeste : on l'avance un peu en arrière, c'est ce qu'on nomme la *gracieuse* ; on

la recule davantage avec un faux air de désordre, c'est *l'agaçante* ; sa main renverse encore l'édifice, et ce qui s'offre à mes yeux me peint la mollesse, la volupté. Les grâces semblent se multiplier sous ses doigts, je m'attends à voir éclore ce que l'envie de plaire a de plus raffiné, de plus sublime, lorsque interrompant son chef-d'œuvre, sa main ne s'occupe plus qu'à détruire.

Je raisonnais en moi-même sur ce qui avait pu causer cette brusque métamorphose, quand un mouvement rapide m'ouvrit une porte de connaissance que je ne soupçonnais pas : nous étions au fort de l'été, et la pauvre Julie n'en doutait plus.

C'est d'abord un bouquet qu'elle détache ; c'est une épingle ; puis une seconde qu'elle fait sauter ; mais sa poursuite n'en est pas moins infructueuse. Le mouchoir tombe, et l'insecte fuit ailleurs ; on le guette, on le suit à la piste. Déjà on a découvert son gîte ; l'agresseur tapi dans un coin allait être saisi, lorsqu'il glisse heureusement sous les doigts qui le poursuivent et recule encore son supplice. Mais que lui sert sa fuite ? Julie a juré sa mort ; les obstacles enflamment son courage, elle médite, raisonne, combine, et ce qui n'avait été qu'une simple attaque devient un siège dans les formes. On songe d'une main à lui couper la fuite, et de l'autre à le forcer jusque dans ses derniers retranchements.

Pauvre malheureux ! comment résister à des projets si bien concertés ?

Tous les nœuds sont détachés, tous les lacets sont rompus, il ne reste plus à l'amazone d'autre habit que celui des Grâces. A l'aspect de tant de charmes, elle sent expirer peu à peu sa vengeance, ce n'est plus la colère mais le plaisir qui l'anime : elle jette partout des yeux avides et satisfaits ; le désir la rend encore plus belle. Elle promène une main voluptueuse sur les roses et les lis de son sein. A peine ses doigts osent-ils les effleurer... Tout semble respirer, s'émouvoir sous leur tact léger... Un feu subtil embrase ses sens ; ses joues sont animées du plus vif incarnat, et ses yeux pétillent du feu de la volupté.

A peine l'animal imprudent a-t-il perdu de vue le danger, qu'il court de nouveau s'y précipiter. Homme ou insecte, tous sont pétris du même limon. A ce nouvel outrage, Julie accourt à la vengeance ; l'œil ardent de colère elle le poursuit, le fatigue, l'atteint, et lui inflige le châtiment qu'il a si bien mérité.

Mais pendant l'issue de ce combat, ô mes yeux, que vous étiez d'heureux fripons !.. Quels contours gracieux, quelles heureuses situations !.. Que ce plaisir goûté par surprise porte un trouble délicieux à l'âme !.. Coquine de Julie ! finiras-tu... Pourquoi cette émotion si tendre? ah! friponne !

Telles étaient à peu près mes réflexions quand elle se laissa tomber, je ne sais pas trop pourquoi, sur le fauteuil derrière lequel j'étais tapi. Le meuble faible et caduc ne peut résister à ce choc terrible : il fond sous elle, se brise, et Julie dans sa chute se trouve sur moi. A mon aspect elle tressaille, jette un cri, veut se relever et retombe dans mes bras.

Sa surprise avait aliéné ses sens : immobile alors, elle ne voyait plus, ne sentait plus ; j'entrepris une cure qui ne me parut point désespérée ; dans l'état où elle était, il y a tant de moyens d'ailleurs pour rappeler une belle à la vie ! J'en trouvai un qui valait mieux que les ressources précédentes, et je jouis bientôt du plaisir délicat d'avoir sauvé un de mes semblables.

Julie, honteuse de me devoir un si léger service, cherchait déjà à s'échapper de mes bras ; mais l'espace étroit du cabinet la livre malgré elle à mes embrassements. Enfin n'ayant plus d'autre espérance, elle s'élance sur ses habits, et cherche en rougissant à me dérober la vue de ses charmes.

Alors plus inquiète, plus timide encore, les yeux embarrassés se fixaient sur des objets éloignés, dans la crainte de rencontrer les miens. Je tâchais en vain de lui inspirer plus de confiance ; la honte reprenait toujours le dessus.

— Charmante Julie ! m'écriai-je, pourquoi cette timidité avec un homme qui vous aime ?.. Ah !

ce moment n'a fait qu'ajouter à vos charmes... Julie ! ma chère Julie ! que je voie au moins... que je baise encore ces beaux yeux.

Elle fit quelques légers efforts pour se dégager de mes bras, et leva sur moi un œil timide, qu'elle baissa en soupirant...

Encouragé par cet aveu secret, j'allais de nouveau... Mais on sonna, je n'eus que le temps de l'embrasser, et elle sortit.



CHAPITRE XII.

L'Art d'aimer.

Chagrin d'avoir manqué Églé, ravi d'avoir trouvé Julie, je sentais que je pouvais tirer de cette aventure autant d'avantage que de plaisir, en me servant de la vigilance auprès de sa maîtresse et de ses charmes pour moi-même. Voici à peu près comme je raisonnais...

Églé est spirituelle, aimable; il faut aimer Églé... Julie est vive, folâtre ; qui m'empêche d'aimer Julie ? Mon hôtesse est voluptueuse, charmante ; eh bien ! j'aimerai aussi mon hôtesse.

L'homme sage doit se servir de sa raison, pour ne se point laisser entraîner par le préjugé,

et rendre justice à tout le monde. Quel mal y aurait-il pour moi d'imiter le sage ?.. Mais Églé m'a donné un rival, je dois la haïr, et c'est celle que j'aime davantage... O cervelle de l'homme !..

Ayant passé en revue toutes les ruses ordinaires dont on se sert en pareil cas, je ne vis pas de moyen plus assuré pour parer le coup qui me menaçait, que de devenir moi-même le confident de mon rival. Je fus donc le trouver : soins, protestations d'amitié, égards, tout lui fut prodigué en échange de sa confiance.

Un des premiers défauts des sots, c'est d'être en tout trop indiscrets. Florval m'instruisit de ses desseins, me détailla ses vues, et me découvrit par orgueil, ce qu'au moins la prudence aurait dû cacher à l'homme même le plus indifférent. A l'aide de ces premières connaissances, il me fut facile de pénétrer le fond de son cœur.

L'ouvrage était ébauché, il fallait le finir. Florval était vain, je le savais; Florval était un sot, je le savais aussi ; Florval était imprudent, emporté, superbe, je le savais encore mieux.

Je l'attaquai par son faible, mon encens l'enivra, il se jeta à mon cou, me pressa dans ses bras, m'appela cent fois le meilleur de ses amis, et en un moment j'acquis sur son esprit tout l'empire que je désirais y prendre. — Le

résultat du traité fut qu'il attaquerait le premier Églé.

L'attaquer, pour lui, c'était l'avoir vaincue. On savait vivre, et l'on daignerait me passer la carte.

Le jour même il trouva Églé seule à sa toilette : la voir, la combattre, ce fut l'affaire d'un coup d'œil ; mais cette attaque avait quelque chose de trop brusque pour être dangereuse. On se défendit avec courage, on le traita avec fierté, on finit par lui interdire à jamais sa présence.

Florval revint, en riant, m'informer du mauvais succès de ses affaires. Je le fis convenir que la belle n'était point indifférente ; sa fatuité prêta de la solidité à mes raisonnements, et il fut décidé qu'un amant tel que lui n'est maltraité que parce qu'on le trouve dangereux : que d'ailleurs cette espèce de résistance n'était qu'une grimace de convention entre les femmes, afin de sauver quelque chose à la pudeur...

On goûta beaucoup mes raisons et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.



CHAPITRE XIII.

Un peu de jalousie fait grand bien.

L'œil du public, dit-on, est sans cesse ouvert sur les moindres démarches des grands hommes. Aussi ne fut-on pas longtemps à s'apercevoir de l'éclipse de Florval. Il avait laissé en partant un vide affreux dans la société. Quelle perte en effet ! Que les jeux étaient languissants ! Comme tout était devenu insipide !.. Plus de sel dans les discours, plus de ces anecdotes scandaleuses, de ces historiettes malignes dont les absents font toujours les frais; plus de ces brocards sanglants, de ce brillant persiflage par lequel on donne adroitement à la personne que l'on veut jouer, le poignard dont elle doit se frapper elle-même ; plus de propos

à l'oreille pour les hommes, ni de médisances pour les femmes : l'ennui s'était glissé jusque dans les boudoirs.

La marquise, la présidente, la comtesse semaient partout que Florval se perdait, se rouillait auprès d'une petite fille, à peine sortie de son couvent, qu'il passait la journée à lire son bréviaire avec l'éternelle dévote, pour jouir de la présence d'Églé un moment.

Instruit de tous ces bruits, mon premier soin est d'aller la trouver. Je joue le jaloux, je me promène à pas lents dans sa chambre sans paraître m'apercevoir qu'elle est présente. Cet air triste et rêveur la surprend. Elle me demande avec empressement si j'ai quelque chagrin...

Un silence morne fut toute ma réponse. Elle me presse plus tendrement encore de lui apprendre la cause de ma tristesse.

—Ingrate! m'écriai-je, devez-vous l'ignorer !.. vous que j'adorais, vous que la mort seule pouvait effacer de mon cœur... vous m'avez trahi, sacrifié indignement... et à quel homme encore !

— De grâce, expliquez-moi ce mystère.

— Ce mystère, dites-vous? Non, mademoiselle, ne vous abusez plus : ce n'en est un pour personne, et chacun sait que l'heureux Forval...

— Le monstre! serait-il?..

— Pardon, mademoiselle, mais je crois que

c'est le traiter avec trop de rigueur. Souffrez que je le justifie : il ne me paraît pas si coupable; son bonheur était trop grand, pour qu'il pût en porter seul tout le poids ; il l'a partagé avec des amis discrets qui en ont fait à leur tour confidence au public ; voilà tout son crime...

— Cruel ! pouvez-vous ainsi m'accabler ?.. si vous saviez... mais devez-vous me croire puisque je n'ai d'autre témoin de mon innocence que moi-même.

Elle me détailla alors jusqu'aux moindres circonstances de la visite de Florval, son impertinence, sa fatuité et surtout son bannissement. Ce récit l'avait tellement émue, que je n'osai pousser les reproches plus loin ; mais je voulus mettre à profit l'intention où elle était de faire la paix avec moi. Une larme alors, qui cherchait à se faire passage à travers ses longues paupières eût attendri le cœur le plus farouche. Etais-je de marbre pour y être insensible ?

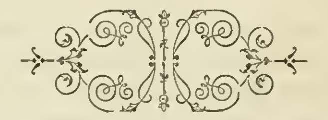
Je me jette dans ses bras, je lui prodigue mille caresses, je l'accable de mes baisers. Piquée encore des reproches que je venais de lui faire, on me repousse faiblement ; mais cédant peu à peu à sa tendresse, sa tête tombe sur mon sein, elle veut parler, se trouble... et ne peut que soupirer. J'étais tout prêt à recueillir le fruit de mon amour; déjà je soulève en tremblant le dernier voile, le voile sacré qui me dérobe

encore ses charmes... J'entends tousser, c'est le saint rhume de la béate.

Je sors désespéré, furieux de ce contre-temps, maudissant les dévots, les dévotes et envoyant les rhumes et les importuns au diable.

Je ne raconterai pas ce que je dis, ce que je fis en arrivant chez moi. Je ne ressemble point à ces faiseurs de romans, qui regarderaient comme un vol fait au lecteur l'oubli de rapporter la moindre pensée de leur héros. Ce que je peux me rappeler, c'est qu'en arrivant chez moi, je m'endormis. Mille images voluptueuses vinrent se peindre à mon âme pendant mon sommeil. Il me semblait voir Eglé, lui parler... lui jurer cent fois que je l'adorais. Heureux alors, sans dévote, sans rhume, sans témoins, j'arrivais par degrés au comble de mes vœux.

Mais hélas ! je m'éveille, tout l'édifice s'écroule, et de tant de plaisirs que je venais de goûter, il ne reste que le regret de les avoir perdus.



CHAPITRE XIV.

ESCALADE IMPRÉVUE OU LES LACHES RECULENT.

JE réfléchissais encore à l'espièglerie que m'avait jouée le dieu Morphée...

— Se peut-il me disais-je...

Je n'eus pas le temps d'achever : on frappe, c'était mon hôtesse. Au feu qui pétillait dans ses yeux, à sa gaîté vive et folâtre, je ne pouvais plus douter de ce qui me procurait l'honneur de sa visite ; mais je me sentais si peu d'humeur à profiter de cette bonne disposition, que j'éludai longtemps ses vues, en feignant de ne la point entendre.

Piquée de mon défaut de sagacité, elle m'amena par degrés au point où il n'eût plus

resté de doute au moins pénétrant de tous les hommes.

Me voilà donc à l'ouvrage, plein d'ardeur et d'audace : mais bon Dieu ! quelle audace ! bon Dieu quelle froide ardeur ! Je regardais tout avec des yeux stupides; si je voulais sourire, je ne faisais qu'une grimace;

Et ce qu'on aura peine à croire,
La mèche en mes mains se souffla,
Le diable jaloux de ma gloire,
Par malice sans doute arrêta ma victoire :
Car le ciel est trop bon, pour jouer ces tours-là.

J'avouerai cependant, pour l'honneur de ma belle, que, si elle eut part à mon malheur, elle ne doit pas partager ma honte. Elle me donna toutes les marques possibles de la bonté de son âme ; mais, hélas ! toujours infructueusement. Aujourd'hui je ne puis y songer de sang-froid. Se peut-il que j'aie trouvé la mort où les autres vont puiser la vie. O jeunesse ! ardente et fougueuse jeunesse ! devrais-tu essuyer de pareils affronts ! Amour ! qui osera désormais prétendre à tes myrtes.

Abîmé dans la honte et la douleur, à peine levais-je les yeux sur elle. Je retenais mon souffle, comme si j'eusse rougi d'être lié encore par quelque chose à la vie. Semblable au héros de Cervantes, j'aurais attribué volontiers cet événement à la malice des enchanteurs... Ma

malheureuse compagne croyait les maris seuls exposés à de pareils accidents. Pourquoi le ciel m'accordait-il la cruelle préférence de la désabuser?

Je vis par hasard sur ma table, je ne sais quel livre sur le mépris des vanités du monde. Je fus tenté, dans mon désespoir, de le lire jusqu'au bout : j'aurais peut-être exécuté cette effrayante résolution, si je ne me fusse aperçu que l'ingrate cherchait à s'esquiver.

Je jette le livre fatal pour voler à elle. Je lui jure de ne la point laisser sortir avec des idées aussi outrageantes sur mon compte... Mais devait-elle m'en croire si légèrement?.. On se défend avec courage, et tout en m'assurant que je ne devais rien attendre, on capitule insensiblement.

Enfin le charme est rompu, tout a repris la forme la plus heureuse. Il ne reste plus qu'un pas à franchir quand son mari, qui la cherchait de chambre en chambre, entra.

La situation où il me trouva ne pouvait être équivoque. Il lui fut facile de connaître le genre d'outrage que j'avais voulu lui faire; à son aspect, elle m'accable d'injures, de reproches, crie, menace et tempête.

Le bonhomme qui n'était pas habitué, comme nos maris de la capitale, à représenter dans de pareilles scènes, s'approche d'un air honteux, contrit, et surmontant enfin sa timidité :

— De quoi s'agit-il donc ? dit-il tout essoufflé.

— De quoi s'agit-il, impertinent! De quoi s'agit-il?.. Est-ce là la vie que doit mener un père de famille ? Et si vous restiez dans votre ménage, serais-je exposée à de pareilles insultes? Et vous, monsieur, quand une honnête femme ira chez vous, songez à la mieux traiter... Je ne vous pardonnerais pas de m'avoir manqué..., si je n'espérais que cette faute sera réparée au plus tôt.

A un spectacle si nouveau pour lui, son mari tombait des nues. Je le vis prêt à m'embrasser de ce que j'avais contribué à mettre dans un si beau jour la sagesse de sa femme. Il plaignit intérieurement le sort de ce sexe malheureux d'être presque toujours exposé à la brutalité des hommes.

Tandis que je lisais toutes ces solides réflexions sur sa physionomie, sa femme l'entraînait dans une autre chambre, où à force d'agaceries et de caresses, elle tâche de le tirer pas à pas de son flegme; mais cet époux prudent, qui lit dans l'avenir, prétexte une affaire qui l'oblige de s'absenter. Sa femme paraît plus tendre ; il chancelle... On devient plus pressant, il succombe, et lui prouve tant bien que mal qu'il l'aime.

Tout orgueilleux, tout bouffi de cet effort, il sourit de ses exploits et ne songe plus qu'à prendre du repos ; mais sa femme trouvant une espèce d'affront dans une retraite si brusque,

cherche à l'enchaîner par de nouvelles caresses.

— Eh quoi ! tu veux fuir déjà une épouse qui t'adore ! A quoi servent tant de preuves de son amour et de sa sagesse ?.. En est-elle plus heureuse ?.. Ingrat !.. Je le vois trop bien : non... tu ne m'aimes plus...

Le pauvre diable, à ce reproche, se pique d'honneur, fait un nouvel effort, sue sang et eau et arrivant enfin à son but :

— Vois, ma mie, lui dit-il tout hors d'haleine, vois si je ne t'aime plus...

Pour cette fois il se crut acquitté ; mais on lui prouva que, pour encourager au bien, il fallait récompenser la sagesse ; et tant par promesses que par menaces, on l'amena au point que l'on désirait. Le patient retourne encore à la chaîne ; mais il n'était pas infaillible, et l'on ne tarda pas à s'en apercevoir.

Sa femme, indignée de ce nouvel affront, entre dans une fureur inexprimable. La faute du mari lui rappelle la faiblesse de l'amant elle vomit feu et flamme.

Le malheureux alors perdant patience, ramasse sa canne, son chapeau, gagne l'escalier, et prie le ciel qui lui a donné une femme chaste, de lui accorder assez de force pour soutenir le poids de sa sagesse.



CHAPITRE XV.

La Guitare.

L'accident de ce pauvre mari, dont j'avais été spectateur incognito, réveilla ma douleur encore mal éteinte. Je me rappelai avec attendrissement qu'il avait perdu à bien plus beau jeu que moi, et ce souvenir amer me mortifie au point que, renonçant dès ce moment aux vains plaisirs de ce bas monde, je voulus séquestrer le coupable de la société.

— Qu'ai-je à perdre ? me disais-je,.. Qu'ai-je à craindre ? Rien, et j'ai tout à gagner... Plus d'inquiétudes ni de soucis, plus de larmes ni de soupirs... Heureux, tranquille dans mon nouveau

sort, je vais couler des jours purs et paisibles au sein de l'innocence et dans le calme du cœur. Ce sera déjà une des plus fortes passions de l'homme que j'aurai déracinée.

Ah! si César, Alexandre, Charles XII, si les Attila, les Thamas-Koulikan et tant d'autres fléaux de l'humanité eussent pensé comme moi, que de générations, que de peuplades anéanties à jamais fleuriraient encore dans les délices des arts et de la paix. L'État peut-être y va perdre un homme, mais que de cathédrales vont se disputer l'avantage de me posséder!..

Séduit par cet exemple trop dangereux, j'allais grossir le nombre de nos Albanèses, quand heureusement pour moi la pitié l'emporta. On a, dit-on, affaire à forte partie quand on combat contre soi-même.

— Oui, m'écriai-je, je puis encore réparer mon malheur; ne suis-je donc plus ce que j'étais quand d'une main nerveuse et hardie j'arrachai le dernier voile aux Grâces, et à Vénus sa ceinture?

Des deux mains alors empoignant ma guitare, je me jette aux pieds d'une petite figure de l'Amour, et, dans une espèce d'enthousiasme, je lui raclai un air que j'accompagnai de ces paroles :

Puissant dieu de Paphos, j'invoque ton secours,
Pour peindre mes transports à la belle Emilie :
Quitte un moment le trône des amours,
Viens occuper celui de la folie.
Laisse fumer sur ton autel
Les parfums d'un mortel,
Que ta présence inspire.
Epuise sur mon cœur tes traits voluptueux,
Et que dans un tendre délire
Je goûte les plaisirs et le nectar des dieux.

Et toi reine des cœurs, redoutable déesse,
Mère des plaisirs et des jeux,
Rafraîchis un peu ma maîtresse
Ou rends-moi la vigueur que demandent ses feux.
Qu'épris à chaque instant d'une égale tendresse,
Nous mourions pour renaître à de nouveaux plaisirs.
Que chaque jour d'autres désirs
Prolongent notre douce ivresse :
Qu'à son réveil le dieu du jour,
S'élançant des bras d'Amphitrite,
Excite nos sens à l'amour,
Et les anime et les irrite.
Puissant dieu de Paphos, etc.

A peine avais-je fini ma prière qu'une douce chaleur se répand dans mes veines et fait fermenter tout mon sang. Je me cherche moi-même dans l'éclat qui m'environne, et c'est un demi-dieu que je vois.

Belle que j'offensai sans le vouloir ! où étiez-vous ? Avec quelle âme n'aurais-je pas réparé l'outrage fait à vos charmes ! Le présent est à nous, il faut en jouir. Qui me répondra que cet

avantage si brillant ne soit un présent passager des dieux !

Viens mon aimable maîtresse... Je jure par le Styx...

A ce serment redoutable aux dieux mêmes, tout disparut et se replongea dans le néant.



CHAPITRE XVI.

L'Étang mal fondé.

Cette disparition subite m'avait rejeté dans mon premier désespoir, lorsque je vis entrer Méricour. On voudra savoir quel est ce nouvel original que j'amène sur la scène. Tant bien que mal, je vais donc le définir.

C'était un de ces ingénieux babillards plus accablants mille fois que les sots, et qui croient avoir acquis par leur esprit le droit d'être importuns à tout le monde ; de ces parasites littéraires qui parlent doctement de ce qu'ils savent comme de ce qu'ils ne savent pas, et dont le plus grand mérite est de débiter les premiers dans les ruelles la nouvelle du jour. Enfin Méricour était l'écho

de toutes les conversations et le bel esprit de tous les cercles.

Mon homme s'assit avec un air d'importance, cracha et toussa avec beaucoup de flegme, puis entama d'une voix aigre et enrouée son exorde qu'il interrompait souvent par sa toux. Je crus m'apercevoir qu'elle était trop opiniâtre pour être naturelle ; je fus lui chercher une bouteille d'excellent vin, car cette liqueur, d'après quelques nouvelles observations faites par un célèbre musicien et un grand peintre, est un spécifique infaillible pour la toux.

A cet aspect la joie éclata sur son visage ; ses yeux parurent animés du feu de l'imagination ; et pour me montrer qu'à ses autres talents il joignait celui d'être un fin gourmet, il interrompit son histoire pour me discourir une heure entière sur les vins de France, d'Espagne, de de Grèce, et finit son apologie par trouver le mien délicieux. Ce compliment me coûta un autre flacon que nous vidâmes pendant le récit de son histoire.

« Damon, à quarante ans, vient d'épouser une jeune personne qu'il trouvait trop aimable pour être sans soupçon... Parmi tous les rivaux qu'il a eu à combattre, il y en avait un de chéri ; mais Damon était riche, c'est-à-dire qu'il eût aisément la préférence. Il voulut s'assurer s'il était heureux en tout point, s'il possédait cette rose après laquelle tous les époux soupirent, mais

qui est ordinairement le prix de l'amour. La tentation était délicate; mais Damon avait du courage.

« Le soir des noces, il conduit sa jeune épouse dans la chambre qui lui est préparée, la déshabille avec un tendre empressement, et vole bientôt dans ses bras... Il parcourt avidement ses charmes, soupire de plaisir et de douleur, lui donne mille baisers dont il se repent aussitôt, dans la crainte qu'elle ne soit indigne de ses caresses, éclate enfin par un grand hé... hélas... et lui parle ainsi :

« — On n'a jamais réuni tant de charmes. Esprit, beauté, jeunesse, vous avez tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un époux; mais... je tremble à vous dévoiler un mystère que vous avez ignoré jusqu'ici, et que je ne puis vous cacher plus longtemps. Hélas! l'excès de mon amour va peut-être vous rendre malheureuse à jamais; je vous ai abusée... Je n'ai...

« — Eh bien! lui dit la jeune épouse troublée, vous n'avez...!

« — Mais... Vous sentez-vous assez de force pour soutenir ce coup terrible?.. Pourrez-vous sans mourir... Ah! chère épouse... que de larmes je vois déjà couler!

« — Achevez donc, vous me faites frémir...

« — Eh bien, puisque vous m'y forcez... je n'ai...

« — Vous n'avez...?

« — Hélas! je n'ai de mon sexe que l'apparence; mes désirs sont sans bornes, et mes actions en ont qui me font frémir... Mais si une tendresse pure et toujours nouvelle peut vous faire oublier ce malheur... si vous avez assez de courage pour mépriser ces cris honteux et grossiers des sens, il ne nous reste plus rien à désirer... Malgré la malignité du sort, nous trouverons encore les moyens de jouir. »

— Au diable la rhétorique, m'écriai-je; que veulent dire ces grands mots, ces grandes phrases, ces grandes réflexions? Allez-vous faire parler votre bonhomme en Cicéron, c'est-à-dire par périodes nombreuses et cadencées? Voilà une heure que je vous écoute et vous ne m'avez encore rien dit. Allons, buvons un coup, et songez à être plus concis.

La première partie de la proposition était trop de son goût, pour être rejetée. Quant à l'autre, il était bel esprit, c'est-à-dire un chien de babillard.

« Peignez-vous, continua Méricour, la douleur, la consternation, le désespoir de cette jeune épouse. Elle voulut s'arracher des bras de ce mari inutile, mais il la retint malgré ses larmes et l'exhorta de ne pas s'affliger plus longtemps, pour un mal qui était sans remède.

« Le lendemain il arriva, je ne sais trop comment, que la voisine en parlait à l'oreille de sa voisine, et que, de commère en commère, la

chose était publique dès le soir même. Les uns s'en étonnaient, les autres n'en croyaient rien, et plus d'un mari, sur quelques vieux soupçons assez fondés en soupa de meilleur appétit, et dormit plus tranquille.

« Mais si la plupart d'entre eux crut ce bruit un peu trop légèrement, plus d'une belle aussi lui rendit justice au fond du cœur, et regretta de ne pouvoir détruire cette calomnie d'une manière aussi triomphante qu'elle l'aurait désiré.

« Damon, de son côté, riait de tous les propos qu'on débitait sur son compte, et profitant de l'avantage que lui donnait le faux bruit de son malheur, goûtait le plaisir délicat de s'en venger incognito. Cependant son épouse trop jeune, et par conséquent trop crédule, avait cru bonnement qu'il était un autre Abailard; mais la curiosité, qui est le démon familier des femmes, la rendit plus entreprenante. Elle craignit d'être la dupe de sa simplicité, et la lampe à la main, comme une autre Psyché, elle surprit son époux dans son sommeil.

« — Ciel! quels transports! Il m'a donc trompée, le cruel!.. Qu'il se rendait peu de justice! Quelle modestie, avec tant de sujets d'avoir de l'orgueil!..

« Pendant ces réflexions sa main tremblante faillit cent fois la trahir : mais devenue plus prudente par l'intérêt qu'elle avait de l'être, elle se recoucha, et n'en dormit pas davantage. Depuis

cette heureuse découverte elle ne mettait plus de bornes à ses caresses. En vain par les situations les plus voluptueuses lui multipliait-elle l'image du plaisir. Son tranquille époux toujours inébranlable dans sa résolution ne changea rien à son plan.

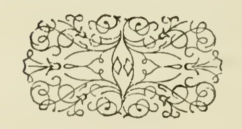
« Enfin, au bout de quelques mois, il se vit menacé d'être père. Et quelle paternité !.. Qu'un malheureux, qui a perdu ses biens dans un naufrage, rencontre un ami qui partage avec lui sa fortune, cela s'appelle grandeur d'âme, générosité ; qu'un pauvre diable, occupé tout le jour à défricher un champ stérile, trouve un voisin obligeant qui l'aide dans son travail, c'est ce qu'on nomme bon cœur, humanité ; mais qu'un galant robuste, alerte, veuille soulager un mari dans les fonctions conjugales, c'est ce que personne jusqu'ici ne s'est encore avisé de regarder comme une vertu.

« Cette jeune épouse eut alors recours au seul et dernier parti qui lui restait. Elle se jette aux pieds de son mari, lui avoue sa faute, et le prie de lui sauver l'honneur. Damon, qui aimait sa femme et craignait les brocards du public, lui tendit la main, oublia tout, et vécut très bien avec elle dans la suite. »

— Conviens, mon cher Méricour, que tu es d'une prolixité insoutenable, et que ton Damon n'est qu'un sot. J'ai toujours cru que les plus

sages en pareil cas sont ceux qui cherchent à voir le moins.

Nous achevons alors de vider le second flacon; et Méricour s'apercevant que je ne me disposais pas à en apporter un troisième, prétexta une affaire pressée et sortit.



CHAPITRE XVII.

Relache de la crampe.

Un grimaud, sur les bancs poudreux d'un collège, n'est pas plus timide à l'aspect de son farouche pédant, que je l'étais aux yeux de mon hôtesse. Quand j'avais le malheur de me trouver avec elle, il me fallait digérer les railleries les plus amères, et en pareil cas on les digère toujours mal. Je mourais d'envie de trouver l'occasion de me réhabiliter; mais on semblait mettre toute son adresse à m'éviter.

Enfin, comme on n'est pas toujours sur ses gardes, je la surpris seule un jour, je l'attaquai avec tant de bravoure qu'il lui fallut convenir de ma supériorité : je la convainquis par des preuves en forme, qu'elle avait été plus prompte à

me juger, qu'à me connaître. Craignant toutefois de rendre la chose problématique à force de trop prouver, je sus me modérer dans la victoire, bien persuadé que s'il y a moins de gloire à triompher de son ennemi qu'à se vaincre soi-même, ce ne pouvait être là le moment; car comme dit fort bien Scarron :

Cette maxime est bonne et belle,
Mais en amour de quoi sert-elle ?

Mon hôtesse, contente de cette réparation, m'avoue un peu en désordre que j'avais d'assez bons quarts d'heure. Je me préparais à lui en faire de nouveaux remercîments, lorsque tout à coup Églé entra avec Julie.

Ce coup terrible m'étourdit : je sentis que la familiarité dont on usait avec moi allait me perdre infailliblement, et comme un malheur n'arrive jamais seul, elles eurent le temps de remarquer le larcin que ma main imprudente méditait.

Cette surprise fâcheuse les émut au point qu'elles purent à peine détailler les raisons qui les amenaient. Je remarquai avec douleur que le même coup ne m'avait pas moins flétri dans l'esprit de la suivante que dans celui de la maîtresse.

En vain pour me tirer d'embarras, avais-je affecté de rétablir quelques nœuds qui étaient

détachés : mauvaise plaisanterie; les femmes sont clairvoyantes en pareille matière. Un coup d'œil dédaigneux, accompagné d'une courte révérence en sortant, ne me le fit que trop sentir.

Ce contre temps me désespéra ; je pensai éclater contre l'auteur du mal ; car de trois maîtresses, la moins aimée a toujours tort. Cependant comme je lui devais des ménagements, je cachai de mon mieux le trouble où j'étais, et je sortis pour rêver aux moyens de faire ma paix avec Églé.

Je me rendis chez elle dès le soir même; je demandai pour la forme à parler à Belcour. On m'apprit qu'il était sorti, je m'en retournais déjà fort mécontent lorsque je rencontrai ma belle. Je lui prends une main que je porte à mes lèvres : elle la retire sèchement, et veut m'échapper. Je la retins par sa robe, en lui témoignant ma surprise d'un traitement aussi cruel...

— Perfide, s'écria-t-elle, ne crois pas me tromper davantage. Va, je commence à connaître les hommes...

Ce reproche me la rendit plus aimable, parce qu'il me fit voir combien j'étais aimé. Je rougis un peu de ma faute ; mais je maudis cent fois mon étourderie. Il m'était impossible de nier le fait; je voulus me faire un mérite de lui en dévoiler quelques circonstances.

— Non, m'écriai-je, je ne suis point perfide; mon Églé, je ne suis point volage, puisque mon

cœur n'a pas cessé un moment de vous adorer. Est-ce donc à vous de craindre des rivales?.. J'ai pris, il est vrai, quelques innocentes libertés avec mon hôtesse; mais j'en prendrais mille encore sans que cela pût affaiblir l'amour que vos charmes m'ont inspiré.

Cette manière de me justifier ne fut point de son goût : elle me dispensa de mettre ma flamme à une si haute épreuve. J'en passai à tout ce qu'elle voulut, et la paix fut conclue. Pour nantissement du traité, j'exigeai un baiser qui me fut accordé sur-le-champ, et je ne crus pas avoir fait un mauvais marché. Cependant ce baiser délicieux pensa lui être fatal; il me fut donné d'un air si tendre; j'eus un plaisir si doux à le cueillir, que je cherchais presque tous les jours les occasions de me brouiller, pour faire la paix à même prix.

Je quittai Églé, pour me réconcilier avec Julie, et mes affaires, qui étaient le matin désespérées, se trouvèrent le soir dans le plus heureux état du monde.



CHAPITRE XVIII.

BATAILLE GAGNÉE PAR LES CONFÉDÉRÉS.

CELUI qui ajoute foi aux paroles trompeuses des femmes doit s'attendre à en être trompé tôt ou tard. Leurs promesses les plus sacrées ressemblent à l'édifice bâti sur le sable, que le moindre vent fait écrouler.

Églé m'avait juré qu'elle m'aimait, et mon cœur la crut facilement, car elle était aimable. Deux jours après, Églé fut volage ; puisqu'elle était femme, je devais le prévoir.

Florval l'avait vue chez mademoiselle To... Là, par les protestations les plus vives, par ce langage brillant, si séducteur dans la bouche d'un homme aimable, il était de nouveau rentré

en grâce. Il convint de ses torts, et ils furent pardonnés.

Tant que Florval n'avait montré que sa fatuité, on avait méprisé son jargon ; mais dès qu'il eut fait semblant d'abjurer sa présomption et son impertinence, il fut pour moi un rival redoutable. Il jura cent fois à Églé qu'il l'adorait : par malheur on l'écouta, c'est ce qui le perdit entièrement.

La certitude d'être aimé réveilla son orgueil : il reprend sa fatuité et n'est plus qu'un homme à jeter par les fenêtres. Ennuyé, fatigué, harcelé par une intrigue toujours rompue et toujours nouvelle, je travaillai à lui porter les derniers coups.

Je fus le trouver, et après quelques discours indifférents, je lui avouai que j'aimais...

— Quoi donc, me dit-il avec un sourire malin, Églé, je le gage, est toujours cruelle... Mais cela tire à conséquence... Il faut, pour notre honneur, rabattre son petit orgueil; il faut la vaincre, la dompter... Vraiment si l'on n'y prend garde, ces folles-là vont nous ramener sur les bords du Lignon, et faire de nous des Céladons toujours soupirants, toujours larmoyants... N'as-tu pas déjà, mon très cher, ton portefeuille rempli de stances, d'élégies? Voyons-les de grâce ; j'aime le genre érotique à la fureur.

Quelque amère que fût l'ironie, elle ne me déconcerta pas...

— Eh quoi ! m'écriai-je avec une fausse indifférence, peux-tu ignorer une rupture dont tous nos amis sont informés? Conviens que cette feinte est admirable pour donner ample matière à des sarcasmes. Il est vrai que je continue à voir Églé ; mais tu sais combien nous sommes liés son frère et moi : mes visites sont plutôt un tribut que je rends à l'amitié qu'à l'amour.

Florval presque fâché de ne pas trouver en moi un rival, me fit part, d'un air assez dédaigneux, de sa bonne fortune. Comme je m'aperçus, malgré cet aveu, que ses affaires n'en étaient pas plus avancées, j'en pris sujet de blâmer sa lenteur.

— Malgré ton adresse, mon pauvre Florval, tu pourrais bien n'être qu'un Céladon comme les autres. Conviens que pour un homme tel que toi, c'est assez mal connaître les femmes : l'amant chéri ne doit bien souvent son bonheur qu'à son audace, et il est pour les belles une espèce de timidité plus offensante que l'outrage même. Ce qu'elles appellent leur vertu n'est qu'un mot ; il ne faut qu'un mot aussi pour la vaincre. Dans une fille, c'est un monstre difficile à humaniser ; ne peut-on l'endormir par des discours ? C'est par des actions qu'il faut chercher à le détruire... Tu es surpris peut-être qu'avec d'aussi bon principes, j'ai échoué ; mais songe, de grâce, mon cher Florval, que si j'ai la connaissance de l'art, je n'ai jamais possédé

comme toi l'heureux talent de le mettre en pratique.

L'amour-propre fit goûter mes raisons, et on résolut d'en profiter. Nous fûmes le lendemain chez Belcour; j'engageai ce dernier à faire un tour de promenade avec moi, pour donner à Florval l'occasion de voir Julie. Dans le fond cependant je n'étais pas sans inquiétudes. Il est des moments où ce que l'on appelle une Lucrèce, est si fort au-dessous des autres femmes!.. Églé d'ailleurs avait quelquefois l'âme si sensible... Et puis... l'occasion... Heureusement le hasard justifia mon imprudence.

Florval en me quittant entra dans le cabinet d'Églé. Elle était seule à sa toilette dans le négligé du matin, et dans ce désordre qui prête tant de facilités aux entreprises des amants. Florval, d'un coup d'œil, avait tout vu, tout pesé pour l'attaque. Grande alarme d'un côté, et force préparatifs de l'autre. Il mesure quelque temps des yeux le champ de bataille, et l'enlève dans ses bras avec tant de rapidité, qu'il n'eut pas le temps de s'apercevoir de l'arrivée de Julie.

Jamais secours ne vint si à propos... hélas! un moment plus tard... Ah! la pauvre Églé... La généreuse Julie ne put souffrir plus longtemps un combat si inégal. Elle se précipite sur l'agresseur, et du premier choc le désarçonne; Florval se relève en colère, tombe sur Julie et

la traite d'une manière assez peu modeste. Celle-ci furieuse à son tour, lui saute au visage, et tant de la main que des ongles, elle lui fait payer chèrement son droit d'aînesse. Le combat allait devenir sanglant lorsque j'arrivai, par bonheur, pour en arrêter les suites...

Que ne puis-je vous peindre ce tableau terrible avec les couleurs vives et fortes qu'il demande! Journée d'Ivry, de Fontenoy !.. qu'êtes-vous donc, si de simples rencontres ont quelque chose de si effrayant?

Les deux combattants, l'un contre l'autre animés, ne faisaient plus qu'un corps tant ils se tenaient étroitement embrassés. D'un côté reposent les débris des dentelles du champion, de l'autre les nœuds et les pompons de la guerrière. Ici voltigent les boucles parfumées de Florval, là gît le mouchoir avec la coiffe de Julie. Un coup, qui n'a fait qu'effleurer la peau, découvre par hasard le côté gauche de son sein ; cette circonstance qui achève d'en faire une amazone, semble aussi lui en avoir inspiré le courage.

Son air devient plus martial; elle a acquis des forces nouvelles. Heureux et paisible spectateur du combat, je levais, comme le législateur hébreux, les bras sur ma tête pour Julie; mais, craignant que le bruit n'amenât quelques nouvelles troupes auxiliaires, je fis évader

Florval. Julie passa dans une autre pièce. Ce départ ramena le calme et la paix.

Qu'on eût alors essayé de peindre Églé : la honte, le dépit, la colère, la vengeance, toutes les passions eussent fourni un trait au tableau. A peine son trouble lui permit-il de m'apercevoir. Je travaillai à rétablir la brèche faite par mon rival, non toutefois sans éprouver les plus furieuses distractions.

Elle s'aperçut des ruines que ma main avait réparées, et un regard plein de douceur me fit connaître combien elle y était sensible. Je vis ses yeux, en se fixant sur moi, se remplir de larmes. Dans l'émotion que cette vue me causa, je pleurais avec elle, sans m'en apercevoir : les caresses tendres que je lui prodiguai achevèrent d'effacer mon rival, et de me rendre une place dans son cœur.

Je crus qu'il serait plus généreux de ne lui faire aucun reproche : je pardonnai tout, et je fus rejoindre Florval, à qui un plus long retard eut pu donner quelques soupçons.



CHAPITRE XIX.

Désespoir des vaincus.

Ce premier coup avait étourdi mon rival ; mais c'était trop peu pour moi : je voulais le terrasser et m'en défaire entièrement. Je fus chez lui dans le dessein de l'engager à donner dans le dernier piège que je lui tendais.

Je le trouvai étendu dans un fauteuil et montrant encore dans ses yeux tout le feu de son ressentiment. Il n'aimait pas Églé, mais son honneur dépendait de la vaincre... Il se croyait perdu sans ressource, s'il ne pouvait en grossir la liste de ses autres conquêtes.

A mon aspect, il s'emporta contre moi, éclata

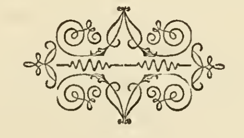
contre Julie, et fit d'une tirade la satire sanglante de toutes les femmes.

— Il faut convenir, lui répondis-je, que Julie a fort mal choisi son temps pour entrer. Cette fille cependant a beaucoup moins de tort que toi : tu devais assez connaître la coutume, pour savoir qu'on n'oublie jamais, en pareil cas, de mettre une soubrette dans ses intérêts. Car enfin, qui est-ce qui a fait manquer la première entreprise ? Julie... A qui a-t-il fallu livrer bataille ?.. A Julie. Et qui est-ce qui peut faire échouer de même toutes les autres ? Encore Julie... Or si cette éternelle suivante renverse, détruit si aisément tous tes projets, crois-tu qu'il lui soit plus difficile de t'obliger, si une fois elle est prévenue en ta faveur ? Florval séduit par ce raisonnement convint avec moi des mesures qu'il fallait prendre pour la gagner, et nous en remîmes l'exécution au soir même.

Je courus sur-le-champ préparer Julie au nouveau rôle qu'elle avait à jouer, je lui prescrivis l'ordre qu'il fallait observer pour recevoir Florval, et les moyens surtout de gagner sa confiance. Qu'on ne soit point surpris du rôle que je lui fais jouer. Julie m'aimait, elle voyait sans inquiétude les soins que je rendais à sa maîtresse ; je lui avais insinué que nous avions besoin de cette feinte pour écarter tous soupçons de notre commerce. La crédule Julie y avait ajouté foi ; je m'étais servi de la même ruse

auprès d'Églé, et mes affaires par là allaient le mieux du monde.

Cependant Florval arriva pour faire sa paix. Je lui vis tirer une bague superbe, présent de quelque belle, sacrifice dont il orna le doigt de Julie. Les conditions du traité, comme on doit le croire, furent bientôt acceptées. Julie d'ailleurs était de la pâte de toutes les soubrettes, elle avait l'âme trop belle pour être désintéressée à contre-temps. Aussi ne resta-t-il plus la moindre trace de leur première querelle ; tout fut pacifié, et ils se quittèrent meilleurs amis que jamais.



CHAPITRE XX.

Recette pour la migraine.

J'avais l'air aussi grave et aussi sérieux, en rentrant chez moi, que si j'eusse agité les affaires les plus importantes de l'État. Qu'on juge de ma capacité pour les grandes choses, par l'attention scrupuleuse que j'apporte aux plus petites. Aurait-on cru que tout ce terrible appareil ne tendît qu'à jouer Florval.

Mon hôtesse, accoutumée à me voir plus de gaieté, je ne sais par quelle fatalité pour moi se mit dans la tête que j'étais malade.

— C'est vrai, répondis-je pour m'en défaire, j'ai une migraine affreuse.

— La migraine !.. Le pauvre enfant ! aussi

vous étudiez trop, et il faudrait avoir une santé de fer pour y résister.

Je convins qu'elle avait raison, et je lui promis de me ménager davantage dans la suite.

— Repose-toi, mon ami, repose-toi, tu en as besoin.

— Il n'est pas nécessaire, ce n'est rien.

— N'importe, couchez-vous, un mal léger que l'on néglige peut devenir très dangereux.

— Eh ! morbleu, puisqu'il faut tout vous dire, je ne suis point malade.

— Le pauvre enfant ! il ne sent pas son mal.

Alors elle essaya de me déshabiller : je me tirai de ses mains, en montrant beaucoup d'humeur.

— Mais... mais, s'écria-t-elle, ne voilà-t-il pas un malade d'une espèce toute particulière ! Allons, je le veux, obéissez.

J'enrageais de tout mon cœur, mais il fallut y passer. Elle sortit ensuite, et me laissa tranquille.

A peine eus-je le temps de récapituler mes idées que je l'entendis qui remontait déjà. Elle m'apportait un bouillon, et il fallut souffrir malgré moi d'être traité en malade. Je feignis d'avoir l'envie de dormir, croyant trouver par là le secret de l'éloigner ; mais elle s'assit à côté de mon lit, en m'assurant qu'elle ne souffrirait pas que j'eusse d'autre garde qu'elle.

— Dormez, mon enfant, et surtout du silence ;

car il est dangereux à un malade de trop parler ; cependant ne craignez pas, ce ne sera rien... Mais encore une fois du silence...

Je n'étais point malade en entrant au lit ; mais grâce à son babil, je sentais la migraine qui venait à petits pas.

Son mari, surpris de la voir entrer dans ma chambre avec un bouillon, y vint lui-même l'instant d'après ; un autre plus jaloux n'aurait vu dans ce bouillon qu'un restaurant ; mais il était trop bien élevé pour avoir de pareils soupçons. Dès qu'il m'eut aperçu, il demanda avec douleur, à sa femme, si j'étais malade.

— Hélas! le pauvre enfant, dit-elle, li a une fièvre de cheval ; voyez son pouls.

Il prit ma main et avoua d'un ton grave et pénétré que cela était dangereux. Toute l'humeur que j'avais ne put m'empêcher d'éclater de rire à cette réponse. Nos deux époux se regardent avec surprise, et conviennent qu'il y a du plaisir à traiter des malades tels que moi.

A ces mots, ils sortent tous deux en me conseillant de reposer tranquillement.

Enfin me voici seul encore; plaise à Dieu que ce soit pour longtemps. Voyons, songeons à mes affaires. C'est pour la troisième fois que je ramène Florval sur la scène; aussi touchons-nous au dénouement. Je veux l'introduire dans le cabinet d'Églé, et l'engager à un dernier outrage qui doit le faire chasser pour jamais...

Fort bien ; mais s'il allait... Qui en serait le sot... Mauvais plan... Que l'affaire échoue, l'éclat en rejaillit jusque sur moi... Très mauvais plan... Cependant il y a à parier que Julie prendra des mesures très sages... sages... Elle y est intéressée encore plus que moi... Pas si mauvais plan. Elle ménagera à Florval une retraite, je n'ai donc rien à craindre... Bon plan, très bon plan.

J'ouvrais ma porte pour aller trouver mon rival, quand M. Tue, le plus redoutable médecin de la faculté entra avec son valet qui faisait l'office de chirurgien. Presque six pieds de haut, une peau noire et ridée, deux effrayants sourcils qui masquaient deux yeux rouges plus effrayants encore, une énorme perruque et une cravate qui lui tombait jusqu'à la ceinture, par-dessus cela, une grosse canne à pomme d'or ; tout cela s'appelait M. Tue.

Il s'avance avec gravité en s'annonçant de loin par une toux que son art n'avait jamais pu guérir, et me demande d'une voix sépulcrale, si j'étais malade ?

— Ce ne serait donc, lui répondis-je en souriant, que d'un excès de santé.

Et lui montrant ma chambre, je lui fis entendre qu'il y trouverait celui qu'il cherchait ; pour moi je ne songeai qu'à m'évader.

Mais hélas ! autre crise, nouveau danger. Mon hôte montait si précipitamment que j'eus

à peine le temps de me glisser derrière la porte pour le laisser passer. Il entre; son air idiot et bénin fit croire au médecin qu'il était le malade. On se met en devoir de le saigner.

— Pardon, monsieur, ce n'est pas moi, voilà son lit.

M. Tue va au lit, et n'y ayant vu personne, il l'examine de la tête aux pieds, et conclut à sa mine qu'il doit être le malade. Le bonhomme se défend et jure qu'il se porte au mieux.

— Ah ! ah ! ah ! on m'avait bien dit que vous étiez obstiné ; mais, mon ami, de gré ou de force je veux vous guérir. Voyons ce pouls-là... Le mouvement le plus rapide, signe d'une extinction totale de la machine, si l'on n'y remédie au plus vite par une saignée.

— Cependant, monsieur, je ne me sens rien.

— Tant pis, mauvais signe : nulle distinction dans aucune partie prouve une lésion générale. L'appétit?

— De fer.

— La tête pesante?

— Non parbleu, au contraire.

— Tant pis, tant pis, très mauvais signe. Je conclus qu'il y a une humeur peccante qui, si elle n'est au plus vite déracinée, exterminée à force de purgations et de saignées, pourra mettre votre vie en danger.

— Hélas ! je ne me serais pas douté que je fusse si malade.

— Ne vous chagrinez pas je réponds de vous, corps pour corps... Allons procédons.

Le patient présente son bras et appelle sa femme qui monte tout essoufflée et arrive lorsque son mari a déjà versé une palette de sang.

— L'opération est-elle finie, dit-elle avant d'entrer, car je n'aime pas à voir cela.

Aussitôt apercevant son mari au prises :

— Qu'est ceci? dit-elle en étouffant de rire, es-tu fou? Aurais-tu perdu la tête?

— Mon Dieu! ma femme, cela ne m'arrive pas tous les jours. Allez-vous me reprocher une pauvre saignée ?.. dans un temps surtout... Demande plutôt à M. Tue, si je n'en mourais pas de besoin.

— Je n'ai que faire, ni de monsieur Tue ni de toi; il faut extravaguer pour se faire saigner quand on se porte bien.

— Parbleu! voilà bien du train pour une fois. Pardon, monsieur, mais il faut laisser parler les femmes.

— Laisser parler les femmes! Apprends que la moindre de nous a plus d'esprit et de raison que tu n'en auras jamais dans ta lourde masse. L'imbécile!.. l'imbécile!.. Passe encore s'il eût été malade.

— Eh! morbleu! si je ne l'étais pas j'allais le devenir.

— Quel est le fou, dis-moi, qui t'a mis cela en tête.

— Madame! madame! c'est manquer à la faculté.

— Je me ris de votre faculté... Il est honteux de vouloir professer un art lorsqu'on ne connaît pas plus les symptômes d'une maladie que les remèdes propres à la guérir. Tenez, monsieur, voilà pour votre saignée, et que le ciel nous délivre à jamais de vos mains.

Témoin caché de cette scène, je bénis mon étoile d'avoir eu le bonheur de m'esquiver; car je vis bien, par la manière dont les choses s'étaient passées que le pacifique docteur était venu dans le dessein de m'expédier un brevet pour l'autre monde.



CHAPITRE XXI.

Le Diable amoureux.

La nuit arrivée, je fus trouver Florval. Nous réussîmes si bien à la métamorphose, qu'il ressemblait moins à un homme qu'à un diable. Je l'accompagnai chez Églé : Julie eut soin de m'introduire et je le quittai, en lui recommandant, quelque chose qu'il lui arrivât, de garder toujours le silence.

Il était impossible de choisir un jour plus heureux pour notre expédition. M. et Mlle de Belcour soupaient chez le petit docteur Garra, et il ne restait à la maison que deux vieux domestiques, Julie et la dévote.

Je m'aperçus que Julie avait envie de me

parler; je fus l'attendre à son cabinet, où elle monta l'instant d'après.

— Hélas! me dit-elle en entrant, je tremble que tout ceci n'ait des suites fâcheuses. Je suis perdue si l'on vient à me soupçonner...

— Bagatelle, ma chère Julie; voilà toujours de tes craintes. Qui veux-tu d'ailleurs qui le reconnaisse?

— Encore si l'on savait quelque gré du danger auquel je m'expose... Mais...

— Tiens, ma Julie, m'écriai-je en lui donnant un baiser, voilà comme je réponds à tes doutes.

Je ne sais par quel charme elle me parut alors plus aimable que jamais. La friponne, d'un seul coup d'œil, me fit oublier mes projets, mon rival, Églé même. Je ne vis plus que Julie, et je n'aimais plus que Julie, et toujours Julie; mais je me trouvai arrêté au moment le plus glorieux de mon triomphe.

— Je gage, dira-t-on, que c'est encore quelque crampe.

— Non, monsieur le mauvais plaisant ; les crampes ne sont pas de toutes saisons.

— Un importun?

— Point du tout, nous en avons eu assez jusqu'ici.

— C'est donc par un caprice de Julie?

— Eh! non, Julie n'a point de caprices, elle n'a que de l'amour. J'ai dit que je l'avais trouvée aimable, je m'efforçais de le lui prouver, quand

Julie m'embrassa étroitement, et parut presque étouffée dans ses sanglots. Grande surprise de mon côté ; j'ouvrais de grands yeux, et je me serais donné cent fois au diable, avant de pouvoir deviner le sujet de ses larmes. Il était tout simple pourtant. Julie ressemblait à toutes les femmes, elle voulait cueillir la rose, sans se blesser à l'épine : je cherchai à la rassurer, et j'eus le bonheur de la convaincre.

Ma jolie soubrette fut obligée de me quitter, crainte de se rendre suspecte par son absence et je rentrai dans le salon de compagnie. J'y trouvai la dévote qui, suivant sa louable coutume, grondait l'un, réprimandait l'autre, et par charité déchirait, damnait tout le genre humain.

Loin de songer à interrompre ses pieuses médisances, j'en profitai pour entretenir à demi-voix l'aimable Églé. On devine aisément ce que je pouvais lui dire ; quand on aime, on n'a qu'un ton, qu'un air, qu'un langage, qui porte toujours avec lui les grâces de la nouveauté.

La dévote, jalouse du peu d'attention qu'Églé semblait donner à sa morale, rassemble contre elle toutes ses forces, et se prépare à la réprimander : mais on prévint l'orage en prétextant une indisposition. Belcour qui craignait d'avoir son tour, comme sa sœur, s'esquiva ; et moi qui ne tremblais pas moins d'en venir aux prises avec elle, je m'échappai aussi.

Cependant Florval, toujours caché, attendait

impatiemment sa maîtresse, et retenait jusqu'à son souffle, crainte de se trahir. Ce moment tant désiré arriva enfin, et après une fort longue toilette, — car ne fût-ce que pour dormir, une femme veut toujours être belle — on allait éteindre sa bougie, quand on s'aperçut de l'absence de Linot : on court le chercher et on se couche.

Puisqu'il est nécessaire, pour la clarté de l'histoire, de faire le portrait de tous les grands personnages qui paraissait sur la scène, je crois qu'il ne sera pas inutile de dire ici quel était cet essentiel Linot. Un savant, chargé du même emploi, toujours profond jusque dans les choses les plus frivoles irait fouiller dans l'antiquité la plus reculée pour lui trouver des ancêtres ; mais moi, qui n'ai pas grande foi aux vieilles chroniques, je ne m'étendrai point sur le mérite de ses ayeux : je ne veux parler que du sien. Qu'importe ce qu'ils ont été, jugeons Linot d'après ce qu'il vaut ;

> Car la postérité d'Alfane ou de Bayard.
> Si ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard.

Linot avait de grands yeux bleus et pleins d'esprit, une peau délicate, des dents bien rangées et fort blanches, une admirable proportion dans tous ses membres, et une patte fine et bien prise ; je ne dois pas oublier une queue qui ne faisait pas son moindre ornement. Il résultait

de cet ensemble un petit air martial qui rendait ses grâces encore plus piquantes.

Outre cela Linot se présentait avec noblesse, donnait gracieusement la patte, et satisfaisait à tous les goûts avec une pénétration et une sagacité admirables ; mais le fripon avait un défaut pardonnable peut-être à son âge. Son tempérament le portait un peu trop à la tendresse, et la meilleure éducation n'avait jamais pu corriger ce malheureux penchant.

Quelques envieux, car tous ceux qui ont du mérite en fourmillent, ont prétendu qu'il n'avait pas tout à fait contracté cette pernicieuse habitude avec les belles de son espèce. Pour moi, je vois peu de ressemblance à toutes ces calomnies, et je suis presque sûr que, s'il n'eût pas eu sur cela une réputation intègre, l'aimable Églé ne l'aurait jamais admis à sa couche.

L'ingénieux Linot donc, qui avait l'organe délicat, eut bientôt éventé Florval. Indigné, furieux, il s'élance des bras de sa maîtresse, se précipite vers le lieu où il croit trouver le danger, et plus hardi encore par le peu de résistance que fait son ennemi, il se saisit d'un bout de son manteau qu'il tire à lui en grondant, et en appelant du secours.

Florval, outré de ce contre temps, le jette d'un coup de pied à l'autre extrémité de la chambre. Le pauvre Linot, habitué à être traité plus humainement, trouva la réplique barbare,

et se réfugia dans les bras de sa maîtresse qu'il attendrit par ses cris. Celle-ci s'en prit à Julie qu'elle crut l'auteur de ce désordre et l'accusa d'avoir souvent un peu trop d'humeur. On ne répondit à cette réprimande que par des caresses qui ne partaient pas d'une soubrette.

Églé, éclairée aussitôt sur le genre de péril qu'elle courait, fit retentir la maison de ses cris. Laquais, femme de chambre, marmiton, tout accourt avec des flambeaux pour la secourir, et Florval désespérant de réussir, songea à sa retraite.

La valetaille fut si effrayée, en voyant sa figure, qu'ils demeurèrent tous pétrifiés. Pour moi, charmé de trouver l'occasion de donner des preuves de ma bravoure, je le poursuivis à grands coups de canne avec toute la chaleur possible. Le malheureux Florval me prit pour un des gens de la maison, et franchit d'un saut les murs de la terrasse.

De retour dans la salle, je trouvai tout le monde encore dans la même frayeur. On se communiquait réciproquement ses réflexions. Les esprits faibles et la dévote voulaient que ce fût un diable, un fantôme ; d'autres plus sensés, assuraient que ce ne pouvait être qu'un voleur ; Églé seule ne fut point de cet avis : la conformité de l'exorde, le rapport des détails, le feu même de l'entreprise, tout cela lui fit soupçonner Florval.

La dévote, un bénitier à la main, parcourut saintement toute la maison; et après une ample aspersion elle se mit à genoux au milieu de la chambre, avec le reste des domestiques qu'elle régala d'une longue et ennuyeuse oraison, dont elle prit le texte dans son bréviaire. La maligne et caustique Julie riait sous cape de toute cette cérémonie; mais Églé paraissait avoir réellement le cœur navré.

Je profitai d'un moment où je pus me glisser dans son cabinet pour la consoler.

— Ah! s'écria-t-elle en m'apercevant, je ne lui pardonnerai de ma vie.

— Quoi! lui dis-je en feignant la plus grande surprise, vous ne croyez donc pas?

— Je crois, monsieur, que je dois instruire mon père de cette action infâme.

Dans la crainte qu'il n'en résultât un éclaircissement aussi funeste pour Julie que pour moi, je mis toute mon adresse à lui persuader combien il était important de laisser toute la maison dans l'erreur.

— Si, par hasard, cette histoire vient à transpirer, elle va prêter matière à mille plaisanteries. Le public est malin; croira-t-il jamais que vous en ayez été quitte pour la peur?

La superbe Églé ne put soutenir un moment l'idée de devenir la fable d'un public qu'elle méprisait. Elle garda donc le silence sur cet article, malgré tous les privilèges de son sexe.

Cependant M. et Mme de Belcour furent instruits, à leur retour, de l'apparition du prétendu fantôme. La vieille dévote en détailla jusqu'aux moindres circonstances, en y ajoutant ses sublimes réflexions, de sorte que le roman était bâti dans les règles.

Mme de Belcour, dont l'imagination était frappée par la lecture du comte de Gabalis, attribua tout aux gnômes, aux sylphes, et fut au désespoir de n'avoir pas été présente à une pareille scène.

Pour M. de Belcour, il crut encore avec plus de vraisemblance que c'était quelque fripon qui en voulait à son argent, et il ne se coucha point sans avoir parcouru, le pistolet à la main, tous les coins et recoins de sa maison.



CHAPITRE XXII.

DÉCLARATION POMPEUSE. — DÉBROUILLEMENT DU CHAOS.

Ce petit être, si chéri, si fêté des belles et qui écrasait l'homme de bon sens du poids de sa frivolité, cette jolie poupée, l'effroi des mères et des époux, préconisé dans tous les cercles, l'orgueilleux Florval est enfin terrassé, et je reste maître du champ de bataille. N'est-il pas temps de recueillir auprès d'Églé le fruit de tant de peines?

— L'amour, lui disais-je, est le principe de toutes choses; c'est lui qui reproduit tout, qui anime, qui vivifie tout : hommes, plantes, animaux, éléments, tout est fait pour sentir, pour aimer. La différence des formes n'en met aucune

dans les sensations et le plaisir. Ce n'est ni le plus ni le moins de dureté dans les corps, ni le plus ni le moins d'étendue qui peut changer ou affaiblir cette nécessité. Toutes les différentes modifications qu'ils éprouvent, démontrent assez que ce vaste univers n'est rempli que d'êtres sensibles...

Globes brillants, majestueux, qui roulez sur nos têtes des torrents de lumière, astres innombrables et sublimes, dont le mouvement impénétrable tantôt vous éloigne, tantôt vous rapproche les uns des autres, pourquoi seriez-vous des corps dénués de sentiment?.. Toi qui donnes la vie à l'univers, en serais-tu privé toi-même?..

Nous ne jugeons des choses que par comparaison, et nous croyons nos jugements infaillibles. Nous regardons comme insensible la partie de nos corps qui est dure et solide, et nous avons conclu que ce qui avait la même solidité, la même dureté, ne pouvait sentir. Nous ne pouvons comprendre qu'il existe d'autres êtres différemment organisés, et nous osons croire que nous sommes les seuls en droit de penser... Voyons-nous le mouvement imperceptible de tant d'êtres presque invisibles même aux yeux du microscope?.. De ceux que nous respirons continuellement avec l'air?.. De ceux qui aident même à composer notre substance? Voyons-nous par quel art cette sève générale et éternelle du monde filtre à travers les veines du caillou, et

développe, par des sucs continuels et intarissables, le principe de sa fécondité?

Il faut aimer, nous crie la nature. Telle est la loi sacrée qu'elle nous impose. Nous ne pouvons sans crime nous y soustraire; ce serait nous rendre coupables de l'anéantissement volontaire d'un million d'êtres que nous devons à la société, à nous-mêmes. Ce serait ravir par anticipation à la postérité tout ce qu'elle est en droit de nous demander.

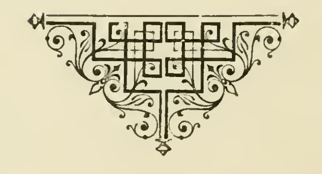
L'amour est le dieu de toutes les nations, de tous les êtres, de tous les siècles. Ces grands hommes dont s'honore l'antiquité, lui ont sacrifié les instants de leur vie les plus précieux. Ils volaient du char brillant de la victoire dans les bras d'une amante, et c'était à ses pieds qu'on voyait s'éteindre la foudre. Qu'il était doux! Qu'il était beau de prouver que le sang qu'ils avaient donné à Mars ne les rendait pas plus avares de celui qu'ils devaient à l'amour.

Mais après tous ces grands hommes oserais-je vous parler de moi-même? Je vous adore, belle Églé, oui, je vous adore; ce n'est point un conquérant, un héros qui vous le jure, c'est l'amant le plus passionné, le plus tendre; à qui la conquête de votre cœur serait plus précieuse que tous leurs triomphes.

Pour ajouter plus d'âme à mes discours, je la serrais dans mes bras; je portais sa main sur mon cœur... Elle le sentait palpiter... Je voyais

ses yeux, ses beaux yeux s'embraser par degrés, et se charger de volupté ; elle me pressait sans le vouloir, m'approchait de son sein... Nos larmes coulaient... se confondaient sur nos joues...

Dieux quel moment!



CHAPITRE XXIII.

La Nouvelle Arcadie.

Une lettre m'attendait; j'ouvre :

« Reviens promptement mon cher fils... »

Oui, c'est bien choisir son temps!

« Pour assister au mariage de ton oncle... »

Que diable a-t-il affaire de femme?.. Il faut que la tête lui tourne.

« On le célèbre dans deux jours, et il veut absolument que tu sois de la noce... »

Puisse-t-il pour le tour qu'il me joue, grossir le nombre... Non, morbleu! j'irai... j'irai... ne fût-ce que pour voir la sotte figure qu'il va faire; et je pars.

Arrivé assez tard chez mon père, je quittai de bonne heure la compagnie, rejetant sur la fatigue du voyage le besoin que j'éprouvais d'être seul, lorsque dans le moment le plus délicieux de mon sommeil un laquais importun vint m'éveiller pour me dire qu'il fallait partir.

— Ah! ventre, m'écriai-je en grondant, y faudra-t-il encore renoncer en songe?

Cependant nous montons à cheval pour nous rendre à la maison de mon oncle qui n'était qu'à deux lieues de la nôtre; et soit l'air pur de la campagne, soit que l'homme ait naturellement du penchant pour la gaieté, je sentais mon front s'éclaircir peu à peu, et mon cœur s'épanouir à la joie. Je demandai à mon père la liberté de faire une course d'un moment. Comme je connaissais parfaitement la carte du pays, il ne balança pas à me le permettre, et je poussai mon cheval vers un petit bois voisin.

A peine m'y suis-je enfoncé de quelques pas que je trouve une troupe de jeunes paysans et de paysannes qui faisaient paître leurs troupeaux. Ils étaient assis les uns près des autres, avec cette aimable simplicité qui caractérise la vie champêtre. On n'y voyait point cette timide défiance ni cette précaution que l'on inspire aux jeunes personnes dans les villes. Celles-ci s'accoutumaient dès l'enfance à vivre avec un sexe qu'elles sont plus faites pour aimer que pour craindre.

J'aperçus à quelques pas plus loin un couple aimable qui faisait groupe à part. De tout temps les tête-à-tête m'ont intéressé; j'attache mon cheval à un arbre, je m'approche à la faveur de quelques broussailles.

— Au moins Colin, disait la belle à son jeune amant, tu n'aimeras que moi!

— Oh! que toi.

— Toujours.

— Oui, ma chère petite Jeannette, toujours.

Ici Colin, par les transports les plus vifs, essaie de lui donner des preuves de son amour.

— Colin!

— Ma chère petite.

— Au moins tu me promets.

— Oui, oui, je te promets.

— Prends garde, cher Colin... si l'on allait nous...

— J'entends... va, ne crains rien...

Il la prend alors dans ses bras et la porte quelques pas plus loin. Ces pauvres amants cherchaient sans doute un endroit sombre et touffu; ils choisirent précisément le plus clair; étrange aveuglement de l'amour! Je pris plaisir à les suivre dans toutes leurs différentes évolutions; car je n'ai jamais été de ces impertinents qui se font un mérite de quitter la pièce au plus fort de l'intrigue.

Le beau, l'intéressant approchait : c'était à moi de le saisir. Morbleu! que n'ai-je de l'élo-

quence ! Je ne sais trop comme tout se passa; mais je m'aperçus que Jeannette pleurait sérieusement.

— Ah ! Colin, disait-elle, ah ! Colin... Que tu es méchant !.. Tu ne cherches qu'à me faire de la peine... Colin ! tu me... Ah ! Ah !.. mon cher Co... Colin !

Dès que je vis que la scène changeait, et que Jeannette, au lieu de se plaindre, accablait son amant de baisers, je fus reprendre mon cheval pour m'en approcher. Nos deux amants, fort contents l'un de l'autre, vivaient dans la meilleure intelligence; à Colin près, cependant, qui méditait déjà de nouvelles hostilités.

Je crus m'apercevoir que ma présence leur était à charge, et je tâchai de les distraire de cette idée par une petite ruse qui me réussit. J'avais fait provision de quelques bagatelles pour en régaler les jeunes fillettes de la noce ; car je savais par expérience que de pareils cadeaux sont assez bien accueillis. Je pris donc un petit collier assez joli dont je fis présent à Jeannette. La belle qui joignait un cœur reconnaissant et sensible à ses autres bonnes qualités, imagina un moyen de s'acquitter, qui devait surpasser de beaucoup le prix de ce qu'elle avait reçu de moi.

Voici à peu près ses principes :

« On doit faire du bien à ceux qui nous en font. Colin ne m'a jamais paru plus content que lorsque je lui donne un baiser. J'ai donc trouvé

un excellent moyen de rendre, quand je le voudrai, quelqu'un aussi content que Colin. »

Elle fit part de son plan à Colin qui, pour la première fois, ne fut pas de son avis. Il lui prouva qu'il était des bornes à la reconnaissance, et lui dit beaucoup d'autres choses qui ne furent pas de son goût. La chère petite me laissa voir dans ses yeux la douleur qu'elle avait de passer pour ingrate.

Que d'innocence et de candeur m'écriai-je! Voilà donc la nature... Quelle sublime simplicité! Ah! ce trait m'éclaire sur la bonhomie et la franchise des premiers siècles.

Oserai-je le dire? cette ingénuité me la rendit plus aimable; il semblait que chaque instant me découvrît en elle de nouveaux charmes; je sentis qu'elle ne m'était plus indifférente... La difficulté était de la souffler à Colin, c'est-à-dire à un jeune rustre des plus éveillés, et qui ne paraissait guère du bois dont on fait les dupes; je sentis qu'il m'était important de bien m'établir dans son esprit, et pour y réussir je me peignis à lui, comme un de ces hommes à principes, de ces Catons subalternes, insensibles à tout, excepté à la voix de l'honneur.

Le ton grave de mon discours, et l'excellente morale dont il était assaisonné écartèrent de lui les soupçons. Il crut entendre son curé, et dès lors il me donna des marques du plus profond respect. Je profitai de cette disposition pour le

prier de me rendre un petit service : il me laissa reconnaître par sa joie le plaisir qu'il aurait à m'obliger. Je fus quelque temps indécis, si j'achèverais de le tromper, et si la séduction de Jeannette devait être le prix de la candeur de Colin ; mais comme en pareil cas on ne manque jamais de bonnes raisons pour se justifier, je me rappelai qu'elle était libre dans ses sentiments, et maîtresse, par conséquent, de disposer d'elle-même.

— Tu me ferais plaisir, mon ami, comme tu connais le bois mieux que moi, de conduire mon cheval à la première fontaine ; tu vois qu'il est fort altéré.

Colin ne fait qu'un saut sur l'animal et disparaît.

— Ah! belle Jeannette, m'écriai-je en me jetant dans ses bras, le bon cœur, l'excellent cœur que Colin !

La belle, qui n'avait pas été absolument convaincue par les raisons de son amant, me reçut de bonne grâce, et me prouva par ses transports que la reconnaissance était l'une des vertus dont elle faisait le plus de cas.

Nous entendîmes Colin qui revenait au galop : le drôle me surprit dans une situation assez embarrassante, et j'en fus fâché.

— Pargué, dit-il, je vous y prends, mon bon apôtre, ça n'entrait pourtant pas dans not' marché.

— Ne te fâche pas, Colin, dit l'innocente Jeannette, il ne m'a point fait de mal ; et voyant que je lui baisais la main :

— Ah ! ah ! dit le rustre, ne t'a-t-il fait que ça ?

— Oui, Colin, dit-elle d'un air naïvement menteur.

Le bon Colin, alors sans soupçons, se livra tout entier à son amour. Pour moi j'embrassai l'aimable Jeannette et, grâce à la vitesse de mon cheval, j'arrivai chez mon oncle presque aussitôt que mon père.



CHAPITRE XXIV.

L'Impromptu des noces.

Je pardonnai à mon oncle le tour qu'il m'avait joué en faveur de son choix. Quelle grâce! Quel air de noblesse... Quel dommage, qu'une si belle femme fût réservée au triste honneur d'être ma tante!

Son époux, de son côté, possédait tous les agréments qui font un homme aimable. Ce n'était pas de ces êtres équivoques, qui joignent tous les défauts des hommes à la mollesse des femmes. On ne trouvait en lui aucun trait qui ne caractérisât la beauté mâle de son sexe. L'amour sans doute avait nommé lui-même les belles qui composaient la noce. Tout respirait une gaieté folâtre; tout peignait les plaisirs.

Quoique ces assemblées tumultueuses fussent presque toujours favorables aux amants, je ne pouvais m'applaudir encore d'aucun succès. Mon âge avait mis toutes les belles en garde contre moi. La jeunesse porte avec elle un caractère d'indiscrétion et de légèreté qui nuit presque toujours à ses plaisirs. Je m'efforçai de leur persuader que je n'étais pas si enfant que je le paraissais, et c'était de cette idée, une fois bien établie, que devait dépendre mon bonheur.

Les femmes, comme on sait, ne se piquent pas d'être bien cruelles le jour d'une noce. Tout ce qui les environne leur rappelle l'image de leurs plaisirs passés ; ces fêtes offrent d'ailleurs des occasions si séduisantes, que la plus revêche se met bientôt au niveau des autres. L'âge mûr aime la table, le jeune homme bouillant n'est sensible qu'à l'amour. Tandis qu'une partie des convives ne songeait qu'à chanter et à boire, l'autre cherchait à satisfaire d'autres besoins.

L'assemblée était composée de plusieurs filles aimables, que par de bonnes raisons il fallait négliger. Leur conquête est d'un accès trop difficile, pour quelqu'un qui a soif de jouir. Il faut d'abord vaincre sa timidité, terrasser sa modestie, et passer sur le ventre à ce monstre amphibie, qu'on nomme pudeur. Ce n'est pas tout : il faut toucher, persuader, convaincre... amuser, intéresser... plaire... Voilà de grands

mouvements très difficiles à exécuter, et dont les effets n'arrivent que lentement.

D'après ces réflexions je porte d'un autre côté mes armes. J'y trouve presque autant de fraîcheur ; mais les traits plus dessinés, plus développés, plus fiers... une brune surtout... Ah ! que de charmes !.. Vive, folâtre, enjouée... Le plaisir, la gaieté ne la quittaient pas.

J'ai toujours eu le cœur si combustible que la voir, l'aimer, le lui dire, fut une même chose pour moi. Je propose un tour de promenade que l'on accepte avec demi-répugnance, pas assez forte pour me rebuter, trop faible peut-être pour me rendre plus entreprenant. La conversation cependant s'anime par degrés, et nous nous trouvons sans nous en apercevoir dans un petit bois charmant qui terminait le jardin.

La fraîcheur de son ombrage, le parfum délicieux des arbustes et des plantes, un silence voluptueux qui jette un certain trouble dans l'âme, tout nous invite à nous asseoir, un faux pas bien prémédité me fait tomber contre elle, le poids l'entraîne ; cette heureuse chute la fait rougir, et me vaut un baiser.

— Ah ! s'écria-t-elle avec embarras, si on nous apercevait...

Réplique charmante qui voulait dire on peut oser, et qui fut payée par un second baiser. Elle fit quelques efforts pour se dégager de mes bras ; mais si faibles, que je vis bien que tout son

courage ne résisterait pas à un nouveau baiser. Ainsi, pas à pas, de larcins en larcins, je prouvais déjà à cette charmante brune combien elle m'était chère, lorsque nous entendîmes la compagnie qui s'approchait, et il fallut malgré nous remettre le reste de ma preuve à un autre moment.

C'était bien là l'occasion de m'emporter, de jurer, de me désespérer. Heureusement je n'en fis rien... Une voix secrète semblait me prédire que pour être reculé, l'instant de mon bonheur n'en était pas moins certain. On continua quelque temps encore la promenade; mais le jour touchant à son déclin, on rentra, on se mit à table, et je fus assez heureux pour trouver à m'y placer près de ma nouvelle conquête.

La plupart des femmes ne seraient rien, si elles n'étaient aimables. Mais l'esprit chez Émilie était indépendant des grâces. Soumise depuis six mois au joug de l'hymen, elle comptait à peine vingt ans. Son stupide époux aurait cru déroger à sa dignité s'il l'avait honorée d'un sourire. Moins occupé de sa beauté que du soin important de calculer les vins qui remplissait son cellier, il eût donné les plus belles femmes de la terre pour le moindre quarteau de vin d'Espagne.

Instruit de bonne heure par la nature sur les égards que l'on doit à ce sexe enchanteur, j'essayai de la venger de la froideur insultante

de son époux : mille petits contes piquants excitèrent le rire du plaisir; il ne manquait que l'occasion pour y ajouter le sel de la volupté.

Les jeunes gens quittèrent les premiers la table et ouvrirent le bal qui dura jusqu'au jour, non toutefois sans bien des éclipses intermédiaires. Je donnai la main à Émilie et j'eus le plaisir de danser plusieurs fois avec elle. Mais soit qu'elle se trouvât fatiguée, soit pour d'autres raisons que j'aurai la discrétion de ne point approfondir, elle quitta le bal et se retira dans la chambre qui lui était destinée.

J'étais assez embarrassé de ma personne, quand j'aperçus le nouvel époux qui se dérobait au tumulte de la noce et qui allait sans doute rejoindre son aimable moitié. Il avait toujours joui d'une réputation si au-dessus du vulgaire, que j'eus la curiosité de savoir s'il la méritait réellement.

Déjà les bougies étaient éteintes, et les amours, un doigt sur la bouche, et dans un silence malin, n'attendaient plus que le signal. Moi-même, s'il est permis toutefois de me nommer après les amours, moi-même aussi, la tête travaillée d'une foule d'idées, je palpitais dans l'attente, lorsque de légers soupirs avant-coureurs, et bientôt un cri plus aigu m'apprirent enfin que j'avais une tante.

— Tout est pour le mieux, m'écriai-je avec Candide, et les moindres événements tiennent à

tant de circonstances qu'il faut qu'ils aient été prévus de tous les siècles.

Les réflexions solides que ce spectacle me fit faire, me conduisirent tout naturellement dans la chambre d'Émilie. J'entr'ouvre ses rideaux en palpitant, et j'imprime un baiser sur ses lèvres. Elle s'éveille en sursaut, et reconnaît son amant.

— Ah! ciel! vous allez me perdre... Sortez de grâce, sortez... si vous ne voulez...

Comme je craignais qu'elle n'en dît davantage, je me hâtai de lui couper la parole par un baiser. Il produisit un si bon effet que je crus qu'il serait prudent de fermer la porte... Je me disposais à le faire, lorsque j'entendis quelqu'un s'approcher.

A la marche chancelante et peu mesurée de ce nouveau surnuméraire, à ses soupirs bachiques, nous ne doutâmes pas que ce ne fût son mari.

— Ah ! ciel ! s'écria-t-elle à demi-voix, nous sommes perdus...

Elle éteignit aussitôt le flambeau qui était à côté d'elle, et moi, je me glissai dans un angle obscur, lui cédant ma place par politesse, et rapetissant le volume de mon individu. Le buveur se déshabille, et tout en ronflant gagne son lit.

L'exemple est un écueil séduisant ; je l'imitai, et m'emparai de l'autre marge. Cependant il n'est pas longtemps à se douter qu'il a une compagne, et se propose d'en profiter. Effectivement

les préparatifs m'annoncèrent de l'humeur ; bientôt la querelle s'anima, et je m'aperçus, en faisant une retraite, que pour être trop voisin du danger on ne gagne jamais rien de bon.

Je m'attendais à quelque coup de lame digne de nos anciens preux, quand le bachique champion s'endormit sur la brèche. Je crus qu'il y aurait une espèce d'injustice à ne point finir ce qu'il avait commencé.

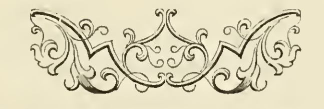
Je balayai de mon chemin tout ce qui pouvait s'opposer à ma victoire, et sans donner le temps à l'héroïne de se reconnaître, je me présentai à l'assaut. Mon courage serait allé sans doute plus loin, si Émilie ne se fût aperçu, je ne sais trop comment, que ce n'était point son mari. Elle me communiqua ses soupçons qui malheureusement ne se trouvèrent que trop vrais. Chacun de nous met la main à l'œuvre ; nous l'enlevons, nous le déposons dans le corridor avec tous ses agrès et son bagage, dont nous lui fabriquâmes un lit le plus proprement qu'il nous fut possible et nous reprîmes assez heureusement la suite de notre conversation.

Une longue nuit n'est qu'un instant près d'une femme aimable. Le jour vint m'arracher des bras d'Émilie. Je m'arrêtai en sortant dans le salon des buveurs.

Quel spectacle !.. Les premiers rayons du soleil luttant contre l'éclat des bougies... Les tables en partie renversées ; le vin et les liqueurs

ruisselant sur le parquet ; les débris confits des plats, des verres et des bouteilles ; des buveurs ronflant de tous côtés ; enfin le redoutable époux de mon Émilie inondé d'un flacon presque plein qu'il pressait encore de ses deux mains, et conservant jusque dans le sommeil la fierté que lui donnait sa victoire…

Je m'arrachai à cette scène dégoûtante, et je fus jouir du sommeil le plus délicieux et peut-être le mieux mérité.



CHAPITRE XXV.

La Purification.

Le soleil avait déjà parcouru la moitié de sa carrière, lorsque je m'éveillai. Je fis seller secrètement mon cheval, dans le dessein d'aller faire prendre quelque temps à mes idées l'air de la campagne. Toujours les mêmes tableaux, les mêmes plaisirs, les mêmes personnes ont quelque chose d'insipide à une imagination aussi active que la mienne. Variété est ma devise, et à l'exception des sots, c'est assez la devise de tous les hommes.

Je chevauchais donc par monts et par vaux comme ces anciens preux, cherchant des combats

et des aventures, lorsque j'arrivai sur le bord d'une fontaine, dont l'eau transparente et claire parut fixer l'attention de mon compagnon de voyage. Je vis avec plaisir qu'il y portait des yeux de concupiscence : avec les hommes comme avec les chevaux, j'ai toujours aimé à me plier à tous les goûts.

— D'ailleurs, me disais-je, autant vaut faire halte ici qu'ailleurs.

La source était profonde et rapide ; nous étouffions tous deux de chaud ; mon collègue qui, sans avoir lu ni Tronchin ni Jean-Jacques, avait cependant des vues saines, profita de l'occasion pour fortifier sa santé et la mienne, et je ne fus jamais plus surpris que de me trouver dans l'eau jusqu'aux épaules.

Je lui représentai, à grands coups de fouet, que toutes ces petites familiarités n'étaient nullement de mon goût, que d'ailleurs dans notre espèce on était obligé à un peu plus de précaution, quand il s'agissait de prendre un bain, et après quelques autres remontrances de la même force qui ne lui parurent pas aussi solides que j'aurais pu le croire, nous reprîmes tous deux en grondant le chemin de la maison.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous découvrîmes de loin une voiture qui venait à nous.

Je tire ma lunette pour la reconnaître : mais

quelle est ma surprise en voyant Églé accompagnée de Mlle To...

Je fus quelque temps incertain si je paraîtrais dans l'état où j'étais... Mais l'amour l'emporta et je volai à leur rencontre. Je leur fis part de mon accident : on s'en amusa, et comme je l'avais prévu, on n'y pensa plus l'instant d'après.

Ma belle maîtresse m'apprit qu'elle allait conduire son amie au couvent de *** où sa tante était supérieure...

— Ah! dangereuse coquette! dis-je en moi-même, si vous vous en étiez tenue à votre amie, vous ne seriez pas forcée aujourd'hui de vous faire dévote.

Je lui fis une querelle malignement obligeante sur la cruauté qu'il y avait à nous quitter, j'ajoutai quelques plaisanteries que je crus devoir à ses leçons du bosquet, et je les saluai, en m'excusant sur la nécessité où j'étais de rejoindre la compagnie.

La première personne en rentrant qui s'offrit à mes yeux fut Émilie. Elle me fit un tendre reproche de ce qu'on ne m'avait pas vu de toute la matinée. Elle me parut alors si aimable, que je doutai si ce qui s'était passé la veille n'était pas une illusion. Heureusement que le tumulte de la journée me fournit l'occasion de me désabuser.

Les fêtes durèrent encore huit jours, et ne me

semblèrent qu'un moment. Enfin, je m'arrachai des bras d'Émilie; nous pleurâmes, nous nous désespérâmes, nous jurâmes de nous aimer toute la vie.

Hélas! il ne faut répondre de rien, la présence d'Églé détruisit tous mes serments.



CHAPITRE XXVI.

Projets pour se faire assommer a coups de crosse.

A peine m'a-t-elle aperçu qu'elle vole dans mes bras, que je la couvre de mes baisers. Nos langues enchaînées par le plaisir gardaient un silence délicieux. Quel discours pouvait valoir l'expression de ses yeux! les battements de son cœur! Dans un de ces moments, où les feux de l'amour par torrents venaient inonder mon âme, où l'amant le plus timide sait tout oser, où la femme la plus sage oublierait tout, immolerait l'univers à son amant, alors enchaîné par le respect, par l'amour même, je voyais la barrière étroite qui me

séparait encore du bonheur, et je n'osais la franchir.

Cependant, quelle autre espérance pouvait-il me rester!... Je n'étais point d'âge encore à songer à un établissement; en me supposant à cet âge même pouvais-je attendre, dans les principes d'intérêt où tout est réduit aujourd'hui, qu'on me sacrifiât jamais la grandeur d'une maison puissante... Il est vrai que la succession d'un oncle à laquelle je pouvais prétendre rapprochait de beaucoup cette distance : mais cet oncle éternel, quoique goutteux, fiévreux, catarrheux, cet oncle qui rassemblait à lui seul presque toutes les maladies de la boîte de Pandore, nous menaçait dans sa mauvaise humeur de vivre encore vingt ans... je voulais dire vingt siècles.

J'avais cependant déjà disposé de son bien, sans penser qu'il devait s'épurer dans les mains de mon père avant de passer dans les miennes. Je bâtissais, je vendais, je détruisais, j'achetais... mon imagination parcourait les terres, les mers, les nations, les Empires. Je dirigeais ma course partout où je croyais trouver le plaisir. Je bouleversais les éléments, l'ordre des saisons, la nature entière... Mais hélas! je me rappelais que mon vieux ladre d'oncle était encore plein de vie, et j'étais revenu de mes voyages.

Les lois devraient défendre à ces vieux opulents, qui ne sont bons à rien, de passer

soixante ans : car ces oncles malins sont cloués à la vie.

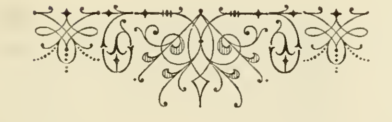
La terre serait purgée d'un tas d'êtres inutiles qui, déjà un pied dans la tombe, consomment encore la substance des vivants ; de ces hommes, dis-je, qui, morts dès cette vie à la société, et aussi peu capables d'agir que de penser, sont un poids aux autres et à eux-mêmes. Le jeune homme ardent et nerveux employerait son bras à nourrir les nouveaux citoyens qu'il aurait donnés à l'État, et il ne verrait point les fruits de ses peines sacrifiés à prolonger de quelques heures la vie d'un vieillard qui ne demande qu'à mourir. Y aurait-il donc moins de mal à nourrir ce malheureux octogénaire dans le réduit d'un appartement isolé, à lui faire sentir par degré les maux avant-coureurs de la mort, à insulter à sa douleur par une piété inhumaine, qu'à tarir d'un seul coup la source de ses larmes.

Tel est à peu près la manière dont je raisonnais alors, et je concluais qu'il ne m'était pas possible d'avoir tort. Qui avait donc pu me rendre en aussi peu de temps un si terrible sophiste ?

Ce qui fait déraisonner tous les jours les deux tiers du genre humain, l'ignorance, l'intérêt... et l'amour.

Voyez cependant combien de malheurs j'eus à éprouver par l'entêtement de mon oncle !..

D'abord retrancher le luxe de ma table et de mon équipage, prendre d'emblée une maîtresse que j'aurais dû obtenir de bonne composition, et courir enfin les risques d'être assommé à coups de crosse par tous ceux que j'ai proscrits dans mon plan de réforme.



CHAPITRE XXVII.

Siège et Prise d'Egléopolis.

Une femme que poursuit un amant ressemble à une ville que l'on assiège : d'abord la place est bloquée ; on ouvre la tranchée, et on presse les attaques : l'amant seul tient lieu d'armée ; il est général et soldat, c'est-à-dire la première tête au conseil, et le premier bras à l'assaut ; même hasard de part et d'autre, mais avec moins de danger ; l'ennemi que l'on force à lever le siège est quelquefois si maltraité, qu'il ne peut plus tenir la campagne, et l'amant qui a échoué devant une place s'en console facilement par la prise d'une autre. Mêmes peines, mêmes travaux : tantôt c'est une sortie épouvantable ; une autre

fois on fait jouer la mine ; à mesure que la ville bloquée s'affaiblit, l'assiégeant redouble de courage; on bat en brèche, et si l'on refuse de capituler, on emporte la place d'assaut.

Voilà en gros tout le plan ; voyons l'exécution dans le détail.

Dévoré continuellement par mon amour, je résolus de tout hasarder pour le satisfaire. Je mis d'un côté de la balance le danger, de l'autre le plaisir, et celui-ci l'emporta. Je fus donc un matin chez Églé, dans le dessein de commencer à faire jouer mes batteries. Je demandai Belcour, c'était le masque ordinaire dont je couvrais mes visites. Belcour ne se trouva pas chez lui. Je cours de laquais en laquais, je vole de chambre en chambre, et point de Belcour. Enfin le cherchant toujours et ne désirant certainement point le trouver, je parviens jusqu'au cabinet d'Églé.

Je la surpris sortant à peine des bras du sommeil, c'est-à-dire avec ces restes de la volupté douce de la nuit, et ces premiers feux de l'air fripon du jour. Ma présence la fit rougir, elle courut réparer dans son alcôve le désordre charmant où elle était. Mon amour plus hardi qu'à l'ordinaire osa l'y poursuivre.

Elle se saisit d'un coussin, et s'en couvre comme un bastion propre à retarder pour quelque temps la poursuite de l'ennemi ; mais pour avoir voulu défendre mal à propos quelques légers retranchements, elle exposa imprudem-

ment tout le cœur de la place. Mon audace la fit apercevoir de sa faute; elle profita d'un moment d'inaction de ma part, se cantonna dans son lit et s'y fortifia. L'attaque devenait déjà très difficile.

En bon général j'examine avant de rien entreprendre ; je cherche à reconnaître l'endroit le plus faible, et à l'aide d'une fausse attaque, j'attire toutes les forces de l'ennemi vers le côté où il y a le moins de danger, tandis que je porte toute la masse des miennes ailleurs. On se saisit d'une de mes mains que je ne dispute que faiblement, mais l'autre qui travaillait sourdement à la mine, éclate tout à coup et emporte la place d'emblée.

Cependant le combat a changé de face. A ces égratignures toujours inévitables, à ces soufflets ingénus, à ces reproches amers que prodigue la pudeur aux abois, avaient succédé des plaintes étouffées, des larmes, des soupirs. On me demandait grâce, de l'air le moins propre à l'obtenir et je ne voulais accorder que des baisers... On me livrait un endroit pour en sauver un autre ; j'acceptais les otages, mais sans rien perdre pour cela de mes droits. Tel un jeune chat qui joue avec la souris qu'il a surprise : d'abord il semble avoir oublié sa colère; il amuse, caresse la captive et lui laisse espérer un moment de liberté ; de même avec Églé, trop sûr qu'elle ne pouvait plus m'échapper, je la faisais flotter entre l'espé-

rance et la crainte, je l'accoutumais peu à peu à se familiariser avec le petit châtiment que je lui préparais. Mais craignant d'être aussi la dupe de ma sécurité, je songeai sérieusement à jouir.

. . . .

Ici il se trouve une lacune dans le manuscrit.

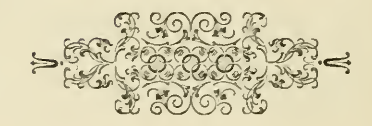
Le trouble où elle était plongée ne lui laissait qu'une idée confuse de ce qui s'était passé dans son sommeil. Ses yeux s'ouvrant par degrés se fixèrent avec langeur sur moi... Elle me cherchait et craignait de m'apercevoir. Le désordre où elle se surprit dans mes bras lui arracha un soupir... Elle couvrit en pleurant son visage de ses deux mains; je m'empressai de tarir ses larmes par de nouveaux baisers; elle me repoussa avec courage, et semblait vouloir me faire acheter la seconde victoire plus cher que la première.

Mais insensiblement elle s'humanise, son imagination s'enflamme, le plaisir sous mille formes différentes vient se peindre à sa pensée, les feux dévorants de l'amour circulent dans ses veines, son sang fermente, bouillonne, s'embrase; elle me presse dans ses bras, m'accable de baisers, et toute immobile la tête sur mon sein...

Ma foi, messieurs, j'avais envie de vous con-

ter le reste, mais mon censeur prétend que la discrétion et la modestie sont les premières vertus d'un écrivain. Il a bien tort assurément avec ses maximes, car j'avais réellement du bon à vous dire.

Parlons donc d'autre chose.



CHAPITRE XXVIII.

L'Ermitage.

Il y a tous les ans dans un petit bois près de Nan... un pèlerinage, ou plutôt une fête, où toute la ville accourt.

Le mérite d'un jeune ermite n'a pas peu contribué, comme on le prétend, à l'accréditer. Ce n'était d'abord qu'une maison de retraite, où deux ou trois dévotes de qualité venaient faire tous les mois leurs stations. Bientôt la piété gagna jusqu'au peuple qui s'y porta en foule, et la récréation de quelques personnes devint dans la suite l'amusement d'une ville entière.

Si on remontait à la fondation des plus puissants empires, peut-être ne leur trouverait-on pas une origine plus brillante.

Ce petit acte annuel de dévotion réunit infiniment plus d'avantages qu'on ne pourrait s'imaginer. Il sert à humaniser brusquement les cœurs encore farouches; il ouvre de nouvelles branches de commerce et de population. Les Grands y déposent l'étiquette, la duchesse y devient bergère sans crainte de déroger, et la vestale, occupée à d'autres soins, y laisse éteindre le feu sacré; mais ce qui est perdu pour elle ne l'est heureusement point pour l'État.

Le lieu de la scène est parfaitement convenable au genre de pièces qu'on y exécute. Mousse, verdure, grottes, fougère, il y a tout ce qu'il faut pour les jeux des amours.

J'appris deux jours auparavant que la marquise de St Albo.... devait aller incognito à ce pèlerinage, avec la jeune présidente de Vauxcoul.... De Lainville, l'un de mes amis, sacrifiant les grands airs des ladies au minois piquant des soubrettes, avait arraché ce secret à l'une des femmes de la présidente. Il vint en triomphe m'en faire part et nous formâmes le projet d'y aller aussi, déguisés en jeunes paysans.

Ayant suivi de loin leurs voitures, et remarqué le lieu du bois qu'elles choisissaient pour la halte, nous nous approchâmes d'un air simple, munis chacun d'un panier de fruits, afin d'avoir au moins un prétexte de nous présenter.

L'une d'elles plus curieuse de nous examiner que de voir nos fruits, vint d'un air enjoué nous

en demander le prix. Je la laissai maîtresse des conditions, et j'accompagnai ma réponse d'une révérence qui jouait assez bien l'embarras.

— Qu'en dites-vous, marquise, disait à demi-voix la présidente, ces deux paysans-là ne sont point mal tournés?

— Oui, je les trouve assez bien.

— Voïlà deux grands yeux, bleus... une taille.

— Et un air de santé qui promet...

Pendant cet examen je me fouettais presque les flancs pour me faire rougir, et j'eus le bonheur d'en venir à bout, ce qui ajouta un nouveau prix à mon air de simplicité.

— Ce serait en vérité dommage, dit la marquise en glissant quelques mots fort bas à l'oreille de son amie.

— Vous êtes folle, dit la présidente en éclatant de rire.

— Ma pauvre présidente, je crains bien que vous n'ayez un petit grain d'hypocrisie.

Et s'adressant à moi :

— Voudriez-vous, mon ami, me conduire à la fontaine la plus proche? En vérité la chaleur est insupportable...

Elle me demande mon bras, et je la conduis à quelques pas du lieu où nous avions caché nos habits, qui était le plus solitaire du bois. Là coulait une source charmante qui se jetait en bondissant dans un petit bassin tapissé de mousse, et les arbres, étendant au loin leurs rameaux,

y formaient un ombrage délicieux. Elle s'assied sur le bord de la fontaine, comme pour y prendre un demi-bain. Je feignis de vouloir me retirer; mais elle me pria de ne point la laisser seule, et me fit asseoir auprès d'elle.

Elle me demanda mon nom, celui de mon village, et me fit encore cent petites questions, auxquelles je satisfis le plus ingénument qu'il me fut possible. J'avais un bouquet à mon chapeau; elle me le demanda; je le lui présentai en lui laissant voir le plaisir que je trouvais à lui obéir.

— Qui vous a donné ces fleurs?

— C'est la fille à Simon-Pierre.

— Vous l'aimez sans doute?

— Si je l'aime! c'est la plus belle du canton. Elle vous a des grands yeux plus noirs, qui vous reluquent quelquefois d'un air si doux... Et puis deux si jolis petits pieds... Une taille à tenir dans la main... et une bouche... non, mordié, je défie qu'on ait jamais rien vu de plus beau que la bouche de la fille à Simon-Pierre.

Elle sourit à ce portrait copié, traits pour traits, d'après le sien, et tirant sa bourse, elle me paya mes fruits dix fois plus qu'ils ne valaient. Jouant ensuite avec mes boucles et me passant la main sous le menton, elle me donnait de petits soufflets sur la joue.

Je surpris plusieurs fois sa main avec mes lèvres et j'y imprimai un baiser. Elle prit occa-

sion de la grande chaleur qu'il faisait pour ôter son mouchoir. Je baissai les yeux en affectant une simplicité qui aurait dû la décourager ; mais on ne me croyait qu'un malheureux paysan. D'ailleurs, personne ne pouvait la reconnaître. Que de motifs pour avôir du courage ! Enfin elle arracha le masque, composa avec la fierté de son sexe, et plus je làissais voir de timidité et de honte, plus elle se trouvait obligée d'avoir avec moi les vertus contraires.

Tantôt elle fixe sur moi des yeux remplis d'une langueur touchante, et s'efforce à faire couler dans mon sang le feu qui la dévore : tantôt emportée par la violence de ses désirs, on voit une de ses mains disparaître, et ses yeux en raison de son absence, se chargent de plus ou moins de volupté. Cette petite éclipse fut un trait de lumière qui m'éclaira sur bien des soupçons ; je m'aperçus que dans certaines privations ce sexe aimable avait aussi ses ressources.

Cependant ce dernier spectacle avait porté tous les feux de l'amour dans mon âme. Elle s'aperçut du progrès de ses soins et voulut achever son triomphe. Elle laissa, comme sans l'apercevoir, tomber son bouquet. Je m'empresse de le ramasser ; on se baisse pour m'en épargner la peine; nos bouches se rencontrent, et je reçus un baiser qui ne parut être que l'effet du hasard.

Demeuré maître du bouquet, on me condamna pour ma peine à le placer moi-même... Mais dans le désordre où je la vois, où le mettre ? Et puis comment résister à tant de charmes ? Elle s'aperçoit de mon émotion.

— Ah ! fripon, tu songes à tes amours.

— Je vous jure... madame.

— Le pauvre enfant ! il me fait peine.

Et posant la main sur mon cœur :

— Vous l'aimez donc bien ?.. Comme il palpite !..

Ses yeux alors fixent les miens ; je n'ai plus la force de soutenir les torrents de volupté qu'ils me lancent ; je soupire, je tombe dans ses bras ; elle se plonge dans les miens, et la belle allie sa noblesse au sort de Colin.

Lorsqu'elle se fut aperçue que la chaleur commençait à devenir moins incommode, elle se disposa à me quitter. Je la reconduisis au lieu où je croyais trouver la présidente qui n'était point encore de retour, et je fus retrouver de Lainville qui arriva presque au même instant.

Après un épanchement réciproque, où je vis qu'il n'avait pas été plus maltraité que moi, nous reprîmes nos habits, et nous en retournâmes tous deux, convaincus par l'expérience que les amusements paisibles de la vie champêtre valent bien les plaisirs bruyants et tumultueux des villes.

CHAPITRE XXIX.

Les Avant-Coureurs.

Églé à seize ans avait goûté les plaisirs. Tout est dans l'ordre ; mais que faisait Églé avant seize ans ? Est-il des ressources dans certaines privations ? Question qu'un marmot d'écolier résoudrait aujourd'hui, et qui alors m'embarrassait, tant la saine philosophie depuis quelques temps a jeté de connaissance utiles dans la société.

Nous sommes tous nés avec du goût pour le plaisir. Les uns sont esclaves d'une robuste et pénible organisation, les autres ne sont arrêtés que par une chaîne de fleurs et de roses. Atys et Chloé se suffisent, et leur cœur dans ce qui n'est

point eux, ne connaît plus de besoins dans l'univers; mais Chloé n'a pas toujours aimé Atys. Que faisait alors Chloé pour endormir ou éteindre cette longue soif du cœur ?.. Que font ces malheureuses vestales qui n'approchent jamais de leurs lèvres que la coupe d'une fausse volupté ? La nature toujours marâtre n'aurait-elle indiqué qu'une seule route au plaisir !..

Voyons si Églé pourra m'aider à porter le flambeau dans cette question obscure.

— Charmante Églé, lui disais-je un jour, vous êtes dans mes bras ; il semble que votre âme se multiplie à l'approche de la volupté. Mais ces transports brûlants, ces torrents de délices que rien ne peut arrêter, ces moments si doux où, prêts à s'anéantir, nos cœurs reprennent leurs ressorts et puisent dans eux-mêmes une nouvelle existence ; ces désirs si vifs enfin, dites-moi, Églé, n'était-il réservé qu'à moi seul de vous les faire sentir ?.. Si je n'étais plus pour vous !.. Ne sauriez-vous point vous les continuer ?.. Ne trouverais-je point dans vous-même un rival ?.. Convenez, Églé, que si j'ai eu le bonheur d'ajouter à vos transports, la nature avant moi vous avait déjà indiqué les sources du plaisir ?

La belle en rougissant honora ma question d'un :

— Je ne vous entends pas.

— Et moi, je vous entends bien, votre indis-

crète rougeur m'a tout appris : vous venez de vous enlever le mérite de montrer de la confiance en votre amant... en votre ami... Eh quoi! dans l'âme d'Églé il y aurait encore des réserves pour moi!... Je le vois hélas! je le vois trop bien... vous ne m'avez jamais aimé.

— Ingrat! est-ce dans mes bras que tu dois douter de ma tendresse?

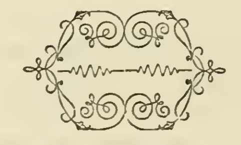
— En douter! ah! dites un mot, un mot précieux à l'amant qui vous adore! Prouvez-moi qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à l'amour. Jamais une lecture séduisante, jamais une réflexion solitaire ne vous aurait-elle fait penser à votre amant!.. Jamais un songe délicieux ne vous a-t-il retracé son image!.. Votre âme, séduite par le plus doux mensonge, n'a-t-elle jamais cru trouver le bonheur dans ses bras!.. Jamais enfin l'instinct de la nature n'a-t-il précipité ces jouissances imparfaites qui ne sont que l'ombre du plaisir, mais qui les doublent du moins pour un moment!..

Et voyant que son désordre augmentait, sans rien accorder à ma curiosité :

— Pardon, chère Églé, m'écriai-je, pardon... Cette ennuyeuse dissertation est un larcin fait à l'amour... Dieu! que tu es belle! Églé! Que de trésors!.. Pourquoi les vouloir dérober à ton amant? Qu'il les contemple, qu'il les admire, qu'il les couvre de baisers... Je veux te sacrifier mes désirs mêmes, je veux n'être heureux que

par tes plaisirs... Que sous mes doigts pressés, ces roses s'animent encore d'un nouvel incarnat; qu'elles reprennent une nouvelle vie, une nouvelle âme!.. Tu soupires; tes yeux se fixent déjà avec langueur; ta tête se plonge sur mon sein... Églé! mon Églé!..

Elle expire... Ah! friponne! voilà l'aveu que j'exigeais. Je vois par quel art maintenant une belle peut se suffire à soi-même.



CHAPITRE XXX.

Le Gout du siècle.

En ce temps-là, tout le monde avait la rage de vouloir passer pour bel esprit. C'était la maladie du jour; n'est-il pas tout simple qu'elle m'ait gagné comme les autres.

L'envie de plaire aux belles me tenait lieu d'Apollon : je faisais de petits contes en prose, de méchantes pièces en vers, je rimais des madrigaux, des épigrammes, et je disais des bons mots.

Un mois après mon aventure du bois, j'étais allé porter chez la comtesse de Saint-O*** quelques nouveaux bâtards nés de mon cerveau,

tribut dont personne ne pouvait se dispenser, sous peine d'être honni par le dieu du goût.

Cette comtesse, qui accueillait avec bonté toutes les pièces nouvelles, surtout lorsqu'elles appartenaient à de jeunes auteurs, avait établi chez elle une espèce de saint-office littéraire, où elle remplissait elle-même les fonctions de grand inquisiteur... A ce tribunal, on distribuait les réputations, les couronnes académiques, on jugeait des ouvrages, on calculait combien ils avaient encore à vivre, et on faisait impitoyablement un autodafé de tous les écrivains rebelles qui osaient secouer le joug de cette institution.

Craignant d'encourir un châtiment aussi sévère, je demandai en grâce d'être du nombre des initiés. On écouta ma supplique, et l'on se prépara à la cérémonie de ma réception.

Pour frais d'enregistrement il m'en coûta la lecture d'une pièce : on s'extasie sur le titre, qui annonce déjà le feu du génie, on m'interrompt à chaque vers pour applaudir, on me fait répéter vingt fois la même tirade, et vingt fois on m'élève jusqu'aux nues... La sibylle daigne m'honorer d'un sourire de protection ; elle me fait approcher du trépied où elle dicte ses oracles, et propose de récompenser par un baiser la bouche d'où sont sorties tant de belles choses.

Ce plan est aussitôt proposé qu'exécuté, et dix jolies muses qui embellissaient l'assemblée

me régalent toutes d'un baiser. Mais quelle fut ma surprise lorsque dans le nombre j'aperçus la marquise de Saint Albo*** : ma nouvelle métamorphose ne l'empêcha pas de me reconnaître, et je la vis déconcertée.

O très cher éventail ! meuble utile s'il en fût jamais, quel service ne lui rendîtes-vous pas !

La belle, pour me dérober son trouble, me fit compliments sur mes vers, et m'en dit mille choses obligeantes. Je fus si sensible à l'air d'intérêt dont elle en parlait, que je l'en remerciai avec les yeux de Colin... et l'éventail de nouveau de couvrir son embarras.

— Me ferez-vous la grâce, monsieur, de m'en donner copie ?

— C'est, madame, un vrai plaisir pour moi : celle-ci est à vous.

— Non, monsieur, je ne veux pas vous en priver ; je vous fais crédit jusqu'à demain... Je serai seule dans la matinée...

Je lui promis de m'y rendre, et je sortis l'instant d'après.

Me voilà donc enfin avec un rendez-vous. Quelle nuit ! Quel sommeil ! Quelle éternelle matinée ! Dix heures sonnent enfin, je pars. La marquise était déjà quitte de sa première toilette, et pouvait par conséquent recevoir son monde.

— Je vous ai prié, me dit-elle d'un air riant, de passer ici, pour me donner sur une chose

quelque peu d'éclaircissement. Ne vous rappelleriez-vous pas de m'avoir déjà vue quelque part?

— Assez pour être le plus malheureux des hommes.

— Malheureux ! vous m'étonnez.

—Cet aveu n'a rien qui doive vous surprendre, si vous daignez rendre un moment justice à vos charmes.

— Comment donc!.. Mais ceci m'a tout l'air d'une déclaration.

— Oui, madame, il n'est plus temps de feindre. Je vous aimais, voilà le motif de ma perfidie et je brûle de réparer mes torts, et de vous montrer que je ne le cède pas en mérite à Colin.

— Le petit monstre!.. M'avoir joué un tour si sanglant!..

Et se jetant sur sa duchesse :

— En vérité, je n'en reviens pas; à son âge! avec cet air de douceur!... Tu es fait pour tromper bien des femmes... Finette!

— Madame, je vais sonner.

— Non, restez, j'ai une migraine affreuse.

Elle me donnait en même temps un échantillon d'une gorge et d'une jambe divine. Pour le peu que j'eusse d'expérience, il ne m'était pas difficile de reconnaître l'heure du bois. Mais je voulus la punir de tout ce petit manège. Je lui fis une profonde révérence, en l'assurant de la part que je prenais à sa douleur, et je feignis de vouloir me retirer.

— Où allez-vous donc? me dit-elle avec un mouvement de dépit.

— L'intérêt, madame, que je prends à votre santé me fait craindre de vous incommoder plus longtemps.

— Restez... — entre ses dents : — Qu'une femme est sotte! — plus haut : — Je ne puis souffrir personne.

Comme je me retirais de nouveau :

— Restez, vous dis-je, vous m'impatientez.

Cette petite scène me fit le plus grand plaisir; mais je lui fis grâce, et me jetai, en riant, dans ses bras.

—Ah! traître! s'écria-t-elle, dois-je te pardonner tant de noirceurs!

A peine avais-je ratifié le traité du bois, qu'on vint lui annoncer le baron de Forville. On avait donné ordre à la porte de ne laisser monter personne; mais ce cher baron, par des raisons que je ne comprends pas trop, s'était cru dispensé de prendre cet ordre à la lettre, et la marquise, qui aurait été fâchée de recevoir sur sa duchesse un homme de la dignité du baron, malgré sa migraine, courut à sa toilette.

Je voulus aussi lui prouver combien j'avais de respect pour les barons et je fus me placer humblement sur un angle d'un fauteuil éloigné. A l'instant le personnage entra. Il parut d'abord surpris de me voir; mais la marquise, en l'apercevant, lui dit :

— Vous me surprenez agréablement, baron; je vous attendais pour vous présenter Monsieur. Il pétille d'esprit, fait les plus jolis vers du monde. Il n'y a que vous qui puissiez mettre ses talents au jour qui leur convient.

Mon amour-propre à ce préambule fut presque aussi flatté que celui du baron. Je sentis que ce début pouvait me jeter dans le plus grand monde. Il suffit souvent de plaire à une de ces femmes du bel air, pour acquérir en six mois plus de réputation que vingt années de peines et de veilles. Vos éloges retentissent dans tous les cercles ; vous êtes cité comme l'auteur à la mode, le bel esprit du jour ; partout on vous caresse, on vous fête : chacun s'empresse de vous connaître. Mais si vous avez le malheur de déplaire à quelques-uns de ces Mécènes femelles, de ces folles, mais dangereuses caillettes, fussiez-vous un Voltaire, fussiez-vous même le dieu des vers, vous n'êtes plus, aux yeux des sots, qu'un fade auteur, qu'un insipide écrivain.

Dès ce moment le baron se déclara mon Mécène; il eut même assez d'adresse pour me trouver de l'esprit; il me donna des avis sur le goût, me communiqua des plans, me fit part de quelques-unes de ses idées, et m'accorda la faveur singulière de le consulter. Comme je ne voulais point m'apercevoir de sa petite vanité, je le laissai fort content de moi et encore plus de lui-même.

CHAPITRE XXXI.

LE PLUS DÉCOUSU ET LE PLUS COURT DE TOUS.

JE m'éveillai le lendemain en sursaut par les coups redoublés que l'on frappait à ma porte.

— Eh vite, mon ami, sur pied.

— C'est Belcour. O ciel ! Que vient-il m'annoncer ?

J'ouvre ma porte en tremblant : il me saute au cou, m'embrasse et m'annonce que ses parents viennent de partir pour la capitale, où des affaires imprévues vont les retenir un mois.

D'un effroi mortel je passe tout à coup à la joie la plus complète. Si l'on mourait de plaisir, je n'avais que deux heures à vivre.

Je m'habille à la hâte, il me mène chez lui, et nous faisons quelques tours d'allées en dissertant sur les moyens de tromper la vieille dévote qu'on avait nommée régente pendant l'interrègne du voyage. Après différents projets, aussitôt conçus que rejetés, nous nous séparâmes, afin d'y songer plus à notre aise : Belcour s'enfonce dans le berceau le plus sombre du jardin, et moi qui n'étais pas moins occupé que lui, toujours rêvant, toujours méditant, je fus tout étonné de me trouver dans l'appartement d'Églé.

Un soin alors plus intéressant m'occupe. Voici le lieu où elle repose ; ces robes en désordre sur ce siège, ces jolies petites mules où elle loge son pied mignon... Cette gaze légère qui sert à couvrir tant de trésors et que je ne puis voir sans un doux frémissement... tout cela appartient à celle que j'adore. Je l'entends qui respire... Dieux !.. Approchons...

Mes genoux tremblants plient sous moi... je veux avancer... la crainte suspend mes pas... J'entr'ouvre d'une main mal assurée le voile qui la dérobe à mes yeux, je le laisse échapper avec une douce frayeur... L'amour me le fait soulever de nouveau... J'ose la fixer un moment dans ce désordre voluptueux : que de charmes !

Ses cheveux d'un noir éblouissant s'échappent à grands flots, et dérobent mille beautés que l'œil troublé cherche et craint d'apercevoir ; sa bouche, plus fraîche que la rose, semble sourire ;

son âme est en proie à l'illusion la plus tendre; son cœur palpite; elle prononce quelques mots entrecoupés, étend les bras, soupire, et ne presse qu'une vaine ombre... Elle s'agite, s'élance vers l'amant qui lui est échappé, et retombe en prononçant mon nom.

Enivré, éperdu, je vole dans ses bras, je la presse contre mon sein, je fixe sur sa bouche mes lèvres brûlantes, mes baisers tout de flamme ont déjà glissé le même feu dans ses veines, elle s'éveille, m'aperçoit, soupire de surprise et de plaisir, nos larmes coulent, se confondent : elle me conjure de m'éloigner, me retient, me repousse encore et se jette dans mes bras...

Églé! O mon Églé!.. Amour!.. volupté!.. Que seraient auprès de vous tous les trônes de l'univers!



CHAPITRE XXXII.

EFFETS ADMIRABLES DE LA CHARITÉ.

TOUT passe, dit-on, et le plaisir bien plus vite encore que le reste... Le mien déjà s'éloignait de moi, comme une vapeur légère, que le soleil pompe et dissipe. L'âme dans un doux anéantissement, j'éprouvais le besoin de converser un moment avec moi-même.

Je venais de quitter Églé, et déjà je me croyais hors de péril, lorsque j'eus le malheur de me précipiter dans la dévote. J'aurais désiré pouvoir m'échapper. Mais elle me demanda mon bras pour passer dans son appartement, et j'obéis, d'un air satisfait, quoique j'eusse la mort

au fond du cœur. Elle se jeta sur un lit de repos, prit son bréviaire, et se disposa à faire une méditation.

Je voulus par respect me retirer.

— Restez, me dit-elle, en quittant son livre, restez : l'amitié que j'ai pour vous m'oblige à vous donner quelques avis ; asseyez-vous près de moi, et m'écoutez.

Je m'aperçois, mon enfant, que vous touchez déjà à l'âge des passions, et que vous avez besoin plus que jamais de quelqu'un dont la sagesse et l'expérience puissent vous conduire. Défiez-vous de ce monde perfide et trompeur ; il ne semble vous caresser, vous sourire, que pour mieux vous attirer dans la perdition. L'habitude où je suis de vous voir ne met presque plus de différence entre mes enfants et vous ; je veux vous montrer une tendresse de mère, et j'attends de vous les sentiments d'un fils tendre et sensible...

Je la remerciai des bontés qu'elle daignait me témoigner, et la dévote continua ainsi :

— De toutes les passions que vous avez à craindre à votre âge, la plus dangereuse est l'amour. Et comment y résister ! Elle ne se présente à nos yeux que sous l'attrait du plaisir. Pour l'éviter, fuyez, fuyez surtout ce sexe corrupteur : quiconque, dit le sage, s'expose au danger périra ; et le sage avait raison. Oui, mon enfant, fuyez-le ; craignez ce monde si perfide et si méchant ; que votre cœur brûle pour lui

d'une sainte horreur; le premier pas vers la sagesse est de le haïr.

Mais, mon fils, ajouta-t-elle d'une voix plus tendre en me passant ses doigts bénits sous le menton, montrez de la confiance à votre médecin, ouvrez-lui votre âme, et défiez-vous de vous-même. La chair est si faible?.. il ne faut qu'un moment pour nous perdre... Contre un ennemi si puissant réunissons tous nos efforts.

Alors la dévote me fit un portrait si séduisant du plaisir, afin de me donner pour lui de la haine, que dans tout autre moment elle eût jeté le trouble dans mes sens. Elle finit sa péroraison par cette apostrophe :

— Venez, venez auprès de votre amie, d'une amie tendre qui... hélas!.. Je ne me sens pas la force... Ah! mon cher enfant...

Elle pousse alors un saint soupir, ferme les yeux, et laisse tomber mollement sa tête sur ma joue.

Étonné de ce que je viens d'entendre :

— La voilà sans doute, me disais-je, la voilà cette vertu si compatissante, si sensible!.. Ah! je ne puis en supporter plus longtemps la présence auguste... Chaque instant semble me confondre...

Et dans le respect qu'elle m'inspire, je me disposais déjà à m'éloigner :

— Ingrat! s'écria-t-elle en me retenant dans ses bras, tu veux me faire mourir de douleur.

Ah! viens rassurer une amie trop tendre que ton imprudence fait trembler...

Et, comme sans le vouloir, elle découvre jusqu'au genou une jambe si sèche et si décharnée, qu'on pouvait en la voyant braver en effet tous les mouvements de la concupiscence; la honte de voir la vertu dans un tel désordre m'avait fait monter le feu au visage.

Elle s'en aperçut, et l'attribuant à une cause plus profane :

— Ah! mon fils! s'écria-t-elle, dans quel état te vois-je! Te lasserais-tu déjà de combattre !.. Mon divin sauveur!.. Si j'allais être la victime innocente... Méchant! Je crois que je ne vous le pardonnerais de ma vie.

Quelqu'un alors entra dans la pièce voisine; la dévote rétablit le petit désordre où elle était, reprit son bréviaire d'un air bénin, et moi, je sortis tout en nage en admirant la sagesse de la Providence qui remet sa charité entre les mains de ceux qui en savent faire un si digne usage.



CHAPITRE XXXIII.

HÉLAS ! ON NE S'Y ATTENDAIT PAS.

AYANT besoin de repos, après une pareille semonce, je fus chez moi pour reprendre haleine un moment. J'allais réfléchir à la tendresse d'Églé, à la charité onctueuse de la dévote, quand on me remit une lettre de mon père. Je l'ouvre...

Ah ! ma foi, pour celle-ci, voilà où j'attends mon philosophe... Qu'on écoute.

Mon Père me rappelait sur-le-champ, et ne me donnait que deux jours pour m'y préparer.

Deux jours ! est-il possible ! ô rage ! ô désespoir !
O dieux ! je n'ai donc plus que deux jours à la voir.

J'avais fini l'élégie sur le même ton, mais je

ne puis en lire que les deux premiers vers, le reste est affacé par mes larmes.

Avare du peu de temps qui me restait je l'employai avec économie à faire mes adieux. Comme je n'avais pas oublié les effets admirables de la charité, je fus, accompagné de Belcour, prendre congé de la dévote qui me donna des avis que je n'écoutai guère et me promit des prières que je ne crus pas de meilleur aloi. Enfin, après avoir pleuré avec Églé, ri avec Julie, fait de fort beaux adieux à mon hôtesse et à la marquise, j'essuyai mes larmes, et voilà mon héros en campagne.

A mon arrivée, mon père m'appela dans son cabinet.

— Asseyez-vous, mon fils, me dit-il d'un ton grave, et qu'on m'écoute avec attention.

Ensuite il me régala d'un beau et fin discours qu'il divisa comme l'abbé P*** en trois points, et qu'on me dispensera de rapporter. J'y trouvai même tant de légèreté, tant de grâces dans l'expression, que je le soupçonnai d'avoir pillé un recueil de harangues académiques qui endormait les autres livres de sa bibliothèque.

Et à quoi tendaient ces frais immenses d'érudition ?.. A me dire qu'il fallait partir au plutôt pour la capitale.

— Belle diable de nouvelle, m'écriai-je en grondant entre mes dents.

Car lui découvrir mon amour, mauvais confident qu'un père ! Tâcher de l'intéresser en ma

faveur, rien de moins compatissant qu'un père ; me moquer de son projet, et ne vivre qu'à ma tête, personne encore de plus bourru qu'un père. Je pris donc la résolution d'obéir, et je partis quelques jours après.

Si j'avais envie, comme tant d'autres, de grossir mon volume, je vous parlerais des choses rares et curieuses que je vis dans ma route ; je vous raconterais mes aventures d'hôtelleries, les quiproquos du coucher, et je ne vous ferais pas grâce des moindres discours du coche. Mais je vous avertis d'avance que la route, fût-elle dix fois plus longue encore, je ne vous dirai pas un mot que je ne sois arrivé à Paris. Ce n'est pas que je ne puisse m'en tirer aussi bien qu'un autre; car nous avions fait recrue de deux gros moines bien puants, bien crasseux, bien barbus, qui m'auraient fourni suffisamment matière à rire... Cependant j'aime encore mieux me taire que de ne parler que de deux misérables capucins.

Or, me voici à Paris : ne perdez, de grâce, aucun de mes mouvements ; tout est intéressant de la part d'un provincial qui fait sa première entrée dans la capitale. La vaste étendue de son enceinte, la hauteur prodigieuse des édifices, ses richesses immenses, le fracas et le concours continuel, l'affluence de ses habitants, tout cela peut le frapper au premier coup d'œil, tout lui paraît beau, grand, sublime, mais peu à peu le goût

s'épure, et il n'accorde son admiration qu'à ce qui la mérite réellement.

Je ne dirai rien des spectacles : il me faudrait un volume pour ne parler que de l'amphigouri des uns, et de la frivolité des autres ; car tout provincial que j'étais, je n'ai jamais pris du Phébus pour des scènes sublimes, et une déclamation, pesamment notée, pour l'expression de la nature. Je ne dirai rien non plus des grands morceaux d'architecture, de crainte d'être obligé de parler de quelques ouvrages modernes, enfants informes de la barbarie, et du colifichet.

Dans plusieurs établissements vraiment patriotiques, je n'ai pu m'empêcher de louer la sage précaution d'y avoir bâti des temples à la volupté, et j'ai surtout estimé l'impartialité des prêtresses qui montrent autant d'affabilité à l'étranger qu'au citoyen même. C'est dans ce siècle profane le seul de tous les cultes que l'on n'a point abandonné. L'autel est toujours chargé d'offrandes, tandis que ceux des autres dieux sont le plus souvent déserts.

Mais pour quelques objets qui avaient mérité mon admiration, combien d'autres venaient s'offrir à ma critique.

— Pourquoi, me disais-je, n'a-t-on pas travaillé depuis deux siècles à embellir cette capitale, à élargir les rues, à bâtir des quais où il en faut, à percer des places pour faciliter la circula-

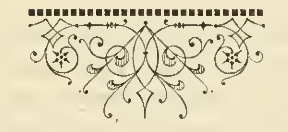
tion du peuple et celle des denrées, à abattre ces vieux temples gothiques qui affichent encore la barbarie dans le séjour des arts? Pourquoi cette nation qui prétend avoir seule de bonnes pièces de théâtre manque-t-elle de salles de spectacles? Jusqu'à quand ces halles où le citoyen va puiser sa subsistance seront-elles de vrais cloaques où l'on éprouve les nausées du dégoût?.. Jusqu'à quand ces cimetières répandront-ils dans la ville un germe de peste qui doit tôt ou tard la détruire? Souffrira-t-on longtemps encore ces nombreux monastères où ces dévots Sybarites coulent des jours délicieux dans un luxe indécent, tandis que l'homme qui n'est qu'utile, meurt de faim? Verrai-je toujours imparfaite cette superbe colonnade, l'honneur de l'architecture française et du goût de la nation, lorsque l'on élève partout des portiques immenses pour la commodité de quelques moines fainéants?..

Et cet Hôtel-Dieu, et tous ces nombreux hôpitaux, faciliteront-ils sans cesse l'extension des maladies parmi la portion saine du peuple? cesseront-ils un jour de corrompre et d'empoisonner la salubrité de l'air?..

Hélas! le mal est sans remède, parce que l'état est sans argent!.. Les impôts s'absorbent, s'engloutissent entre les mains des hommes commis pour les percevoir; il faut que le peuple soit éternellement pauvre, malheureux, et que ces riches fermiers continuent à semer l'or pour

séduire l'innocence, et achever par leurs vices infâmes d'avilir la nation.

C'est ainsi qu'en mêlant quelques myrtes obscurs avec ces réflexions, je passai les deux premières années de mon séjour dans la capitale.



CHAPITRE XXXIV.

Le Diable se fait ermite.

J'étais seul un peu tard dans un de ces jardins brillants, où Vénus nocturne a fixé son empire, lorsque dans une allée sombre je fis la rencontre d'un solitaire du Mont-Liban.

Il s'avança d'un pas grave et d'un air majestueux; son visage étincelait d'un saint embonpoint, et son bras nerveux montrait qu'aux grâces de Salomon il joignait la force et le courage de David. La charité sans doute l'avait conduit dans ce jardin profane, pour ramener, s'il était possible, quelques brebis vagabondes au bercail.

Une jeune prêtresse, qui passait, le jeta dans

une espèce d'indécision : mais dès qu'il m'eût examiné de plus près, soit qu'il me crût la conscience plus corrompue, et que j'eusse besoin d'un plus prompt remède, soit pour d'autres motifs, son zèle le décida à entreprendre ma conversion.

Il s'approcha d'un air modeste et pieux, et me charma par la douceur et l'ingénuité de ses discours. La douce persuasion coulait de ses lèvres; il me parla de la vertu, m'en vanta les charmes, et me fit un portrait si touchant de la vie solitaire, qu'ébranlé insensiblement je le suivis dans la cellule dès le soir même, et quelques rasades d'un vin délicieux achevèrent ma conversion.

J'eus l'honneur d'être présenté à leur vénérable muphti qui, m'ayant examiné de la tête aux pieds, à la manière d'un sergent de recrue, me demanda d'un air sérieux qui j'étais, d'où j'étais, quels étaient mes parents, et m'interrogea sur leur naissance, leur fortune... Ces questions étaient apparemment nécessaires pour être un bon solitaire.

Je répondis qu'outre un bien fort honnête, mon père possédait une charge considérable dans une des provinces du royaume.

— Êtes-vous fils unique, me dit ce saint homme, en adoucissant sa voix.

— J'ai encore un frère, mais hélas! de la plus faible complexion.

A ces mots il tressaille, me prend dans ses bras, me presse contre son sein en m'appelant son fils, me reçoit au nombre des élus, et donne des ordres pour mon départ. Je les quittai en bénissant le ciel de ce qu'en ne me donnant qu'un frère de la plus faible complexion, il m'avait laissé assez riche encore pour faire mon salut. Le lendemain un des solitaires vint avec un bassin, un rasoir et des ciseaux.

— C'est ici, mon frère, me dit-il, la première épreuve.

— Hélas! si jeune encore, m'écriai-je, faut-il déjà me séquestrer entièrement de ce monde! donne-moi, ô ciel! le courage dont j'ai besoin... Mes craintes heureusement se portaient trop loin... On m'apprit que j'en serais quitte pour un moindre sacrifice. Je présentai ma tête, et je vis tomber sous les ciseaux mes longues tresses noires et flottantes. On me dépouilla de mes habits mondains pour me revêtir d'une tunique majestueuse et traînante, on serra mes reins d'une corde à plusieurs nœuds, et pour assurer mes pas, on me munit d'un grand déjeûner, d'un bâton, et me voilà parti.

Le jeune solitaire qui m'avait converti ayant mis dans la route ma sagesse à plusieurs épreuves, dont je me tirai assez heureusement, nous traversâmes des plaines, des mers, des forêts, des montagnes, et enfin nous arrivâmes au Liban.

Que ne puis-je peindre toutes les caresses que je reçus à mon arrivée ! Compliments flatteurs, regards passionnés, doux serrements de mains, tendres accolades, rien ne fut épargné... Tout autour de moi respirait la joie la plus vive ; transporté, ému, je ne savais que répondre, lorsqu'au son d'une cloche qui se fit entendre, tous les solitaires s'éclipsèrent, et je me trouvai seul.

— Ah ! Dieu ! me disais-je, serait-il arrivé quelque malheur... la flamme peut-être... Courons leur prêter mon bras, leur donner ma vie même s'il le faut, pour leur prouver que je ne suis point ingrat.

A ces mots, je vole où je crois trouver le danger... J'arrive dans un vaste salon où le fumet de cent mets exquis frappe agréablement mon odorat... Mon âme entamée auparavant par l'inquiétude et la crainte s'en ouvre davantage à la joie. Je m'empare de la première place qui se présente, et dans un silence religieux je leur prouve que pour n'être qu'un profane je n'en ai pas moins d'appétit.

Un moment vit fondre tous les mets qui couvraient la table, et les rangs épais de bouteilles commencent à s'éclaircir.

Un second service succède au premier et ne fait que paraître pour faire place à un troisième : celui-ci à un quatrième. Les vins les plus exquis coulent à grands flots : on but, on mangea, on

raisonna, et tout en louant la sobriété, chacun de nous s'enivra.

Le soir je sors de table en chancelant, et je descends au jardin. L'état où je me trouvais ne m'empêcha pas d'en sentir toutes les merveilles. Imaginez des allées qui se perdent au loin dans la campagne, des berceaux charmants où l'on respire le frais à toutes les heures du jour ; ici, des bassins d'où s'élance une colonne de cristal qui retombe en perles liquides ; là, dans une grotte obscure, une source charmante qui coule à petits flots sur un lit tapissé de mousse et couvert en partie de feuillage.

Dans l'espèce d'enchantement où je me trouvais, j'étais prêt à m'écrier sur tant de merveilles, lorsque j'aperçus dans ce réduit sacré nos respectables solitaires qui, étendus mollement sur des lits de gazon, buvaient à longs traits dans la coupe des songes l'oubli de leurs peines. La crainte de blesser la discipline qui régnait dans cette maison me porta à les imiter. Je me livrai au sommeil le plus doux, et dégagé de tous soins et de toute inquiétude, pour la première fois de ma vie, je dormis pour moi-même.

Je m'éveillai en sursaut au bruit que firent tous les solitaires que je voyais accourir à la maison, et ne doutant point, en entendant la même cloche, que leur zèle ne partît du même motif, je me résignai comme les autres ; mais l'imagination encore frappée par la scène du

matin, j'enviais le bonheur de ceux dont l'estomac n'a pas de mémoire.

Je les regardais en soupirant... Je levais les mains au ciel... Je dévorais la table des yeux et je ne touchais à rien. Cependant fatigué de cet état de souffrance et d'ignominie, je rappelai ma fierté ; le dépit me donna de nouvelles forces, je m'emparai d'un grand verre que je vidai d'une seule haleine et qui fut pour moi une potion du fleuve d'oubli... Profitant alors de la fortune qui commençait à me sourire, j'entame, je dissèque, je dévore tout ce qui s'offre sous ma main...

Les solitaires étonnés poussent des cris de joie, et par dix rasades successivement à la ronde, ils font retentir jusqu'au troisième ciel le nom du nouveau converti.

Cependant l'envie de mourir d'une mort plus glorieuse que d'une indigestion me fit quitter mes nouveaux cénomanes, et l'on me porta dans la cellule qui m'était destinée.



CHAPITRE XXXV.

Le Lycée.

Après un sommeil qui dissipa toutes les vapeurs de la veille, je réfléchissais sur moi-même. J'admirais par quel fil imperceptible l'ordre du destin m'avait arraché aux folles délices du siècle pour me conduire à une vie plus pénitente. Je rappelais dans mon esprit tout ce qui m'était déjà arrivé dans cette maison de grâces et de bénédictions; combien ce régime austère offrait de charmes à une âme véritablement éprise de son salut, et avec combien de profusion la Providence répandait ses biens sur ses élus, tandis que des millions de malheureux qui n'étaient qu'utiles, manquaient le plus souvent du nécessaire!

J'aurais fait encore beaucoup d'autres réflexions, lorsque je fus frappé de l'apparence d'une bibliothèque. Je tressaillis à cette découverte!.. une bibliothèque au Mont Liban!.. Je m'approche en palpitant de joie : quel phénomène! la postérité voudra-t-elle m'en croire... Un Jansénius, un Molina, tous deux côte à côte, et néanmoins tous deux en paix!.. O maison respectable!.. séjour de sainteté! ce n'est pas le moindre des miracles qui s'opèrent chez vous tous les jours.

Plus bas les saints Pères et les Apôtres placés suivant leur rang, et tous d'accord sur tous les points! les Prophètes devenus intelligibles sans le secours des commentateurs. C'était là ce qu'on avait placé dans ma cellule, pour élever mon âme aux réflexions sublimes. Mais dans le cas où la chair rétive eut voulu regimber on avait mis un antidote sûr dans les rayons opposés. C'étaient d'énormes compilations de mandements, de sermons, de paraphrases, et de commentaires. Je trouvai que le châtiment était trop rigoureux pour une faute si légère. J'aperçus un peu plus loin vingt in-folio de feuilles rassemblées.

Sans doute, me disais-je, c'est ce grand dépôt de l'esprit humain, ce magasin, des connaissances universelles. J'ouvre, je parcours, et je vois que ce ne sont que les informes compilations de ces dévots férailleurs qui passent leur vie à batailler sur un mot. Laissons-les s'escrimer

sans prendre parti dans la dispute. Aujourd'hui à force de parler de religion, on a trouvé le secret de n'en point avoir.

Je vis encore un grand nombre de panégyriques en l'honneur de quelques saints du Liban, aussi inconnus que les écrivains qui les célébraient; un tas de pesantes dissertations, de discours et de harangues académiques. Dans la frayeur qu'ils m'inspirèrent, je reculai de quelques pas, et mes yeux presque assoupis eurent besoin de se porter ailleurs, lorsque j'aperçus un énorme manuscrit, en réponse de je ne sais quelle constitution, ouvrage respectable du premier pasteur des croyants, qui excitait une partie de son troupeau à couper saintement la gorge à l'autre.

Je me jetai à genoux à l'aspect de ce livre sacré. O profondeur! ô abîme des décrets impénétrables!..

— Oui, m'écriai-je, j'adore les sublimes vérités que ce livre contient. Portons le fer, la flamme chez nos amis, égorgeons nos frères, poignardons nos sœurs et nos mères, écrasons l'enfant encore à la mamelle; le ciel le commande, tout est bien; et pouvons-nous douter qu'il ne le commande, puisqu'il l'a révélé à ceux qui sont les organes de ses volontés sur la terre!



CHAPITRE XXXVI.

Les Brochures.

Le secret de faire, d'un goût passager, une passion terrible et durable, c'est d'y rencontrer des obstacles. De tous temps Aglaé avait eu l'antipathie la plus marquée pour Clairval; on défend à la belle de le revoir, et dès lors Aglaé adore Clairval. Lindor était né pour être le modèle des jeunes gens de son âge ; mais il dépend d'un oncle avare qui lui interdit les plaisirs les plus innocents; voilà Lindor prodigue et libertin. J'avais eu toujours du goût pour la lecture, mais les livres me manquent; et ce goût devient bientôt une espèce de fureur.

J'épanchai mes chagrins dans le cœur d'un

jeune solitaire avec lequel un rapport d'âge et de caractère m'avait déjà lié.

— Quoi donc, me dit-il en souriant, pensez-vous de bonne foi que l'on s'amuse à lire ces bouquins vermoulus?.. Quelques pédants peut-être peuvent encore s'en occuper; mais le petit-maître de l'ordre...

— Le petit-maître de l'ordre! interrompis-je avec la plus grande surprise. Quoi! parmi des solitaires!..

— Ah! ah! que vous êtes novice encore... En vérité vous me faites pitié... Ecoutez-moi, et rendez-vous digne des mystères que je vais vous révéler.

Notre instituteur, qui était pauvre mais pieux, ne laissa en mourant qu'une besace et un bâton. Ils tombèrent en partage à un homme entendu, souple, habile, qui par son économie décupla la valeur du fonds. Chaque membre travaillant de concert pour le bien public, le patrimoine s'accrut par les aumônes des fidèles et les largesses des princes. Enfin l'ordre devenu assez puissant pour se passer des autres, leur abandonna la besace, et, pour s'en servir au besoin, conserva le bâton.

On comprit que l'homme était né pour l'homme, que la vertu dans les déserts n'est utile qu'à ceux qui la pratiquent, et que le sage se devait au bonheur de l'humanité. Convaincu de ces grandes vérités, nos solitaires quittèrent les

déserts et vinrent habiter parmi leurs semblables.

Leur vie sainte et austère intimida au lieu de consoler, et il fallut pour guérir leurs frères se prêter à leurs faiblesses. On vit le solitaire adoucir ses traits farouches, étudier les hommes, emprunter leur jargon, leurs manières enjouées, et sous le masque du plaisir les ramener peu à peu à la sagesse. Tels sont ceux que le monde, toujours méchant, appelle petits-maîtres; tels sont les motifs sacrés qui ont porté ces hommes respectables à sacrifier leur réputation au bonheur des autres hommes; mais, comme il est dès ce monde une récompense pour lè juste, l'être bienfaisant qui veille sur tout, leur a envoyé la volupté, en dédommagement de tant de peines.

A ces mots qui m'avaient jeté dans une espèce d'extase, il me prit la main et me conduisit dans un salon, où l'on voyait rassemblé ce que le génie des nations avait enfanté de plus sublime. Il me fit remarquer aussi, dans le fond d'une alcôve que cachait un rideau, une seconde bibliothèque choisie par le plaisir même. Brochures nouvelles, couplets à la mode, romans du siècle, poésies délicates et légères, tout annonçait l'agrément et le goût.

On y trouvait cet écrivain agréable, profond, sublime, ce génie universel qui, d'un pinceau toujours varié, toujours fécond a tracé les héros, l'amour, les anges et les dieux.

Les Démosthènes, les Périclès du siècle s'élevaient fièrement à côté des orateurs de Rome et d'Athènes. On voyait près d'eux ce poète aimable qui a disputé à Théocrite et à Virgile la gloire du combat pastoral : supérieur peut-être s'il n'eût chanté que l'amour et les bergères.

Plus loin, le rival d'Ovide, le Tibulle moderne et l'Anacréon de la Seine, qui ont su parer leurs fronts des roses de l'antiquité; et le Pétrone de son siècle, ce peintre brillant de nos folies et de nos mœurs... Mille autres encore dont les pinceaux voluptueux ont enrichi le boudoir des amours.

Transporté à l'aspect de tant de trésors, je ne trouvais pas d'expressions assez fortes pour témoigner ma reconnaissance au jeune solitaire. C'était par ses soins que mes jours allaient s'écouler dans la joie et les délices; voyons cependant, s'il ne me manque rien encore pour le bonheur.



CHAPITRE XXXVII.

Ce qu'on fait, quand on sent qu'on peut faire.

Me voilà sans soucis, sans inquiétudes. Je suis outre cela solitaire et j'ai des livres; mais suis-je heureux?.. Hélas! l'homme n'est pas fait pour l'être. Toutes les saintes méditations auxquelles je m'abandonne, tous les innocents plaisirs que je goûte, toutes les solides réflexions que je fais laissent encore un vide immense dans mon cœur. Tel qu'un buveur, qu'un léger sommeil surprend dans l'orgie et qui bientôt s'éveille avec une soif encore plus ardente, de même la nature qui n'était qu'assoupie, annonce son réveil avec fureur.

Je rougissais, car j'ai toujours eu une dose honnête de pudeur, je rougissais, dis-je, de l'excessif embonpoint que je me remarquais tous les jours, et j'en eusse été inconsolable, si je ne me fusse aperçu que c'était un mal particulier à tout l'ordre. Je vis aussi que la contemplation des choses célestes n'empêchait pas nos solitaires de se mêler un peu de ce qui se passait ici-bas. Leur charité onctueuse et fervente les portait à essuyer les larmes de tous les jeunes malheureux, et à pénétrer dans le sein des familles désolées, où avec le même zèle ils consolaient la veuve et l'orpheline.

Je me disposais à suivre cet exemple respectable, et à participer pour quelque chose à leurs vertus, lorsqu'on m'apprit qu'il y avait une loi qui modérait le zèle emporté des jeunes cénobites. Je fus sensible à cette exception qui nous faisait outrage. En vain en demandai-je l'abrogation.

— Telles sont nos lois, mon fils, me répondit un vieux bonnet de l'ordre, en me pressant tendrement dans ses bras, et en me couvrant de baisers...

Je voulus lui prouver qu'elles étaient injustes; mais le pieux solitaire m'embrassa encore, me donna sa bénédiction, et sortit sans me répondre.

Je pris aussitôt la résolution d'avoir secrètement de la charité; persuadé qu'on peut

enfreindre la loi, lorsqu'il en résulte un plus grand bien que dans l'observation trop littérale.

La forme du gouvernement de cette maison était aristo-démocratique : on y voyait deux corps, le sénat et le peuple. Par le peuple j'entends toutes les familles qui par leur état, leur fortune et par d'autres nœuds plus chers encore étaient attachées au sénat; et par le sénat je comprends tous les pieux solitaires de qui dépendait le peuple.

Chaque membre subalterne dirigeait en vrai citoyen le but de toutes ses actions au bien général, et avait plus ou moins de crédit dans les diètes, en raison du plus ou moins de mérite de sa jeune épouse et des dispositions plus ou moins heureuses qu'on remarquait dans ses enfants.

Malgré ces ressources domestiques, cent belles houris au dehors étaient continuellement en guerre pour se disputer leurs conquêtes. C'était l'élite des petites-maîtresses du Liban; des dévotes au teint frais et toujours le chapelet en main, mais qui songent si saintement à la bagatelle; de ces femmes respectables que le monde méchant appelle bégueules, et qui ne sont rien moins que cela dans le tête-à-tête; enfin de ces précieuses à pudeur qui, jusque dans les bras de leurs amants, font au ciel le sacrifice de leurs plaisirs, etc., etc., etc.

CHAPITRE XXXVIII.

L'Hélicon.

Un jour je vis entrer dans la cellule d'un de nos solitaires une brune piquante, dont le minois fripon m'affola. Ah! c'est sans doute quelque veuve affligée... Il a le plaisir de la consoler... Il verse abondamment sur elle toute la plénitude de ses grâces; et moi!.. avec le cœur le plus compatissant, le plus sensible... je ne trouve pas même l'occasion d'obliger...

Mais revenons à ma brune, et amusons-nous à crayonner son caractère, en attendant qu'elle sorte bien consolée des bras du solitaire.

Née avec un goût pour tous les arts, Daphné

cependant ne cultive que ceux qui peuvent la rendre plus aimable. Tour à tour solide et frivole, jamais on n'éprouve avec elle cet ennui qui naît de l'uniformité. Sa main brillante et légère voltige avec rapidité sur les touches d'un clavecin qui obéit à tout ce qu'elle veut peindre. Elle passe successivement du luth à la harpe, et toujours avec une nouvelle âme. Sa voix douce, mélodieuse exprime l'amour, le plaisir, la gaieté, et l'on croit encore l'entendre longtemps après qu'elle a chanté. Le sentiment chez elle supplée à tout; elle s'attache moins à raisonner qu'à sentir... Mais avec tant d'avantages, il ne manquerait à Daphné, pour être parfaite, que d'avoir assez d'art pour laisser croire qu'elle les ignore. Cependant telle qu'elle est, je brûle d'envie de la voir, de la connaître. Après bien des projets que je n'exécutai point, je pris celui de me travestir... en Apollon... Mais de tous temps les Daphnés ont été si cruelles !..

Voyons; celle-ci n'est peut-être pas de la trempe des autres... et j'essaie, et je rime, et je lui envoye incognito mes vers.

On me lit avec intérêt; on cherche à deviner l'auteur, on raisonne, on s'intrigue, et l'auteur garde l'incognito. Ceci pique la curiosité, on redouble de soins pour le découvrir : on met des espions en campagne, on conjecture, on soupçonne; toujours point d'auteur.

Mais si c'était le nouveau converti ! L'idée est

folle... Un solitaire lettré! qu'ils s'en gardent bien, ils ont des talents plus solides... Cependant... sa physionomie annonce... Ceci mérite d'être éclairci.

En faisant ces réflexions, ou de pareilles à peu près, la belle s'enfonçait dans un berceau dont le feuillage épais rompait la clarté du jour; et moi, le front appuyé sur une main, un crayon de l'autre, j'ajoutais une nouvelle couche au portrait de Daphné. J'avais dépouillé pour elle toutes les déesses de leurs attributs. Minerve n'était plus qu'une imbécile qui lui avait donné tout son savoir; Hébé lui avait cédé sa jeunesse, sa fraîcheur, et Vénus, sa ceinture.

Je relisais avec âme un morceau dont je m'applaudissais, lorsqu'une maudite rime vint ralentir la marche rapide de l'ouvrage...

— O Muses! m'écriai-je, abandonnez-vous un nourrisson fidèle!.. Chanter Daphné, c'est chanter la beauté et les grâces... Muses!.. Divinités fabuleuses pour les imaginations glacées! Ah! vous existez pour moi... je le sens...

A ces mots je vois tomber une branche de myrte et de rose à mes pieds. Dans l'étonnement où je suis, je jette les yeux autour de moi, je sonde la sombre profondeur des berceaux; mais rien ne s'offre à mes yeux.

— Muses, m'écriai-je de nouveau dans une sainte horreur, mettez le comble à vos faveurs; ne dédaignez point de paraître aux yeux d'un

mortel... O divinités favorables, enchaînez-moi par un double bienfait; paraissez sous les grâces de Daphné.

A l'instant je vois le feuillage s'agiter; je frémis : une marche légère se fait entendre... Une douce frayeur se glisse dans mon âme, je me précipite la face contre terre ; je reste quelque temps immobile, j'entr'ouvre les yeux en palpitant... J'aperçois une nymphe ou plutôt une déesse d'une taille majestueuse, mollement étendue sur un lit de fleurs à côté de moi...

O dieux ! est-ce un songe... J'étends une main en frémissant... je sens... je sens qu'elle existe, j'approche dans un saint respect... Que de charmes ! Comme sa bouche me sourit dans son sommeil !.. Quelle sublime ressemblance !.. Quels rapports dans tous les traits !.. Et que ce bras charmant est voluptueusement dessiné ! Quels délicieux contours ! Comme ce cœur palpite !..

— O la plus belle des muses ! oublie un moment que je ne suis qu'un mortel ou associe-moi à ta divinité. Diane aima Endymion, l'Aurore Titon, Vénus Adonis ; si je pouvais trouver grâce aux yeux de l'Amour... Non... tu peux me punir... Tu peux, à ton secours, invoquer la foudre ; mais j'aime, j'adore, je brûle... Eh ! quelle vie pourrait valoir ma mort ?..

J'avais à peine fini ces mots, que je pressais déjà la muse dans mes bras... que je la couvrais de mes baisers... La docile déité n'opposait qu'un doux sommeil, qu'un doux mouvement, qu'une douce palpitation, qu'un doux clignotement à mes transports, et une jolie dent qui me pinça la lèvre me fit voir que les déesses avaient leur quart d'heure de faiblesse comme les autres femmes.

Aussitôt l'illusion disparaît, l'imagination se détend, et je ne vois plus que Daphné. On feint de sortir d'un doux sommeil... on paraît frappée de me voir... on joue l'étonnement, la surprise, la frayeur... On semble ignorer le plus doux des larcins... On se demande qui je suis moi-même...

— Ah ! m'écriai-je, femme ou muse ne me traitez pas avec tant de rigueur... Je me croyais dans le cas d'espérer des égards plus tendres : on rit, on me persifle, et sans une preuve trop récente encore et trop intimement gravée dans mon imagination, la belle m'aurait persuadé que tout n'était qu'un délire poétique et qu'un songe.

Démonté de l'air de froideur et d'indifférence avec lequel on me traitait, je voulus faire revivre mes premiers droits ; mais on échappe à ma poursuite, et en me lançant un coup d'œil malin, on disparaît comme un éclair.

Je reçus le lendemain un billet de Daphné qui

s'informait méchamment de ma santé; si le repos de la nuit avait rendu le calme à mon imagination, et si je persistais encore dans le désir de la veille.

Je fus porter moi-même la réponse à ce billet. Elle me persifle à mon arrivée : je feins de ne point l'entendre, on me rappela la conversation du bosquet.

Je ne m'en souviens pas d'un mot. On me reproche la brusque attaque qui avait terminé la scène.

Je soutiens mon rôle jusqu'à la fin, et j'ajoute très froidement que je ne me rappelle pas d'avoir eu le bonheur de la voir.

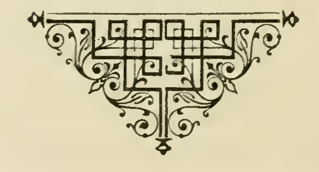
Ce défaut de mémoire la piqua : je m'aperçus qu'elle n'eût pas été fâchée de me trouver en défaut; mais j'étais bien aise de lui prouver que je savais quelquefois persifler aussi.

On feignit d'oublier entièrement l'apparition de la muse, et la conversation tomba sur d'autres choses.

Je songeai alors à attaquer sérieusement Daphné. J'y procédai dans les formes ordinaires, et je m'aperçus que chaque jour je faisais quelques progrès. Je redoublai d'attention et de soins : chaque heure, chaque instant semblait ajouter à ma flamme. Enfin, après deux mois d'attaques, j'eus le bonheur d'emporter la place. Alors dans un de ces moments où l'on semble s'oublier :

— Ah ! m'écriai-je, friponne !.. reprends ta divinité ; il en coûte trop de peine avec les mortelles.

La belle en souriant s'endormit dans la volupté.



CHAPITRE XXXIX.

Avis pour réussir dans le monde.

Comme il est dans l'ordre établi d'avoir un confident, je jetai les yeux sur un jeune solitaire que je rendis dépositaire de mon bonheur.

— Que tu es heureux, s'écria-t-il, et que j'envie un sort pareil ! Hélas ! dévoré sans cesse par les passions les plus vives, chaque jour ajoute encore à mon tourment... Que me sert-il d'entendre louer si je ne dois point ces éloges à la sincérité des femmes ?..

— Console-toi, mon ami, tu as bu le plus amer de la coupe : le plaisir n'est pas loin ; ta beauté, ta jeunesse sont un trésor dont les femmes seules

ont droit de jouir. Je veux détruire la puissance injurieuse de l'usurpateur, et rétablir dès ce soir même ce sexe aimable dans ses premiers droits.

En même temps je crus lui devoir quelques préceptes pour se conduire dans un monde nouveau bien différent de celui des solitaires.

— Bannissez, lui dis-je, tout ce qui pourrait être trop réfléchi, trop pensé. Il est de bon ton de ne pas plus penser ce que l'on dit, que de dire ce que l'on pense. On vous fera toujours un moindre crime de manquer de bon sens, que de paraître en manquer. S'il vous arrive d'avoir quelquefois raison, le seul moyen de réparer cette faute, c'est de ne pas faire semblant de vous en apercevoir. Il est des occasions où l'on peut être modeste impunément ; mais en général on risque trop à le paraître. Si vous voulez bientôt vous rendre fameux, tranchez, décidez sur tout sans rien savoir ; emparez-vous fièrement de la conversation ; écrasez l'homme instruit qui a le malheur d'être timide. Souvenez-vous qu'une sottise dite avec gravité tient lieu d'une chose sensée. Lancez l'épigramme et le sarcasme ; déchirez sans distinction l'honnête homme comme celui qui ne l'est pas : quelquefois en se faisant craindre, on réussit à se faire aimer. *

* Rien de plus étonnant que ces maximes, par leur contradiction et leur vérité : le monde n'agit pas autrement ; « il veut, il ne veut pas, il accepte, il refuse. » Et cependant on réussit dans la plupart des sociétés. O temps ! ô mœurs ! (NOTE DE L'EDITEUR.)

Cette petite leçon nous conduisit insensiblement chez Daphné, où nous trouvâmes déjà la compagnie assemblée. On nous reçut de la manière la plus flatteuse, et on goûta beaucoup la figure et l'esprit de mon jeune élève ; car le cœur d'une femme, comme on sait, gravite naturellement vers un joli homme. De tous côtés on se disputa le soin d'entreprendre son éducation : on le caressa, fêta, agaça, et on finit par l'attaquer sérieusement, puisqu'il n'était pas assez méchant pour faire les premières hostilités.

Parmi les guerrières aimables qui se disputaient son cœur, une jeune amazone, célèbre par son esprit, sa jeunesse et ses charmes, mit en fuite toutes ses rivales. Mon jeune élève, par son trouble, ses soupirs, avait déjà annoncé à tout le monde le moment du réveil de son cœur ; mais il n'avait encore osé en faire l'aveu.

Enfin après avoir combattu un mois entier sa timidité, il risqua de dire à l'oreille de sa belle qu'il l'adorait; mais il en fut si fort déconcerté, qu'il n'y eut personne qui n'eût éventé son secret.

Ce premier succès redoubla son courage ; au bout de huit jours il lui baisa la robe, huit autres après la main, et continuant toujours avec la même méthode, au bout de dix ans il eut pu en venir à la conclusion, si la belle, dont l'imagination rapide ne s'accommodait pas de tant de lenteurs, n'eût par pitié pour lui et pour elle-même abrégé l'histoire.

On lui permit donc d'assister le lendemain à son lever. Déjà le désordre charmant de la première toilette, les grâces piquantes du tête-à-tête, le désir enfin qui rend si entreprenant, ont dissipé sa timidité : il va franchir le dernier pas; mais la belle pour s'acquitter du peu qu'elle devait à la décence de son sexe, affecte encore une rigueur qui n'est plus de saison, et renverse l'édifice qui lui avait coûté tant de soins.

Dupe de cette fausse bravade, ce pauvre amant pétrifié, anéanti, et baissant les yeux de honte quitta la plus heureuse des situations pour en prendre une plus suppliante. La larme à l'œil on reconnaît ses torts, et on demande grâce.

— Je ne dois point vous l'accorder, dit la belle avec douceur... Vous iriez peut-être encore...

— Ah ! que la foudre plutôt mille fois...

— Arrêtez, je ne veux point de vos serments.

— Hélas ! je vois avec douleur que j'ai perdu votre confiance; mais je jure par ce que j'ai de plus sacré...

— Encore ! je n'y tiens plus ; de grâce, laissez-moi ; j'ai besoin de repos.

Ne démêlant pas mieux la cause de ce dernier transport que de ceux qui l'avaient précédé, on se retirait déjà d'un air consterné.

— Arrêtez, s'écria-t-elle ; ne pensez pas ainsi m'échapper. Vous me devez raison de l'outrage... asseyez-vous.

Il allait par respect prendre un siège plus éloigné.

— Non... je veux vous voir de plus près... mettez-vous sur ce sopha... vous m'avez offensée, mais votre repentir, l'amour ont tout effacé... Et pour vous prouver que la paix est sincère, je veux la sceller par un baiser.

La belle alors entrelaçant ses bras dans les siens demeura quelque temps la bouche collée sur sa joue, et laissant tomber sur lui des yeux pleins d'une langueur touchante, elle s'efforça par mille caresses à lui rendre sa première audace ; mais ayant développé inutilement tout ce manège séduisant qu'une femme adroite emploie en pareil cas, le dépit l'emporta; elle feignit une migraine affreuse, et s'enferma dans son boudoir.

Cet amant désespéré vint aussitôt me faire part de son malheur. La nouveauté de cette scène me fit rire jusqu'aux larmes.

— Le cas est grave, ajoutai-je d'un air sérieux; comment s'en tirer!.. heureusement qu'il te reste encore une dernière ressource.

— Ah! de grâce, par pitié quelle est-elle?

— C'est d'aller mourir de douleur au pied de quelque rocher, en reprochant à ton inhumaine sa cruauté et ses rigueurs.

Voilà donc, m'écriai-je, voilà donc le fruit de mes leçons. Mes Cyrus, tes Céladons, mon pauvre ami, t'ont fait perdre la tête... Ton

esprit romanesque ne connaît que les femmes du temps passé, mais pas la moindre soubrette du siècle où tu vis. Et où as-tu pris qu'elles fussent si cruelles, si barbares ! Qu'ont-elles fait pour mériter une idée aussi outrageante ! Va, s'il est encore aujourd'hui quelque amant maltraité, c'est toujours celui qui n'a pas l'instinct de deviner le moment de jouir.

Je lui apportai plusieurs autres raisons encore, dont quelqu'un un peu éclairé se doute : il profita de mes avis et fut heureux; c'est ce que je souhaite à tous mes lecteurs.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE XL.

LE VERRE D'EAU.

PARMI les folles aimables qui embellissaient notre société, on distinguait surtout madame de Sainville. Une taille svelte, mais moins svelte encore que celle de Daphné, deux grands yeux bien noirs, bien voluptueux, bien fripons, mais moins touchants encore, moins fripons que ceux de Daphné; un ensemble heureux, des saillies, de l'esprit, mais infiniment moins que Daphné, telle était madame de Sainville.

Son étourderie, ses caprices, la singularité de son caractère m'inspirèrent quelque goût pour elle. Ce n'était point de l'amour; Daphné seule était en droit de régner sur mon âme. C'était

encore moins le désir, il était tout pour Daphné, mais sans amour, sans désir, c'était une espèce de besoin pour moi de la connaître.

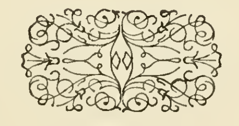
Je cherchai d'abord à mériter de sa part une légère attention, et peu à peu je lui rendis des soins plus marqués. Elle reçut l'aveu de ma tendresse, comme une femme accoutumée dès longtemps à de pareilles déclarations. Qu'elle m'eût alors laissé entrevoir la moindre espérance, et le caprice qui me rapprochait d'elle était détruit, j'oubliais pour la vie madame de Sainville. Mais cette espèce d'indifférence réveilla mon amour-propre, je crus voir le moment où je serais la victime de la passion la plus violente. Mes visites deviennent plus fréquentes : je suis dévoré de la soif de la voir ; il faut lui parler, l'entendre, l'adorer, et le nombre de ses caprices augmente le poids de mes chaînes.

Un jour qu'elle semblait plus attentive à m'entendre, qu'elle abandonnait une main blanche comme la neige à mes baisers, qu'elle entrait dans cette rêverie délicieuse, cette rêverie touchante qui précède l'instant de la volupté, croyant déjà avoir fixé son esprit volage, je me livre aux plus doux transports : j'imprime mes lèvres brûlantes sur ses lèvres ; j'y savoure un baiser qu'elle partage à demi, lorsqu'elle sort de son assoupissement, me regarde d'un air étonné, s'arrache de mes bras, sonne ses gens et avec la voix la plus tranquille :

— Saint-Jean, apportez un verre d'eau à monsieur.

Cette saillie amère et déplacée fut un coup de foudre qui anéantit l'amour, et ne me laissa plus d'autre désir que celui de la vengeance. Je me remets de mon trouble ; je deviens plus pressant, je redouble mes protestations, je prie, je presse, je gémis et, profitant d'un moment de faiblesse qui n'échappe point à mon sang-froid, je l'amène au point de n'avoir plus rien à me refuser ; alors je tire le cordon à mon tour, et laissant l'autel sans sacrifice :

— Saint-Jean, m'écriai-je en sortant, donnez un verre d'eau à madame.



CHAPITRE XLI.

LES PASSIONS FORTES S'ÉNONCENT PAR EXPLOSION, ET NE PERMETTENT GUÈRE LE BRILLANT DE L'ESPRIT.

HÉLAS! la vie est si courte! Elle est remplie de tant de peines! semée de tant d'écueils!.. Et l'homme cependant... l'homme cherche à troubler la source limpide qui doit apaiser sa soif. Les plaisirs de ce monde ressemblent au miel que l'on ferait filtrer dans une coupe empoisonnée. Sera-t-il dit qu'après tant de siècles d'expérience, l'homme soit aussi nouveau dans la vie que le premier jour.

Ames sensibles et compatissantes, qui avez lu ces mémoires, hélas! fermez le livre, et

n'achevez pas. Je n'ai plus que des malheurs à vous raconter.

Par où commencer cet horrible récit ?.. Mon cœur profondément entamé par la douleur, saigne encore de ses blessures ; dans ce moment même ma plume est trempée dans les larmes.

Nous étions un soir chez Daphné, où s'était rassemblée la société la plus vivante et la plus aimable, lorsqu'on vint annoncer un de nos solitaires. Etonné de nous y trouver, il nous fit d'un air embarrassé quelques civilités auxquelles nous répondîmes avec un embarras égal.

La conversation perdant bientôt sa vivacité, devint triste, morne, languissante. Le pesant dieu d'ennui se traînait pas à pas, et déjà les plaisirs s'étaient éclipsés, quand le solitaire secouant le premier ce joug insupportable, la remena à ce coloris brillant, à ce degré d'enjouement où elle était d'abord. Je ne fus pas un des dernier à y contribuer ; jamais je n'avais manié si légèrement et avec tant de facilité le persiflage. C'était la fleur brillante de l'imagination et de la plus fine plaisanterie ; j'avais pour tout dire ce jour-là tout mon esprit en argent comptant, et je m'en trouvai passablement bien ; la fortune semblait encore me seconder. Je vis le solitaire réduit à porter son encens aux douairières, tandis qu'avec la jeunesse vive et folâtre je faisais cercle à part. Il

frémit de cette audace, et plein d'une sainte horreur pour tous ceux qui étaient présents, se retira en priant le ciel de ne point laisser impuni un si grand crime.

Son départ nous ouvrit les yeux, et nous aperçûmes alors toute l'étendue de la faute que nous avions faite. Nous nous disposons à la réparer, s'il est possible et à ne rien oublier pour ramener les esprits à la clémence. Mais quel spectacle à notre arrivée...

Toute la maison en rumeur... Tous les solitaires au chapitre !.. C'est en vain que nous tentons notre salut par la fuite, les portes d'airain se ferment avec bruit sur nous ; on nous presse, on nous saisit, on nous entraîne. On va nous juger. Placés tous deux à la porte du divan et chargés de chaînes, nous attendons en silence l'exil, la prison, où la mort.

Cependant nos juges s'assemblent : arrive le premier, l'œil cave, inquiet, enflammé, le redoutable don Falsario, le plus savant des solitaires dans l'étude des lois. Chargé depuis vingt ans du poids énorme de vingt procès, c'est à son zèle, à ses soins que cent familles jadis opulentes doivent l'heureuse médiocrité dont elles jouissent.

Celui qui suivait d'un pas plus gai était l'intendant des vins des solitaires. Jamais homme n'avait égalé sa vaste érudition : vous l'eussiez vu dans le lycée environné d'une foule innom-

brable de volumes dont son mérite l'avait rendu le bibliothécaire. Non seulement il connaissait ce que le pays du Liban dans ce genre avait produit de plus précieux, mais sa vaste littérature n'avait de bornes que celles de l'univers.

Elle s'étendait sur les vins de France, d'Italie et de Chypre ; il n'ignorait ni d'où l'on tirait le Malaga et l'Alicante, ni le coteau fameux du Tokay.

Suivaient le tendre Friandello et le fidèle Désirelli, à jamais célèbres par la douce amitié qui les unissait dès l'enfance ; le premier, fameux par l'art exquis de distinguer les meilleurs fruits et les meilleurs melons ; l'autre les faisans les plus succulents et les plus délicieux brochets.

Après eux arrivait à pas doux et mesurés l'aimable Amoréon, le pontife chéri d'un temple de vierges consacrées à Vesta, semant sur ses traces l'ambre et le musc. Jamais les rayons du midi n'avaient vu son teint vermeil ; jamais l'air brûlant de la canicule n'avait bruni la blancheur de sa main. Il jette un coup d'œil plein d'une douce langueur sur l'assemblée, leur donne à tous sa bénédiction, tombe en soupirant sur un lit d'édredon, et s'endort.

Après eux s'avançait à petites journées le vaste, l'étonnant Colasso, dont quatre hommes à force de levier peuvent à peine soutenir la masse énorme. Le vent sort en sifflant de ses larges

narines ; son front et ses tempes sont inondés de l'eau que le mouvement doux de sa litière fait couler... On le descend avec peine sur une pile de carreaux, où son poids le cache à demi.

Tous avaient pris leurs places, tous écoutaient dans le plus grand silence lorsque le solitaire qui avait convoqué le chapitre s'avançant l'œil hagard et terrible, et déchirant sa calotte, dont il jette les morceaux à tous les membres du Conseil :

— Justice, s'écrie-t-il... tout est perdu... tout est perdu.

— Ah ciel ! nos vins d'Espagne seraient-ils gâtés? Ce méchant visir aurait-il de nouveau rogné nos portions?

— Sœur Luce, dit le directeur d'une voix touchante en appuyant mollement sa tête sur son bras, sœur Luce, mes frères, serait-elle enrhumée ?

— Justice, s'écria de nouveau le solitaire, justice, écoutez et tremblez.

Chacun frémit dans l'attente de ce qu'on doit annoncer de deux de nos jeunes frères, auxquels, suivant les statuts de l'ordre, il est défendu de sortir du Liban avantl e temps prescrit.

— Eh bien ! répliqua un des solitaires d'une voix étouffée.

— Eh bien ! ces impies au mépris de la religion, des lois... Je n'ai pas la force d'achever.

— Anathème ! s'écrièrent-ils, anathème !

— Ce n'est pas tout... Ils ont osé.

— Les impies !

— En ma présence...

— Les sacrilèges !

— Conter fleurette aux belles.

— Anathème ! anathème !

— Et pour comble d'horreurs ils étaient écoutés !

— Malédiction! sacrilège ! anathème !

La rage les empêcha de poursuivre. On ne s'occupe plus que d'imaginer un genre de supplice effrayant pour de pareils réprouvés. Chacun pour cela donne sa voix : l'un nous condamne à travailler pendant un an aux carrières, l'autre à une rigoureuse discipline de six mois. Mais Malagrido, le chef et le Caton de l'ordre, transporté d'une sainte fureur :

— Malheureux! s'écria-t-il... L'ai-je bien entendu?.. Quel démon vous transporte aujourd'hui? Ne craignez-vous pas de partager l'horreur de leur crime en accordant une si faible vengeance à la vertu?.. Qu'est devenue cette austère charité de l'Ordre? Où est maintenant cette antique discipline? O temps, ô mœurs! cette maison jadis si florissante fléchit, s'ébranle, et va s'enfonçant dans l'abîme.

A ces mots, il entonne d'une voix foudroyante le cantique d'Allah... Tous l'accompagnent en chœur... et faisant passer dans tous les esprits le zèle sacré qui l'inspire, nous fûmes condamnés

à être précipités dans l'abîme de mort, dans ce lieu terrible d'où l'on ne revoit jamais la lumière.

On allait exécuter cet arrêt barbare, quand le père Philocrate, le protecteur zélé des jeunes convertis encore imberbes, jetant sur nous un regard de compassion et s'élançant au-devant des licteurs :

— Arrêtez, cruels! arrêtez... Suspendez ces ordres de sang... Vengez l'outrage qu'on vous a fait ; mais dois-je être compris dans la vengeance!.. Lorsque vous faites tout pour vous, n'ai-je rien à espérer pour moi-même? Il fut un temps où une faute aussi légère eût trouvé grâce à vos yeux... Jadis concentrés dans vos familles, dans les bras de vos amies, de vos enfants, vous couliez des jours purs et tranquilles... Où sont-ils maintenant ces jours de l'âge d'or... ces jours heureux de l'innocence !.. Hélas! aurais-je le courage de le dire?.. Les femmes dans ces lieux sacrés, les femmes seules tiennent aujourd'hui les rênes de l'univers...

Il nous pressait alors tous deux contre son sein, et nous inondait de ses larmes. Ce spectacle touchant rappela à la douceur ceux qui s'étaient montrés les plus inflexibles; on revint aux voix, et le Divan ébranlé par le discours éloquent du père Philocrate, commua notre châtiment en une retraite de trois mois dans nos chambres, ce qui fût exécuté dès le soir même.

CHAPITRE XLII.

La Fameuse Affaire des Moulins.

Justum, et tenacem propositi virum....

. . . .

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ Hor.

A tous les vains efforts de la rage civile,
Le sage oppose une âme au-dessus des revers :
Il verrait à ses pieds s'écrouler l'univers,
Sur ses débris fumants il est ferme et tranquille.

Ce malheur, loin de m'abattre, sembla me donner plus d'énergie, plus de force, plus de courage. Mon âme se réveilla avec une nouvelle fierté ; elle s'éleva au-dessus d'elle-même. Tel est l'effet de l'infortune dans les âmes fortes.

Cependant aux premiers jours passés avec délices dans le commerce des Muses, en succédaient d'autres semés de soucis, d'ennuis, et qui me firent calculer le prix de ma liberté.

Je m'occupai sérieusement à tâcher d'adoucir ma prison. J'avais remarqué au jardin, dans mes jours de bonheur, une porte dérobée qui donnait sur une rue obscure et peu fréquentée. Il en fallait la clef : mon adresse sut me la procurer. J'en essayai un si grand nombre, je les limai tant de fois, qu'enfin la porte s'ouvre. J'avertis mon compagnon de captivité de mes premiers succès, et profitant tous deux du silence de la nuit, nous volâmes chez Daphné.

Qu'on juge de sa surprise, de nos transports, de nos plaisirs... Il y avait déjà quinze jours que nous étions en retraite... Quinze jours !.. C'est une éternité pour des âmes sensibles... La partie devint bientôt carrée par les soins de Daphné. Mon ami y retrouva celle qui enchaînait son cœur, et nos nuits s'écoulaient mollement entre le vin, l'amour et le plaisir.

Mais hélas ! la joie la plus vive, dit un vieux proverbe, n'est pas celle qui dure le plus, et le vieux proverbe a, ma foi, raison.

Nous fûmes par malheur aperçus en rentrant un soir par quelques-uns de ces braves que l'amour met toutes les nuits en campagne. Ils étaient brouillés avec notre uniforme et les deux partis étaient en guerre : c'est ce que nous ne

savions pas. Cette nuit, heureusement pour moi, afin de surprendre Daphné, j'avais quitté mon habit de solitaire, et je précédais mon compagnon de quelques pas en fredonnant une chanson bachique, lorsque j'aperçus mes trois spadassins qui masquaient la porte dérobée où nous devions rentrer.

Je lus à leur contenance le titre de la pièce qu'on voulait nous jouer. Pour m'en assurer davantage je leur demandai en riant s'ils attendaient là quelque bonne fortune.

— C'est cela précisément, me répondit-on, et il ne tiendra qu'à vous de la partager.

— Parbleu ! je le veux bien ; je suis un bon diable, et j'aime la joie.

Dans le même moment arriva mon jeune converti : l'aspect de ces trois fier-à-bras le déconcerta; mais rassuré bientôt en me voyant avec eux, il se disposait à ouvrir, quand l'un des trois par quelques légères escarmouches entama l'action. Un autre lui pinçant l'oreille lui demanda d'un air railleur sa bénédiction. Le jeune bonze la lui donna avec tant d'onction qu'il pensa lui casser la mâchoire.

Les deux spectateurs du combat croyent alors qu'il est temps de déployer leur bravoure. Ils se ruent sur lui, et font pleuvoir une grêle de coups de poings sur son râble.

— Un moment, morbleu ! m'écriai-je en les

saisissant tous deux aux cheveux, je veux aussi lui tenir compte de sa bénédiction.

A ces mots, tout en jurant contre mon ami, je prosterne mes deux braves à mes pieds. Ce nouveau renfort fait changer les affaires de face. Les agresseurs contraints de se défendre connurent à leurs dépens combien les forces d'un solitaire sont au-dessus de celles d'un profane. Mais ne voulant point abuser de notre victoire, nous leur donnâmes la paix et rentrâmes heureusement dans nos chambres.

Ces malheureux athlètes, fort maltraités, fort mécontents, se promettaient bien, en jurant, de ne jamais demander de secours en pareil cas, quand pour effacer la honte de leur défaite, arrive heureusement le dervis qui nous avait fait condamner. Cet homme pieux, brûlant du zèle le plus pur et le plus tendre pour son troupeau, et bravant les périls auxquels il pouvait s'exposer, venait de fortifier la vertu d'une jeune veuve aimable, qui était depuis un mois sous sa direction. Tel est le sacré, l'auguste caractère de la vertu. Ce n'est point le danger qu'elle mesure, mais son devoir.

A son aspect cette jeunesse corrompue n'écoute plus qu'une aveugle fureur : elle se précipite sur lui, et porte une main sacrilège sur l'oint du Seigneur. Ce saint homme roué, moulu, se lève après bien des efforts, et en priant Dieu pour ses

persécuteurs, regagne sa cellule, martyr de son zèle.

Le lendemain, les forêts, les plaines, les échos du Liban retentirent du bruit de ce terrible combat. Le peuple indigné rechercha les coupables pour les sacrifier à sa fureur; mais n'ayant pu les connaître, ils furent maudits et abandonnés à la justice d'Allah, dont la vengeance tôt ou tard éclate sur le crime.

Je quittai, quelque temps après, cette maison respectable, où sans doute, par les bons exemples que j'avais tous les jours sous les yeux, j'aurais bientôt achevé de me convertir, et entraîné par un trop malheureux penchant, je me replongeai de nouveau dans les vaines délices du siècle.



CHAPITRE XLIII.

Bataille contre des canards qui n'étaient pas des canards du Rhin.

Les deux ans que j'avais passés dans les délices d'une vie toute sainte, m'avaient donné une idée du siècle d'or. Mais à peine ai-je franchi le seuil de ma solitude, que partout s'offre à mes yeux l'horrible livrée de l'âge de fer. Je sentis bientôt que j'étais plus riche en embonpoint et en morale, que du côté de la bourse. Mon habit de solitaire était tout mon bien ; c'était une lettre de change qui n'avait pas beaucoup de crédit. Cependant il me fallait traverser des mers, des forêts, des Empires : l'embarras était de le faire sans espèces.

Je fus trouver ma muse, dont le sentiment n'était point encore éteint ; elle avait fait de moi un dieu dans le bosquet ; par une nouvelle métamorphose elle me travestit en élève de Mars. Je suspendis ma simarre dans son boudoir, la seule chose qu'il fût en mon pouvoir de lui laisser, et je partis.

Le soleil était déjà sur la fin de sa carrière, lorsque je perdis de vue les hautes tours du Liban. Je leur dis un dernier adieu, et je portai mes pas vers une petite ville dont je n'étais plus éloigné que de quelques milles... Ayant choisi l'hôtellerie dont l'apparence me frappa davantage, j'y trouvai un jeune militaire conduisant deux nouveaux enrôlés qu'il avait arrachés à la culture des champs de leurs pères, pour en faire deux Alexandres.

Cette rencontre me fit plaisir, par le faible que j'ai toujours eu pour les gens de cœur. Mon uniforme m'aida à faire connaissance : nous voilà parlant sièges, combats, blocus, tranchées, et en moins de deux heures les meilleurs amis du monde. Comme il devait faire la même route que moi, le souper fut charmant, et le sommeil délicieux.

Le lendemain l'aurore déployait à peine sa robe de pourpre que je fus éveillé par le bruit du tambour qui par ses roulades marquait l'appel du départ. Je m'habille à la hâte ; nous passons en revue sous les drapeaux, et nous nous

mettons en marche. Le général voulant se soulager un peu de ses fonctions, daigne me nommer son collègue et partage avec moi le bâton de commandement. On divisa la troupe : il se chargea de conduire une colonne et me confia l'autre.

Nous nous avancions dans le plus bel ordre de tactique possible, lorsqu'à la chute d'un petit coteau, nous découvrîmes une ferme. Aux préparatifs de l'armée, je crus que nous en allions faire le siège. Je brûlais de me signaler aux yeux de mes nouveaux compagnons. Cependant nous approchons en serrant les rangs et en formant un bataillon carré. Déjà nous touchons au pont-levis sans rencontrer ni sentinelle ni soldat.

Cette négligence redouble notre courage : un ennemi en défaut est un ennemi vaincu. Nous entrons et nous allons nous ranger en bataille sur la place d'armes. L'ennemi cependant ne paraît point encore, sont-ce des embûches qu'il nous tend, ou la crainte lui a-t-elle fait prendre la fuite ? La place paraît pourtant bien pourvue de toute espèce de munitions. Que faire ?.. Y laisser garnison ? C'est affaiblir le corps de l'armée. L'abandonner ? C'est s'exposer à ne plus rencontrer une occasion aussi favorable. J'attendais les ordres du général dans une circonstance aussi embarrassante, quant à un signal donné sa troupe fond l'épée à la main sur la basse-cour.

Je crus que l'ennemi s'y était cantonné ; je vole les secourir ; mais hélas ! j'étais arrivé trop tard ; les premiers coups étaient portés ; le sang coulait déjà. Honteux de ma lenteur je demande à grands cris l'ennemi ; je ne vois qu'une demi-douzaine de canards étendus sur le carreau.

— O mes amis, mes compagnons, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ?.. Ne rougissez-vous pas de teindre vos épées dans un sang si vil ! Sont-ce là les lauriers que vous devez moissonner ?.. Ah ! choisissez des ennemis plus dignes de vous.

Parcere subjectis et debellare superbos, Galle, memento.

Mais loin de m'écouter, par une basse avidité ils se préparaient déjà à dépouiller et à enlever les morts.

— Cruels ! Qu'allez-vous faire ? Ah ! puisqu'il n'est plus en votre pouvoir de les rendre à la vie, pourquoi les priver de la sépulture de leurs aïeux ?

— Mon collègue, me dit le général, ils ne sont pas si à plaindre que vous l'imaginez. Je fais cas des gens de cœur, et je leur réserve une sépulture plus glorieuse. En disant ces mots, il fait sonner la retraite, et nous nous remettons en marche, après avoir ainsi rançonné la ferme.

Je suivais la troupe d'un pas triste ; un sombre affreux s'était emparé de mon âme. La mort de

ces innocents canards m'avait navré. Je maudissais déjà la guerre, ses fureurs, ses injustices, et nous arrivons à la dînée.

Un bon repas, me disais-je, peut seul me faire oublier tous mes chagrins. Je vais donc trouver l'hôte.

— Qu'as-tu à nous donner?

— Tout ce qu'il vous plaira, mon officier, commandez.

Charmant début; car l'hôtellerie, sur sa pauvre mine, promettait bien peu.

— Tu nous prépareras d'abord un chapon et une poularde fine.

— Ah! pour la volaille, je vous demande grâce; un maudit renard a depuis deux jours dévalisé ma basse-cour.

— Tu as sans doute quelques pièces de gibier?

— J'avais hier un lièvre digne des dieux avec une demi-douzaine de perdrix rouges, mais je l'ai servi à l'intendant de la province qui retournait à son gouvernement.

— Cela est fort consolant. Mais qu'as-tu donc?

— Ce que j'ai? Oh mon Dieu! plus que vous ne voudrez, par exemple, quel dommage que vous n'ayez pas passé ici il y a huit jours! J'avais une hure de sanglier et un quartier de cochonnaille, dont rien n'égalait la délicatesse.

— C'est quelque intendant encore!

— Point du tout; mais un gros prieur des environs... C'était un vendredi, je n'avais que

des œufs qui l'auraient incommodé ; il se fit apprêter le porc frais et la hure.

— Le diable emporte les renards, les intendants et les prieurs; quand ces gens-là passent quelque part, tout est grêlé. Tu as donc de la viande de boucherie?

— Comment en pourrais-je avoir?.. On ne tue qu'une fois la semaine dans ces chaleurs.

— Le chien d'animal! parle, bélitre, qu'as-tu donc?

— Doucement, mon officier, j'ai de quoi vous contenter. Un braconnier du voisinage m'a promis demain un flanc de biche, avec quelques lapins.

— Crois-tu, maraud, que je vais passer ici un semestre pour attendre les lapins de ton braconnier; nous voilà bien régalés.

— Tu n'as donc rien du tout?

— Mais, mon officier, je peux vous faire une excellente omelette au lard.

— Fi donc! mon collègue, une omelette, dit le général en entrant, y pensez-vous? cela est bon pour quelques crasseux de célestins. Allons, vieux reître, à l'œuvre; dérouille-moi tes broches, nous avons là-bas de la provision.

Il emmène l'hôte.

Une heure après on m'appelle; j'entre, je vois la table garnie des morts et des blessés qui couvraient le champ de bataille.

Je recule d'horreur à ce spectacle! O Dieu!

est-ce donc la coutume à la guerre de manger ses prisonniers!.. Cependant la troupe fond sur ces innocents canards dont le fumet venait tenter mon odorat. Les coquins mangeaient et buvaient d'autant, riant sous cape de mes scrupules. Toute ma morale ne put tenir contre leurs sarcasmes. Je m'élançai sur eux comme les autres, tant l'exemple est contagieux.

— Eh bien, mon brave, dit le général, que pensez-vous de cette omelette ?

— Ah! scélérats! vous en porterez seuls la peine, et j'atteste le ciel de mon innocence.

— A la bonne heure, dit mon collègue ; je prends tout sur moi, allons, à la santé du grand roi.

— Tope, à sa santé !

Nous mangeons beaucoup, nous buvons largement; on bat l'hôte qui avait eu l'imprudence de présenter son mémoire à des officiers du roi, et on partit.



CHAPITRE XLIV.

L'Enrôlement.

De combien d'aventures cependant la vie de l'homme est semée! La veille solitaire, le lendemain officier, et le jour suivant peut-être pis encore. A force de vivre avec mes nouveaux compagnons, il me fut facile de m'apercevoir que les enfants de Mars sont de mauvais casuistes. Leur morale est assez accommodante, et leur épée un argument tranchant auquel il est dangereux de répliquer. C'est le nœud gordien qu'on coupe toutes les fois qu'on ne peut en trouver la clef.

Le général, cependant, en homme consommé dans son art, levait en passant la carte du pays. Rien n'échappait à ses observations, et il savait

toujours asseoir son camp dans les lieux les plus avantageux. A quelques milles de la couchée nous rencontrâmes une jeune personne de la figure la plus gracieuse, et de la taille la plus noble.

Le général, qui était dans un besoin pressant de recruter son armée, l'arrête, lui fait l'éloge de la gloire dont elle pouvait se couvrir sous ses drapeaux, et lui conseille de ne point négliger une si heureuse occasion de tirer son nom de l'obscurité. On ne goûtait pas trop cette morale; mais le général tire son cimeterre et jure : voilà la belle persuadée.

A la couchée il change de ton, et aux apostrophes de l'enrôlement il fait succéder les discours les plus tendres. C'est avec toute la douceur et les grâces possibles qu'il instruit ce nouveau guerrier des devoirs de son état.

On l'écoute avec un peu plus d'intérêt. Le champagne fume, pétille au dessert; la belle excitée par ce vin délicieux, ami des guerriers, paraît déjà moins timide et plus vive; on redouble les rasades, elle y répond par un sourire charmant. La tête du guerrier peu sobre s'appesantit, et quelques santés de plus que je lui porte achèvent de l'abattre. Déjà il chancelle; ses yeux se chargent d'une vapeur épaisse, il ne fournit plus à la conversation que par quelques monosyllabes, il ronfle, il dort.

Je fis les honneurs du souper à la place du

général, et je m'installai dans tous ses droits. J'étais plus jeune, mon air était plus ouvert et moins repoussant, d'ailleurs je ne lui cédais en rien sur la tactique.

L'heure du repos arrive; que ne disais-je l'heure de l'embarras.

La belle jette les yeux sur la chambre, ne voit que deux lits sur l'un desquels ronfle le général, et dont l'autre est sans doute pour moi. Elle attend mes ordres dans la plus grande inquiétude. Mon charmant militaire, lui dis-je de cet air aisé qui montre que c'est un parti pris, demain l'aurore ne doit point nous surprendre en ces lieux; il estessentiel de prendre du repos.

— Ne pourrai-je dormir sur ce fauteuil ?

— Fi donc! sur ce fauteuil ! Ah! les gens de mon métier ont de la politesse et de l'humanité.

— Nos lois veulent que nous prenions plus de précaution de la santé de nos guerriers.

Alors je fais une visite de ses poches. Je séquestre toute arme offensive et défensive. Je la déshabille, et je l'attache à moi avec le baudrier de mon cimeterre. Je m'aperçus bientôt qu'elle tremblait.

— Moustache de diable ! vous avez peur! Que sera-ce donc quand vous serez au feu ? Allons, morbleu ! du courage, et ne déshonorez point notre état.

Et d'un ton plus doux :

— Avant de dormir, encore une petite leçon tactique. Effacez-moi ces épaules... Bon... Les genoux en dehors... pas mal... De quel pied marche-t-on ?

— Du gauche.

— Fort bien. Un demi-tour à droite... plus vite donc... la tête haute... Remettez-vous... Ces genoux en dehors donc... Plus encore... Bien... Chargez... Faites attention... Ran, tan, plan, tran, tran... Trop vite, attendez l'ennemi... Pas mal... Feu!... Assez bien la retraite... Bien... fort bien, on peut faire quelque chose de vous... Allons, reposons, et surtout de la mémoire.

Je me levai dès l'aurore pour donner l'ordre du départ. Tout étant prêt, je rentrai dans le quartier du général pour m'informer de sa santé. Il s'éveillait et paraissait tout étonné de ce qui se passait autour de lui.

Je lui fis mon compliment sur la manière agréable dont il avait passé la nuit ; je lui rappelai que je lui avais cédé le pas en qualité de général, mais que comme son collègue, c'était à moi à commander le jour suivant. Il avait fait lui-même les conventions, il fallut y passer, son amour-propre sut l'avertir de ne pas paraître dupe avec moi. Je lui représentai aussi qu'après une nuit aussi laborieuse, il était juste de déjeûner : nous déjeûnons et nous décampons.

Ce jour n'eut de remarquable que la couchée, où le général observa religieusement les conven-

tions du traité. Mais hélas! ce devait être le dernier combat d'émulation entre nous; car le lendemain, comme nous approchions d'un bourg où nous devions coucher, la belle pâlit et trembla tour à tour, et la raison en est toute simple : c'était la nièce du pasteur du lieu.

Elle allait passer quelques jours chez ses parents lorsque nous la forçâmes de s'enrôler : elle craignait avec raison que son oncle ne blâmât cette vocation pour laquelle elle ne lui avait jamais dit qu'elle eut le moindre goût. Le désir de la gloire à l'aspect de ses pénates s'évanouit; elle nous supplia de lui donner son congé; nous l'accordâmes à ses larmes et nous descendîmes chez le curé, qui ne fut pas peu surpris de nous voir entrer avec sa nièce.

Je lui fis entendre que nous avions été assez heureux pour la sauver des mains des brigands, et que voyant que nous prenions la route de ce bourg, elle avait préféré y retourner.

Le pasteur à ces mots nous reçoit à bras ouverts, nous donne l'étape, et met sur la table les meilleurs vins de son cellier. Nous ne le quittâmes que le jour d'après, enchantés de sa bonne réception, et plus encore des actes de reconnaissance de son aimable nièce.



CHAPITRE XLV.

Le Somnambule.

Lorsque nous eûmes perdu la Jeanne d'Arc de notre armée, je commençai à me dégoûter de la guerre. C'est un métier où l'on court trop de hasards. Il sympathisait si peu d'ailleurs à l'état que je venais de quitter ; et puis, j'ai toujours préféré la morale dont la reproduction de l'espèce est le principe, à celle qui ne fait que détruire : des innocents canards sacrifiés sans motifs ; un malheureux hôtelier battu sans raison ; une pauvre innocente enrôlée sans nécessité, tout cela n'était guère de mon goût. Je quittai donc le général, et je continuai seul la route de la capitale, où j'arrivai quelques jours après.

Me voici encore une fois sur ce vaste théâtre des passions et des vices. Ex-solitaire, ex-officier et nul, je pris un appartement dans un hôtel assez fameux, et après avoir rendu une visite intéressée, mais nécessaire au banquier de mon père, je cherchai à faire connaissance avec les animaux de ma nouvelle ménagerie. J'y trouvai quelques honnêtes gens, mais clairsemés; des fripons et des intrigants en plus grand nombre; quelques prudes qui jouaient assez bien la vertu pour faire aisément des dupes, et une jeune provinciale charmante avec son vieux mari qui était jaloux à l'excès.

Un procès l'avait amené depuis trois mois à la capitale; mais malgré les courses toujours inséparables de l'état d'un plaideur, il n'était pas possible de s'ouvrir un accès auprès de sa moitié. S'il avait à sortir, il fermait la porte à double tour et emportait la clef. Était-il à l'hôtel, il mangeait seul, et ne recevait personne. Le dimanche il ne quittait pas son bras pour aller aux offices; et quand il était forcé de recevoir la visite de son avocat ou de son rapporteur, la belle se séquestrait dans un cabinet.

Par une fatalité qui est assez dans le cœur humain, tant d'obstacles ne firent que réveiller dans moi l'envie de la posséder. Je l'avais vue autrefois à sa fenêtre, et rien dans mon imagination n'égalait ses grâces. Ces grilles, ces clefs, ces précautions me la rendaient encore plus

belle... Elle était si malheureuse ! elle devait avoir l'âme si tendre ! il est si doux de tromper un jaloux.

En vain étais-je sans cesse à épier une occasion favorable ; en vain avais-je loué l'appartement voisin du sien, il ne m'avait pas encore été possible d'en approcher. Je l'entendais parler, soupirer, pleurer; nouveau Tantale, elle m'échappait comme une vapeur légère que l'on ne peut saisir. J'avais dans mon appartement une porte qui jadis avait dû communiquer au sien ; mais cette porte infernale était condamnée, clouée. Enfin à bout de mes ruses, à tout événement je contrefis le somnambule.

Me voilà donc la nuit marchant, parlant, fermant dix fois une porte, et dix fois l'ouvrant. Bientôt il ne fut plus question que de ma maladie dans toute la maison. C'est ce que je demandais.

Hélas ! je ne puis me refuser à faire en passant cette réflexion que l'homme se donne mille fois plus de peine pour se rendre coupable, qu'il ne lui en coûterait pour être honnête et vertueux. Le mot est lâché, je ne l'effacerai pas.

Quinze jours cependant sont écoulés, et pas l'ombre d'espérance. Une nuit par bonheur j'entends du bruit dans l'appartement de ma belle : c'est le jaloux qui se plaint, qui se promène, qui sort et rentre l'instant d'après.

Qu'est ceci ? serait-il aussi somnambule? Ou

ce vieux coquin voudrait-il me parodier ?.. J'écoute de nouveau, et je m'aperçois qu'il se plaint de la colique. Bravo! voyons : je priais le ciel pour que cette bienveillante colique ne quittât pas son gîte sitôt.

Le ciel ne dit pas toujours néant aux requêtes des libertins, car la mienne fut exaucée. Une nouvelle attaque plus brusque, plus sérieuse que la première le talonne de si près, qu'il n'a pas même le temps de fermer la porte... Je le suis à la piste ; je l'enferme légèrement dans le lieu où il va faire ses stations, et je vole comme un éclair à la porte de ma belle, en imitant de mon mieux la marche du vieux jaloux.

— Eh bien! la colique, me dit-elle d'un air à moitié endormi.

— Pas mal, répondis-je entre mes dents et en lui donnant aussitôt des signes de santé.

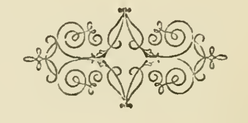
On me représente qu'après une pareille crise il était dangereux de trop aimer sa femme. Ce raisonnement me parut si pitoyable que je dédaignai d'y répondre, je continuai donc mon régime. Et le jaloux alors de secouer la porte, de gronder, d'appeler, de jurer. La belle qui reconnaît sa voix ne sait plus qu'imaginer, fait plus exactement l'inventaire de ma personne et pousse un cri.

— Ne crains rien, femme charmante, d'un homme qui t'adore... Feins de dormir et laisse-moi le soin du reste.

Une secousse violente du jaloux me fit voir qu'il avait brisé ses fers, je n'eus que le temps de battre en retraite, mais pas assez pour évacuer la place, car le vieux podagre se trouva en concurrence avec moi à la porte : grande dispute sur la préséance... En qualité de maître de la maison, il veut entrer le premier, et moi comme somnambule, je ne crois pas devoir lui céder le pas.

Il m'assène un grand coup de poing, que je lui rends avec toute la reconnaissance possible, et me voilà hors d'embarras.

Ayant joué encore un quart d'heure le somnambule, pour l'acquit de la conscience de la belle, je me retirai dans mon appartement où je passai une nuit délicieuse.



CHAPITRE XLVI.

Le Ramoneur.

Jupiter un jour, dit la fable, descendit de l'Olympe en pluie d'or, pour partager les caresses de la belle Danaé. Et moi qui ne suis pas Jupiter, ne pourrai-je descendre par la cheminée, pour voir un moment ma maîtresse. Je ne serai pas le seul mortel dont l'amour a couronné cette ruse ingénieuse. L'idée sourit à mon imagination, voyons si elle est praticable.

Je me procurai une clef du grenier, et de là je fus m'établir sur le toit, pour y sonder la hauteur de la redoute et la profondeur du fossé. Alors plaçant en travers un bâton auquel était attachée

une corde à plusieurs nœuds, et m'affublant d'un vieux manteau, j'essayai de descendre dans ma chambre et de remonter sur le toit. La chose me réussit si heureusement, que je me promis, si j'essuyais quelques revers, de profiter de cette voie pour tenter la fortune.

Après ce début, j'épie le moment où mon jaloux se met en course pour son procès. Je ne le vois pas plutôt éloigné que je m'élance à l'assaut, et je descends dans l'appartement de ma divinité. Je ne l'aperçois point, je ne l'entends point; je passe dans une chambre voisine, je ne vois personne... J'entends quelques pas... c'est elle, elle est dans son cabinet.

Je m'approche et je frappe un petit coup sur le vitrage. La belle, effrayée, tremble et n'ose se lever. J'ouvre et je me jette à ses genoux. La surprise, l'étonnement, l'amour peut-être, tout porte à son âme une secousse si violente, qu'elle s'évanouit dans mes bras. Un bruit au même instant se fait entendre, c'est le jaloux. Qu'on juge de mon embarras.

Je compris par quelques mots de son monologue, qu'un papier essentiel, qu'il avait oublié, l'avait ramené plus tôt que je ne l'avais espéré. Alors je fus me blottir derrière une robe suspendue dans le recoin d'une armoire, et je tirai devant moi un fauteuil pour me couvrir entièrement.

Le vieux plaideur s'approche du cabinet, dont

la porte est entr'ouverte, voit sa femme étendue sur une bergère; la croit endormie, marche sur la pointe du pied, prend le papier qu'il cherchait, et sort en refermantla porte avec ses précautions ordinaires.

Je vole aussitôt à ma belle dont l'évanouissement me parut sérieux. Je lui présente des eaux, je presse ses lèvres de mes lèvres, je l'appelle d'une voix tendre, je porte avec inquiétude la main sur son cœur. Ce cœur palpite encore ; déjà son mouvement redouble ; ses beaux yeux s'ouvrent et se referment à demi; je la presse tendrement dans mes bras pour faire passer dans son sang une partie de la chaleur qui m'embrase; un léger mouvement, un léger soupir, tout m'annonce que je vais jouir de la présence de mon amante. Bientôt un doux incarnat colore ses joues livides; ses lèvres déjà le disputent à la rose; ses beaux yeux, que couvre une langueur touchante, se fixent sur moi ; elle soupire, me serre la main, et laisse tomber ses bras dans les miens.

Je lui prodigue les plus tendres caresses; je la supplie d'excuser l'audace d'un amant qui ne peut vivre sans elle.

— Ah! fuyez, dit-elle, fuyez; si vous m'aimez, craignez de me perdre.

— De peur d'être surpris, fermons sur nous la porte où votre jaloux peut rentrer, et je défie l'univers de m'arracher de vos bras.

Cette précaution me parut essentielle. Rien ne verse plus de froid sur le plaisir que l'inquiétude. L'âme alors ne goûte qu'une jouissance douloureuse.

— Mais quel dieu, me dit la belle, vous a introduit ici, malgré les verrous, les serrures et les grilles?

— L'amour; vois cette échelle; pour tout autre il y eût eu du danger; pour moi il n'y a que du plaisir. Tous ces obstacles me rendent encore la possession de ton cœur plus précieuse.

— Quelle idée pouvez-vous avoir d'une infortunée qui se trouve dans vos bras sans vous connaître?

— Qu'est-il besoin de savoir qui nous sommes. Entre nous il n'y a point de noms, ma chère âme, il n'y a que des sentiments. Je viens, femme charmante, te rapporter des faveurs que je n'ai dû qu'à la surprise; je ne veux rien tenir que de toi-même; ma délicatesse rejetterait, comme indigne de moi, un bonheur que tu ne partagerais pas.

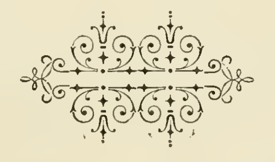
Alors malgré les preuves d'intrépidité que je lui avais données, je voulus me tenir entièrement sur le terrain de la défensive, et lui laisser l'honneur du combat. Jamais situation ne m'a semblé plus délicieuse et plus piquante. Son embarras, sa rougeur, sa tendre inquiétude étaient pour moi de nouvelles faveurs.

Enfin, l'amour qui donne de la hardiesse aux

cœurs les plus faibles vint à son secours. Je vis qu'il suffisait d'aimer pour qu'aucun rôle ne fût embarrassant; et moi qui avais si souvent couronné les belles des myrtes de la volupté, je le fus à mon tour. Je lui racontai les risques que nous avions courus; elle admira ma présence d'esprit; mais son cœur aurait voulu me voir plus inquiet.

— L'amour réel, ajouta-t-elle, est bien plus timide.

Je crus que ce raisonnement méritait bien une nouvelle preuve de ma tendresse : j'eus le bonheur de la désabuser, et dans la crainte de quelque nouvelle surprise, je repris mon vol dans les airs.



CHAPITRE XLVII.

Le Salut.

L'ennui, le désœuvrement guidaient un jour ma marche dans les rues de la capitale. Je courais d'un quartier à l'autre sans savoir où j'allais. Tantôt m'arrêtant auprès d'un charlatan qui empoisonnait le public de ses drogues détestables; tantôt à la farce indécente d'un bateleur qui n'empoisonnait que les mœurs; mais un grand concours de voitures me fit porter mes pas vers une église de religieuses où l'on célébrait la fête du patron.

Les chaises étaient d'un prix exorbitant, à cause d'un jeune prédicateur fort à la mode qui devait prêcher. Le suisse repoussait impitoyable-

ment tous ceux dont l'extérieur n'annonçait pas une fortune aisée ou brillante : le ciel ce jour-là n'était point ouvert à la canaille.

Avant l'arrivée du virtuose, un murmure confus et sourd se faisait entendre dans toute l'assemblée. Chacun s'entretenait à demi-voix avec son voisin, et l'église avait l'air d'un cercle. On passait en revue les acteurs et les actrices des trois théâtres; on racontait les anecdotes scandaleuses des coulisses; on y parlait chasse, parties fines, et l'on plaçait dans le même groupe le prédicateur de l'Avent et du Carême, avec une actrice célèbre et une danseuse. L'orateur paraît heureusement pour faire taire la médisance.

Qu'on se représente un jeune abbé, vif, élégant, poudré à rouge, et musqué, qui d'un air précieux fend la foule, monte légèrement en chaire en répandant à grands flots les essences sur ses pas. Il parcourt quelque temps en silence l'assemblée, et d'une voix de Sybarite, débite sur la coquetterie de petites phrases aiguisées en épigrammes; développe en minaudant son bras pour laisser voir la blancheur de sa main, et cherche un cœur auquel il puisse jeter le mouchoir.

Ses yeux flottent quelque temps; il ne sait à laquelle donner la préférence; mais déjà son goût est fixé. Je le vois au désespoir et à la jalousie de cent belles rivales : il sourit, agace,

favorise cette heureuse mortelle d'un regard flatteur, redouble ses efforts, éclaircit la voix, roule des yeux languissants, soupire, et le public hébété prend pour de l'onction les saillies d'une flamme profane.

Le sermon fini, viennent les critiques.

— L'homme charmant! s'écriait l'une; quel dommage qu'il se soit entêté de cette petite folle de Dupré! Il se ruine pour elle, et néglige la bonne compagnie.

— C'est vrai, répond une autre ; s'il s'en fût tenu à sa duchesse, il aurait déjà un évêché.

— Bon, dit une Croix de Saint-Louis, il songe bien à la Dupré... Il y a plus de deux mois que tout est rompu. Il a pris la comtesse de ***. La présidente a succédé à la comtesse, laquelle a été sacrifiée à une petite bourgeoise, jolie comme les anges, un peu sotte, un peu gauche, qu'il a quittée pour une danseuse.

— C'est affreux, l'empire de ces créatures, ajouta une bégueule...

— Pas absolument si affreux, répond une manière de conseillère; les duchesses sont si décriées! Un homme de son état se doit des égards.

— En vérité, dit une petite femme fort vive, vous me feriez croire qu'il y gagne.

— Mais, madame, au moins, comme dit Palissot, du côté des mœurs.

Une voix tendre et mélodieuse, qui exécuta

un motet, fit cesser la conversation. Au timbre de cette voix touchante, mon cœur palpite, je me sens inquiet; un trouble inconnu se glisse dans mes veines. Ah ! c'est sans doute le chef-d'œuvre des femmes. Des sons si doux annoncent une bien belle âme. Dieux! faut-il que tant de trésors soient murés dans un cloître?

Cependant cette voix merveilleuse avait cessé. Je fens la presse, je m'approche de la grille, je cherche à pénétrer... Hélas ! peines inutiles ! Je tombe d'abattement sur une chaise, rêveur, immobile, sans rien apercevoir de ce qui se passe autour de moi, jusqu'à ce qu'on vînt m'avertir qu'on allait fermer la porte.

Je m'éloigne d'un pas lent, en fixant les yeux sur cette grille infernale qui recélait mon inconnue, et comme un autre Pygmalion, éperdu, ivre d'une chimère.

Un poète habitait le même hôtel : cet original m'avait souvent excédé de ses lectures; je m'en étais amusé, précisément parce que tout ce qu'il faisait était détestable ; sans esprit, sans aucune espèce de talents, toutes ses idées étaient marquées au coin du ridicule; il était à parier qu'en disant tout le contraire de ce qu'il avait dit, on disait toujours bien.

Il vint ce jour-là me trouver pour me faire part d'un bouquet, dont quelqu'un de sa connaissance l'avait chargé. A ce choix j'aurais juré que ce quelqu'un ne pouvait qu'être un sot.

Le moment où il entra n'était pas mon heure de politesse; je le reçus fort mal.

Sans se rebuter, il insiste : je me fâche, il se cramponne à moi, me caresse, me supplie.

— Tiens, bourreau, m'écriai-je, prends mon oreille.

Voilà mon homme à lire. Le titre me fit faire un soubresaut. C'était une fête pour le couvent où était mon inconnue. J'écoute avec la dernière attention une pièce qui me laissait quelque espérance. Je saute au cou du poète, je le comble de caresses, et je pensai le tuer de mort subite par la vanité qu'il conçut de ses talents.

J'entrai avec lui dans quelques détails. Il m'apprit que les religieuses voulaient présenter un bouquet pour la fête de madame l'abbesse.

Je lui fis confidence à mon tour que j'étais éperdument amoureux d'une jeune personne de ce couvent, et lui ouvrant ma bourse je le priai de me céder l'honneur de l'entreprise, en lui promettant de ne point borner là ma reconnaissance.

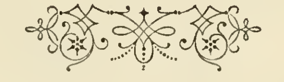
Le poète à l'aspect d'un rouleau de louis, se crut en possession de tous les trésors du Pérou, m'accabla de remercîments, et m'abandonna toute la conduite de l'ouvrage, flatté de l'honneur que je faisais à ses vers de vouloir bien en passer pour le père.

A peine est-il sorti que je jette sa pièce au feu,

et je commence à bâtir un plan. D'abord je pensai qu'il fallait adopter une forme dramatique, afin de forcer les jeunes religieuses et les pensionnaires d'y prendre un rôle. Les répétitions exigeront que j'aille plusieurs fois au couvent. J'y mêlerai des couplets ; il faudra des voix, et je serai bien malheureux si je ne découvre ma divinité.

Me voilà donc à travailler : en deux jours l'ouvrage fut fait ; il me sembla que jamais il n'était rien sorti de ma plume d'aussi délicat. L'amour avait été mon Apollon ; peut-on faire de mauvaises choses sous sa dictée ? La pièce respirait l'amitié, la tendre confiance, le sentiment.

Je la lus et relus cent fois; je passai deux autres jours encore à la limer, et prenant un habit modeste, mais honnête, je me présentai au couvent.



CHAPITRE XLVIII.

MOYENS SURS DE SE TIRER D'AFFAIRE.

Je m'annonce à la tourière comme auteur de la pièce qu'on préparait pour la fête de madame l'abbesse. Aussitôt le Mercure femelle vole faire part de cette nouvelle à la maîtresse des pensionnaires et autres nonnes, qui, d'un air bien étourdi, bien folâtre, se rendent toutes au parloir.

On fait sous la guimpe l'examen de ma personne, et ensuite de ma pièce.

— Ah! mon sauveur, qu'elle est belle ! disait l'une.

— Mon doux Jésus! s'écriait l'autre, que cela est bien dit !

Une vieille religieuse en retournant les grains de son chapelet fit remarquer aux mères et aux

sœurs, qu'il fallait avant tout appeler leur cher père, pour en juger. On mande sa révérence pour le lendemain, et j'y retournai faire une seconde lecture qui fit encore plus d'effet que la première.

Le directeur, qui était un gros moine bien rouge, bien joufflu, me dit d'un air bénin qu'il était fort content.

Ayant senti dès le premier coup d'œil combien il était intéressant de me rendre maître de son esprit, je l'accablai de louanges sur son tact, son bon goût, ses lumières, et je lui laissai voir tout le cas que je faisais de son suffrage.

Il m'écouta avec plaisir, fit aux nonnes l'éloge de ma pièce, et nous fîmes tous ensemble celui du directeur. Je le priai, dans le dessein de gagner encore plus sa confiance, de distribuer lui-même les rôles. Tout le monde me sut gré de cette marque de distinction. On discuta du mérite des voix, et on manda les cantatrices les plus célèbres du chœur.

Une taille majestueuse, une marche noble, un port divin me firent désirer que ce fût mon inconnue. C'était elle effectivement, et mon cœur l'avait déjà devinée.

Que de voix ravissantes! Quels sons enchanteurs! Mais semblable à la fleur, ornement de nos parterres, et la reine des autres fleurs, mon inconnue s'est fait entendre, et on n'a plus

d'oreilles que pour elle. Les traits les plus fiers et les plus réguliers, de grands yeux noirs qu'on ne peut fixer sans trouble, un teint que tout l'art de la peinture n'eût imité que faiblement, et une de ces physionomies intéressantes qui annoncent la candeur d'une belle âme; telle était la sœur sainte Sophie, nom précieux, nom flatteur, qui se présentait sans cesse à ma bouche, lors même que j'avais à parler à ses compagnes.

Après leur avoir donné une idée du mouvement de la scène; je promis à ces belles de leur apporter le lendemain des copies de leur rôle; ce qui me donna la liberté de demander sainte Sophie.

Seul au parloir avec elle, je n'osai jamais lui dire combien je l'adorais. Après un long silence, pendant lequel j'avais toujours les yeux fixés sur elle :

— Pardon, madame, m'écriai-je, pardon de l'émotion que j'éprouve en vous voyant, une sœur que j'idolâtre, et dont je suis éloigné... le rapport est si parfait... Ce sont les mêmes yeux, les mêmes traits... Ce jeu de la nature fait du moins mon bonheur un moment.

Elle me dit une chose honnête sur cette prétendue ressemblance.

— Si vous connaissiez la tendre amitié qui nous unit... Qu'elle est belle! qu'elle est sensible!

Elle écoutait cet éloge avec embarras.

— J'ai ajouté une ariette encore à votre rôle,

pour entendre plus longtemps le son d'une voix si touchante.

Nouvel embarras.

— Si votre âme est aussi sensible qu'elle le paraît, ne vous refusez pas à une erreur si douce.

Elle baisse les yeux sans répondre. Alors je redouble mes prières; mes larmes coulent, je saisis une de ses mains, et y collant mes lèvres :

— Ah! madame, ne me rendez pas le plus malheureux des hommes. Cette grâce, qui peut vous paraître légère, est pour moi d'un si grand prix que ma vie en dépend.

Mes larmes ne coulèrent pas en vain : j'obtins la permission de la demander et de l'entretenir; peu à peu mes visites devinrent plus fréquentes, sans qu'elle en parût alarmée. Peu à peu ce fut pour elle un besoin de me voir; peu à peu je la trouvai sensible.

Dans cet intervalle la pièce fut jouée et applaudie. Je reçus les remercîments les plus flatteurs de madame l'abbesse. Mais valaient-ils le moindre signe d'applaudissement de ma Sophie? Cependant je continue à la voir : tantôt je porte près d'elle une âme ouverte qui peint la gaîté, la satisfaction; tantôt je m'en approche avec cet air inquiet et rêveur qui décèle des peines secrètes; un jour surtout je lui parus plus triste et plus abattu qu'à l'ordinaire.

Le tendre intérêt qu'elle prend déjà à moi la porte à s'informer de mes peines et à vouloir les

adoucir. Je feins de ne pouvoir lui ouvrir mon cœur. Je crains de verser dans son âme de la tristesse, moi qui voudrais écarter d'elle tout ce qui peut l'inquiéter pour n'en laisser approcher que le bonheur. On me presse davantage, je me laisse fléchir, et je lui avoue que je vais être privé pour la vie du plaisir de la voir.

Je m'arrêtai un moment pour juger de l'effet que produirait cette nouvelle, et voyant tomber ses larmes :

— Oui, madame, je vais tout quitter; je vais revoir une sœur que j'aime; mais je laisse en ces lieux une femme que j'adore. Car pourquoi vous le déguiser plus longtemps? Hélas! il n'est que trop vrai que je vous adore. Je vais porter partout avec moi votre image et mon malheur.

Comme anéantie par ce qu'elle vient d'entendre, elle reste quelque temps immobile, jette sur moi des yeux où je lis l'attendrissement et le désordre de son âme, elle veut parler, se lève, et se dispose à me quitter.

— Non, cruelle, vous ne m'échapperez point, m'écriai-je en l'arrêtant par sa robe, rendez-moi ma tranquillité, mon bonheur.

Et comme elle faisait des efforts pour s'éloigner en me dérobant ses larmes :

—Je le vois, votre âme insensible me méprise; mais si je ne puis lui commander de m'aimer, je saurai du moins me punir de mon erreur.

Et tirant mon épée avec violence, moyen usé

pour une femme qui a du monde, mais excellent pour une religieuse :

— Tiens, cruelle, tu as déjà mon âme, reçois mon sang.

Elle pousse un cri, retombe sur sa chaise et s'évanouit. Qu'on juge de mon trouble et de mon embarras. Que faire! Que devenir? Qu'il est cruel de voir en cet état une femme que l'on adore, et de ne pouvoir lui offrir des secours?.. Cependant elle revient de son évanouissement, jette sur moi un œil languissant et me voit à genoux devant la grille.

— Êtes-vous content! homme inhumain! Vous avez empoisonné la paix de mon âme. Il n'est plus de bonheur pour moi. Hélas! il n'est que trop vrai, je vous adore. En plongeant les yeux dans l'avenir, je n'aperçois que mon désespoir et mes peines.

— Reprends courage, femme adorable, tu n'as pas tout perdu; il te reste un amant, un ami; rien ne m'arrachera de tes bras, je suis à toi pour la vie.

La belle alors me conta son histoire. Elle était d'une famille illustre; sa mère l'avait sacrifiée à l'ambition de son aîné; il n'y avait qu'un an qu'elle avait fait ses vœux; ils avaient été forcés; on avait devancé l'âge prescrit par les lois.

Que de moyens pour les annuler!

En attendant que je prenne un parti, passons au chapitre suivant.

CHAPITRE XLIX.

Réflexions sur quelques sujets qui en valent la peine.

Déja le projet est formé d'entrer dans le couvent et de jurer à Sophie sur ses propres terres que je l'adore. Je lui parle de mon plan : elle frémit, pâlit, frissonne des suites affreuses que cette imprudence peut avoir, et me fait toutes les représentations que la crainte, que la raison, que l'amour peuvent inspirer.

Mais le danger m'a-t-il jamais arrêté?..

— J'escaladerai le mur, je vous demanderai partout; si vous m'abandonnez, j'irai chercher la mort et je la tiendrai du moins de vous comme un bienfait.

— Eh bien, cruel, nous mourrons ensemble.

Elle me donne alors des instructions, m'indique un endroit du jardin dont les murailles n'avait que quarante pieds de haut. Derrière ce mur était une charmille, à l'aide de laquelle on peut descendre.

Je la quitte pour mettre mon projet à exécution. Deux amis, auxquels je fais part de mon sort, me jurent sur l'honneur de ne point m'abandonner. La nuit arrivée, ils font sentinelle aux deux extrémités de la rue qui heureusement était peu passagère. Un maillet et des crampons que je fixe à la muraille me font une espèce d'échelle. A mesure que j'avance d'un cran, j'arrache avec un bâton le dernier crampon, je me laisse couler sur la charmille et je suis dans les bras de Sophie.

Elle s'était munie pour moi, d'une robe et d'un voile. J'entrai avec elle au couvent, après avoir passé à côté de plusieurs religieuses qui se promenaient au jardin, et nous gagnâmes sa cellule sans avoir été aperçus.

Qu'on juge de ma joie, de mes transports, de l'inquiétude de Sophie! Nous demeurâmes une demi-heure dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir nous parler. Eh quels discours pouvaient égaler l'expression éloquente de ses beaux yeux? Qu'ils étaient tendres! Que sa voix était touchante! Que les moindres de ses traits peignaient bien la sensibilité de son âme!

La crainte d'avoir la visite de quelqu'une de ses compagnes l'obligea de me quitter un moment; elle m'enferma à double tour, après m'avoir indiqué une petite armoire pratiquée dans le mur, où je pourrais me soustraire en cas d'événement. Je dépose mes pistolets, précaution qu'un homme en pareil cas ne doit jamais négliger, et je commence à parcourir sa cellule. Quelle propreté! voilà le siège charmant de ses douces rêveries, de ses songes; ses habits, son linge, le bandeau sacré qui couvre ce front, séjour de la majesté et des grâces! Partout j'imprime mes lèvres brûlantes; j'ouvre un tiroir où sont quelques papiers...

O dieux! est-ce un songe? mon portrait! quelle ressemblance! ah! puis-je en douter? C'est l'ouvrage de ma Sophie, ou plutôt celui de l'amour. J'entends tousser à la porte, on vient, c'est sa voix... Cachons-nous cependant crainte de surprise... Ses yeux inquiets me cherchent, elle m'aperçois, elle est dans mes bras.

Ma Sophie avait feint d'être indisposée les deux jours précédents, afin d'avoir occasion de manger dans sa chambre et d'y rassembler quelques provisions. Elle prépare elle-même mon petit souper, et sa main charmante me verse à boire. Mais Morphée a déjà semé partout ses pavots. Seuls, nous n'avons point encore senti le besoin du sommeil.

Dans quel désordre est ma Sophie; comme ses

yeux peignent l'embarras et l'amour. Je la presse de goûter quelque repos ; elle ne veut point en jouir sans moi, et ce lit charmant, ce lit pur et vierge est si étroit! Nous nous faisons une chaîne de nos bras ; mes lèvres aspirent son âme sur les siennes; je sens palpiter son cœur que je presse et qu'elle serre contre le mien ; nos âmes se cherchent, s'interrogent, se confondent; Sophie m'inonde des larmes de la volupté, et j'expire dans les bras de Sophie.

Minuit a sonné; une cloche se fait entendre; c'est le signal des matines. Sophie y va porter à l'Éternel un cœur plein de son amant. Et moi, que ferai-je dans ce moment d'interrègne?

Allons voir le dortoir des pensionnaires.

Couvert d'une robe et d'un voile, je laisse la porte entr'ouverte, et je m'enfonce dans un long corridor où brille une lampe sombre, et où sont plusieurs lits. Mon cœur palpite en songeant à la hardiesse de mon projet. Je voulais retourner sur mes pas; mais la curiosité, le démon familier de tous les âges, m'entraîna. L'âme et l'oreille inquiètes, je porte les yeux du désir sur tout ce qui m'environne. J'approche en tremblant; mais tel qu'un voyageur altéré qui cherche à éteindre sa soif dans un ruisseau, à son aspect les habitantes des marais s'enfuient et se plongent dans leur séjour liquide; de même trompées à mon habit qui annonce une sévérité de discipline que je n'ai pas, ces charmantes pensionnaires s'en-

fuient, s'écoulent, et chacune regagne son lit solitaire.

Je ris en moi-même et de leurs plaisirs et de leurs erreurs; je porte mes pas vers un lit veuf. J'entends ronfler; mais cette respiration entrecoupée qui est l'ouvrage de la frayeur me parut équivoque. La friponne ne dort pas, approchons. Elle soulève les rideaux.

— Est-ce toi, ma chère amie?

— Oui, répondis-je très bas, c'est moi.

— J'avais cru entendre la mère surveillante.

— C'est une fausse peur.

Elle prend alors ma main et la pose sur son sein. Je lui donne un baiser brûlant qui m'est rendu plus brûlant encore. Un désir libertin circule dans mes veines et dans les siennes; je veux prolonger l'erreur; mais la belle pour qui le bonheur cesse d'en être un s'il n'est partagé, veut bientôt me témoigner sa reconnaissance; ma robe, mon voile la plongent dans la frayeur: elle demeure interdite; je l'entends sangloter et demander grâce.

— Ah! friponne, lui dis-je tout bas, je vous y prends, je vous pardonne cette fois, mais soyez plus sage...

Et comme le chant du chœur avait cessé, je repris le chemin de ma cellule, en réfléchissant sur l'admirable amitié qui unissait toutes ces jeunes pensionnaires, et applaudissant aux avantages de l'éducation publique, qui me parut

la plus propre à éteindre les haines et les jalousies qui divisent ce sexe charmant.

Sophie rentra au même instant; nous nous fîmes de nouveau une chaîne de nos bras, et le sommeil nous surprit dans cette douce étreinte. Nous nous éveillons avec l'aurore : nouveaux baisers, nouvelles caresses. La journée s'écoule dans une douce volupté, que chaque instant semble rendre plus touchante. Il faut se séparer : je jette un coup d'œil attendri sur la cellule de mon amante; je lui fais en soupirant un dernier adieu, et pendant le souper des religieuses, je descends au jardin avec Sophie. Vingt fois je la quitte, et vingt fois je retombe dans ses bras.

Mais j'ai entendu le signal de mes amis, je l'embrasse une dernière fois, et je retourne avec eux à l'hôtel où l'on était déjà inquiet de mon absence.



CHAPITRE L.

La Galerie.

Athlète sans cesse frotté d'huile, et si souvent couronné, attendrai-je que la vieillesse, ayant pour cortège les infirmités et la honte, me chasse de la carrière? Dois-je espérer que l'enfant de Vénus me choisira toujours les plus beaux traits de son carquois? Ah! puisqu'il en est temps encore, reposons avec gloire à l'ombre de nos myrtes.

J'aime à plonger au loin les yeux derrière moi, pour voir encore une fois mes conquêtes. Quelle moisson de lauriers! Que de trophées! Car semblable à ces héros qui, ayant soumis des nations puissantes, des royaumes, des empires,

rougiraient de compter une misérable bicoque parmi leurs victoires, de même j'ai dédaigné aussi de placer une foule de conquêtes obscures parmi celles qui honorent mes triomphes.

Cependant en me rendant compte à moi-même de ma propre gloire, dois-je m'enorgueillir de mes succès? Le lot qui m'est échu ne serait-il pas tombé à tout autre? Suis-je un homme assez extraordinaire pour avoir fait révolution dans mon siècle? Développons cette idée tout affligeante qu'elle puisse être aux yeux de mon amour-propre : on n'achète jamais trop cher la vérité.

Mon premier triomphe est mon hôtesse; mais, grâce au militaire, je n'ai été tout au plus que son second, peut-être même son centième caprice. Son goût cependant portait assez le caractère des grandes passions, parce qu'une femme honore toujours d'une extrême sensibilité l'heureux mortel qu'elle veut bien se charger de jeter dans le monde. Passons à Julie.

L'occasion était trop belle pour que tout autre n'en eût pas également profité. La friponne d'ailleurs préludait dejà sur un ton à ne pas faire mourir ses amants de langueur.

Besoin d'aimer instinct des sens, incertitude de conduite, peu de caractère, par-dessus cela charmante, tendre, frivole, voilà Églé. Son portrait est celui de cent mille autres, et mon rôle

celui de tout homme qui n'eût pas voulu passer pour un sot.

Emilie, caractère de femme jeté aussi dans le moule ordinaire; sage faute d'occasions plutôt que par principes. Une jeune femme paraît attachée les premières années de son mariage ; quelquefois elle l'est effectivement ; plus souvent elle étudie le monde et apprend en silence l'art de satisfaire ses goûts impunément.

Parmi cent mille de nos étourdies de la capitale, prenez-en une au hasard, vous aurez le portrait de la marquise. Une espèce de jargon, des manières, du persiflage, de la hardiesse, et une routine à suivre ; sa conduite est le catéchisme ordinaire de ce qu'on nomme femme d'un certain monde.

Daphné, autre folle charmante, pétrie de grâces, de talents, et de celles qui mettent la volupté en système. Le vide d'occupations et de principes, une imagination ardente, une sensibilité calculée, l'abus de l'esprit, et une manière de morale précaire en font des femmes philosophes jusqu'à quarante ans, et ensuite des dévotes ou des bégueules.

L'enrôlée est l'esquisse de toutes ces belles qui sont sages quelque temps, sans savoir pourquoi. De telles conquêtes appartiennent de droit à ceux qui n'ont ni assez d'esprit ni assez d'adresse pour avoir mieux. C'est un meuble de nuit, dont le jour on ne sait que faire.

Une âme sensible, mais faible, destinée à être la proie du premier occupant, un certain nombre d'idées roulant dans une sphère commune, nulle énergie de caractère, peu de ressources, et cette sorte d'esprit, de sentiment dont la nature a doué les femmes, ce sera, si l'on veut, le portrait de la belle plaideuse.

Mais Sophie, je ne t'avilirai point en te confondant parmi les statues de cette galerie. Aux avantages les plus riches de la beauté, ma Sophie unit une âme noble, délicate, généreuse, sublime.

La solitude lui a servi à développer mille talents que les autres femmes négligent. Elle souffre ses peines sans se plaindre, moins par faiblesse que par vertu. Femme étonnante, l'esprit le plus cultivé, le plus solide, et pas une phrase d'étiquette ou de jargon, tout est d'âme.

O Sophie ! ma gloire n'est point d'avoir réuni tant de conquêtes, mais d'avoir su t'apprécier, te sentir, et tout sacrifier pour toi.





CONCLUSION.

Rien ne pouvait effacer Sophie de mon cœur. Le jour, la nuit, elle m'était toujours présente; je ne voyais qu'elle dans mes songes; je ne portais qu'elle dans ma pensée. Que j'eusse connu Sophie à seize ans, elle eut été mon premier et mon dernier amour. J'avais passé presque un mois sans la voir, pour essayer d'éteindre une passion dont la force commençait à m'effrayer; mais ne pouvant réussir à me dompter, je vole où la force de mon destin m'entraîne.

L'air majestueux et touchant de ma Sophie, une douleur muette qu'elle cherchait à me dérober, sa conversation si douce, où n'éclatèrent aucuns reproches, mille autres choses encore qu'il est moins facile de détailler que de sentir, tout achève de m'enchaîner.

Elle m'avoua avec un courage fait pour m'étonner qu'elle portait dans son sein des marques de mon amour. Cet aveu inonda mon âme d'une joie douloureuse.

— O Sophie ! m'écriai-je en tombant à ses genoux, le sort en est jeté, tu as vaincu ; il faut que je t'arrache de ces lieux, que je rompe les nœuds illicites qui t'y enchaînent, ou que je meure avec toi. Sois dans deux jours à onze heures du soir sous la charmille, tu y trouveras ton mauvais amant, ton époux.

Et je la quitte sans attendre sa réponse.

Le jour marqué, avec l'aide de mes amis et d'une échelle de corde, j'enlevai celle qui fait encore aujourd'hui mon bonheur. Protestations contre la violence de sa mère, vœux rompus, accord des deux familles et union de deux cœurs faits pour s'aimer, font à peu près le sommaire de notre histoire.

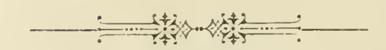
C'est dans les bras de ma Sophie que j'ai abjuré mes erreurs.

Elle m'a donné plusieurs gages de son amour, et je coule avec elle, depuis vingt ans, des jours délicieux, ignorant la satiété, et dans l'ivresse perpétuelle du bonheur.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

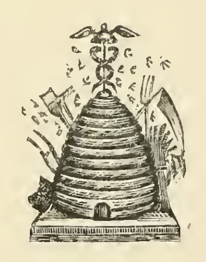
FIN.

TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMÉ PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME

L'ÉCONOMIE FINANCIÈRE



rue de la Madeleine, 26, à Bruxelles.

